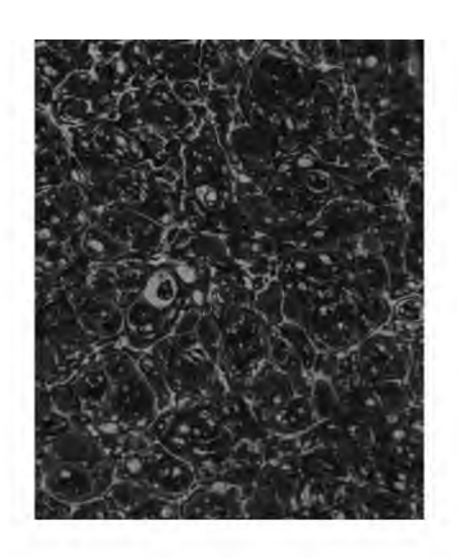






The gift of Major Bl[illegible]
to his affectionate N[illegible]
Jane Elizabeth W[illegible]
November 1816.
Valenciennes

ŒUVRES
DE FLORIAN.

ıier germinal an XIII, relatif aux
propriétaires d'Ouvrages posthum
are que je poursuivrai devant les T
x tout contrefacteur et débitant d'éd
trefaites des Œuvres posthumes d
, qui sont : *Guillaume Tell*, *Éliézer*
chotte, *les Nouveaux Mélanges*, et *l*
e de Florian, ou *les Mémoires d'un*
agnol.


BIBLIOTHECA BODLEIANA



GUILLAUME TELL,

OU

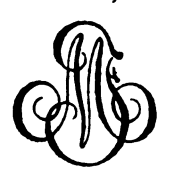
LA SUISSE LIBRE,

PAR M. DE FLORIAN,

De l'Académie Française, de celles de Madrid, Florence, etc.

OUVRAGE POSTHUME,

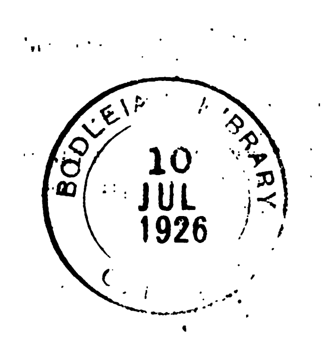
précédé de son Discours de réception à l'Académie française, de la Vie de l'Auteur par JAUFFRET, et orné de gravures.



PARIS,

BRIAND, *Libraire*, rue des Poitevins, n° 2, *au coin de la* rue Haute Feuille.

1811.


10
JUL
1926

VIE

DE FLORIAN.

Celui qui, appelé à la vie, comblé de toutes les faveurs que la nature peut prodiguer aux êtres qu'elle affectionne le plus, ne regarde le séjour où il est placé que d'un œil d'indifférence ou de mépris ; celui qui, plus coupable encore, souille la terre par ses vices, au lieu de l'embellir par ses vertus, semblent également indignes de jouir long-temps du bienfait de l'existence. Si la mort vient les frapper, elle n'exerce qu'un acte de justice, et les pleurs de l'amour et de l'amitié coulent rarement sur leur tombe solitaire : mais l'homme dont le cœur est comme l'asile de la sensibilité, dont les *yeux se mouillent* de larmes recon-

homme ne devrait point
pour lui surtout que la ter
c'est pour lui qu'elle s'emb
la loi commune, si une
l'enlève à un séjour dont
ment, tous les cœurs se
vent une douleur profond
l'amitié viennent embrasse
l'environner de cyprès,
myrtes; et, long-temps a
plus, sa renommée vit en
neur parmi les hommes.

J'ai peint FLORIAN sans
encore, et déjà vous l'ave

d'or et les amours des naïves bergères, FLORIAN n'avait pas atteint son huitième lustre quand il fut enlevé presque subitement, aux lettres et à l'amitié.

Mon dessein est de recueillir ici quelques traits sur la personne et sur les différens ouvrages de cet aimable auteur, qui lui ont acquis, dès son vivant, une réputation dont les années ne feront qu'augmenter l'éclat : mais qu'il me soit permis d'abord de m'arrêter un moment sur une époque de sa vie qui a puissamment influé sur le genre même de ses écrits, je veux parler de son enfance. On a trop dédaigné jusquà ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier âge. Il eut été facile, en les observant à cette intéressante époque, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie, et de deviner par-là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie; je suis si persuadé que les pro-

lecture des divers ouvrages
ur, d'écrire d'imagination
ıtière de sa vie, et surtout
jeunesse. Je pourrais citer
es, mais cela m'écarterait trc
ıjet, et je reviens aux premièı
: l'auteur dont j'écris la vie.

JEAN-PIERRE CLARIS DE
ıaquit en 1755, au château d
ıns les basses Cévennes, à
ıstance d'Auduze et de Saint-
ınand ces détails ne nous se

« ensemble sous un ciel toujours d'azur, « où, sur de riantes collines semées de « violettes et d'asphodèles, bondissent « de nombreux troupeaux; où enfin un « peuple spirituel et sensible, laborieux « et enjoué, échappe aux besoins par le « travail, et aux vices par la gaieté. » Et quelques lignes plus bas : « Sur les « bords du Gardon, au pied des hautes « montagnes des Cévennes, entre la ville « d'Anduze et le village de Massanne, « est un vallon où la nature semble avoir « rassemblé tous ses trésors. Là, dans de « longues prairies où serpentent les eaux « du fleuve, on se promène sous des « berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, « le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la « terre : le grenadier, l'aubépine exha- « lent dans l'air des parfums : un cercle « de collines parsemées d'arbres touffus « ferme de tous côtés la vallée, et des « rochers couverts de neige bornent au « loin l'*horizon.* »

Le château où naquit Florian avai

on dans ...
en mourant deux fils et des dett
du second que FLORIAN reçut
Il paraît que son aïeul avait p
etit-fils en affection, et qu'il se f
n plaisir de le voir croître sous
Sensible à sa tendresse, et péné
lui d'amour et de respect, le jeu
IAN l'accompagnait avec joie d
omenades champêtres, et procu
eillard une jouissance dont il é
atté, celle d'admirer ses plantati
le respect que FLORIAN témoi
urs à la vieillesse, et cette de
ncolie dont il contracta l'habit

un mot de ses leçons, de ses conseils; et sa morale mélancolique et patriarcale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

Florian se rappela toujours en effet les douces promenades qu'il faisait, tout jeune encore, avec son aïeul; et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, « fortunés rivages, où, jeune encore, j'al- « lais cueillir des fleurs! Beaux arbres « que mon aïeul planta, et dont la tête « touchait les nues, lorsque, courbé sur « son bâton, il me les faisait admirer! « Ruisseaux limpides qui arrosez les prai- « ries de Florian, et que je franchissais « dans mon enfance avec tant de peine « et tant de plaisir, je ne vous verrai « plus! Je vieillirai tristement, éloigné « du lieu de ma naissance, du lieu où re- « posent mes pères; et, si je parviens à « un âge avancé, le beau soleil de mon « *pays ne ranimera pas* ma faiblesse. Ah! « *que ne puis-je* au moins espérer qu

les bergeres du ...
pour danser ! Je voudrais qu
mains pieuses vinssent arroser l
qui couvrirait mon tombeau :
enfans, après leurs jeux, y je
leurs bouquets effeuillés : je v
enfin que les bergers de la cont
sent quelquefois attendris en
cette inscription :

« Dans cette demeure tranquille
« Repose notre bon ami ;
« Il vécut toujours à la ville,
« Et son cœur fut toujours ici. »

Une des causes qui ont pu co
faire naître dans le cœur de

excités en lui. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des caresses, des entretiens de celle qui lui avait donné la vie, fut toujours pour FLORIAN une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouvelait sans cesse; et plus dans la suite il obtint de succès, et plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savait que personne au monde n'y aurait été plus sensible : en effet, son père, brave et honnête homme, s'était beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit : sa mère, au contraire, naturellement spirituelle, avait toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'était d'elle que FLORIAN croyait tenir ses talens : il aimait son père, mais il avait une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer de ceux qui l'avaient connue, il en fit faire le portrait, pour lequel il avait une grande vénération.

Cette tendresse de FLORIAN pour une

de cette tendresse si naturelle
ble. En effet, si FLORIAN s'
toute sa vie à faire passer dans
gue les beautés répandues da
vrages des auteurs espagnols
ne connaissions pas; s'il a puis
auteurs le genre même qu'il a c
tant de succès, celui de la pa
prose, mêlée de romances; s'i
et perfectionné la Galatée de (
si le poëte Yriarte lui a fourn
ingénieux apologues; s'il a fai
duction nouvelle du Don Qui
s'il se proposait à la fin de se
donner au public l'histoire d

res, c'est que, dès son enfance, il avait conçu pour les Espagnols une grande estime; et cela parce que sa mère tirait son origine d'Espagne. Il lui était doux de parler une langue que sa mère avait parlée. Ainsi la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole, cette prédilection, qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune FLORIAN, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension à Saint-Hipolyte. Il y apprit peu de choses; mais son esprit naturel, ses saillies, le firent bientôt remarquer; et les rapports avantageux que ses parens reçurent de ses heureuses dispositions les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère aîné de son père avait épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune FLORIAN, et des talens qu'il annonçait. Voltaire fut curieux de

ies, et conçut p...
ié. On en peut juger par ses
oriannet : c'était le nom d'am
avait donné. On a dit, on a i
'il était son parent; mais il
autre alliance avec lui que
eveu d'un homme qui avait é
ièce.

De Ferney, FLORIAN vint à
n lui donna des maîtres pou
es talens naissans. Il y passa
nnées, et, durant cette épo
...usieurs voyages à *Hornoy*,

sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le Don Quichotte, qu'il a traduit ensuite, loin de trouver cet ouvrage plaisant, il en fut presque révolté : il traitait Michel Cervantes d'impertinent, pour avoir osé attaquer, avec les armes du ridicule, des héros qui étaient les objets de son admiration.

Comme sa famille n'était pas riche, il entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourrait par ce moyen achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable : mais l'éducation des pages n'était pas excellente ; et, sans les ressources qu'il trouva en lui-même, cette éducation ne l'eût jamais fait connaître.

Le prince, qui surveillait sa maison, et avait un jugement assez sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux égayaient

l'avare entasse : elle est dans les plaisirs que le voluptueux croit goûter. La « mort est la base et la fin de tout. Suivez-moi dans le monde : contemplez « avec moi tout ce que le monde adore, « et voyez partout la mort.

« Ce grand de la terre qui, fier de sa « haute naissance, de ses dignités, se « croit pétri d'un limon plus noble qu « le mien; ce grand à qui nous payon « le prix de ce qu'ont fait ses aïeux, « ...arder nos hommages com ...posa le jou

« lui-même va devenir un degré de ce « trône funéraire. Ses dignités? à qui les « doit-il? à la mort, qui a enlevé ceux « qui les avaient méritées. La mort a « moissonné l'homme : le titre est resté, « et cet ambitieux le tient de la mort. »

II.

« Cet avare qui a passé sa vie à dimi- « nuer ses besoins, qui a oublié que « Dieu ne l'avait fait riche que pour sou- « lager le pauvre; cet avare est enfin par- « venu à étouffer la nature. L'affreuse « habitude de repousser loin de lui les « malheureux l'a rendu sourd à leurs « plaintes. Il n'entend pas les cris de cet « infortuné qui lui demande du pain « pour vivre encore une journée; il ne « voit pas ces enfans affamés qui s'arra- « chent le peu d'alimens arrosés de la « sueur de leur père; il repousse cette « jeune fille qui, *poursuivie par la misère « et par le crime*, vient lui demander un

sit, parce qu'il avait une grande
à tout : mais la science du calc
nullement analogue à la temp
esprit. Il ne tarda pas à sentir q
vait pas assez d'attraits pour lu
une imagination vive et brilla
RIAN avait besoin de la nourri
donner quelque essor. La s
calcul n'était propre qu'à le
aussi l'oublia-t-il presque auss
l'avait apprise.

L'école de Bapaume, où
alors FLORIAN, était composé

tés par la fougue de l'âge, et se livrant à toutes les extravagances de leurs fantaisies. Rien ne pouvait les contenir; une querelle devenait le germe d'une autre, et ces querelles journalières étaient toujours suivies de combats. FLORIAN fut blessé plusieurs fois. Enfin l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de supprimer cet établissement. Qui aurait jamais cru que ce fût d'une pareille école que serait sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galatée?

A peu près vers cette époque, FLORIAN obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre, qui était en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse, aussi aimable que vertueuse, qu'il voulait absolument l'épouser. Ses parens et ses amis eurent bien de la peine à le détourner d'un projet qui ne convenait ni à sa fortune ni à son âge : mais on peut croire que ce sentiment profond ne

dre, résolut alors de l'attacher à u
puissant, en lui procurant, pre
gré lui, cette place de gentilhoi
avait d'abord refusée. Mais Flo
lait servir, et le prince ne vou
auprès de lui de gens attachés a
Jaloux cependant de fixer les
tions d'un homme dont il ain
ciété, il se prêta de lui-même
les difficultés qui auraient pu
les goûts de Florian. Il fut
que ce dernier aurait une réfo
sans qu'il fût obligé de rejoi
service compterait toujours;

contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors en effet que, pour tromper l'ennui qui le saisissait quelquefois, et dont il disait lui-même qu'il était fort susceptible, il essaya d'écrire. Le goût qu'il avait toujours eu pour la langue espagnole se réveilla : il se mit à l'apprendre, et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantes ; et, trouvant sa Galatée intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en tirer parti. Les changemens heureux qu'il fit à ce poëme, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre ; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second ; les adieux au chien d'Elicio, dans le troisième, le dernier chant tout entier qu'il imagina *pour finir* le poëme que *Cervantes n'avait point* achevé ; les stan-

livrer à ce genre de composit
à-dire à rajeunir le roman pastor
depuis long-temps dans un
absolu.

Il publia Estelle, et obtint
nouveau, dont il eut seul toute
Estelle en effet est entièremen
invention, et plaît autant que
il en est même qui la préfère
ci; d'autres, au contraire, se s
qu'ils ont connu Galatée la
conservent pour elle une tend
tion, et ne mettent pas sa riva
sus d'elle; mais le plus grand
regardent Estelle et Galatée co

de soin que son premier poëme; il en a mieux conçu l'ensemble, il en a disposé toutes les parties avec plus d'art : les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue.

Il était naturel que le succès de Galatée et d'Estelle portât FLORIAN à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un Essai sur la pastorale, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers inspirent l'ennui et donnent envie de dormir, quand ils sont resserrés dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Sans intérêt, dit-il, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable : or est-il facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fond, qui viennent *et s'en vont* sans motif? l'é9lo-

de là qu'il v...

gue dans un drame pastoral, ... ère de *Guarini*, auteur du *Pa* ... et mieux encore dans un roma ... nière de *Sannazar*, auteur de l' ... , et de d'*Urfé*, auteur de l'*Ast* ... aurait bien des choses à dire ... manière d'envisager la pastor ... une dissertation serait ici dépla ... fira d'observer que si, à l'époq ... IAN a écrit, il lui a fallu mett ... e en roman pour la faire supp ... qu'il a écrit à une époque où ... les romans s'est accrue à un ... à une époque où, pour

faire, que celle des petits événemens qui ont porté les auteurs à écrire leurs différens ouvrages. On y verrait bien évidemment que l'esprit n'agit jamais seul, et qu'il faut toujours que ce soit une passion ou le besoin qui le mette en jeu, et tire de lui forcément ces étincelles qui font sa gloire. Ceux qui ont été liés avec FLORIAN n'ignorent pas ce qui décida cet auteur à travailler pour le théâtre italien de préférence à tous les autres. Il voulait plaire, et il fit *les Deux Billets*. Aussi donna-t-il au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le succès de l'ouvrage; sensibilité qu'il lui fut facile ensuite de transporter dans ses autres pièces, où le même personnage agissant devait naturellement conserver ses premières mœurs. Ce rôle d'Arlequin étant le plus original de la pièce des *Deux Billets*, on sent que FLORIAN dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant long-temps son héros. Il l'a représenté dans tous les *états de la vie*, *garçon*, marié, père et

vant, en le ...
lus moral.

Non seulement il faisait des arl
iables, mais il les jouait lui-mê
ciété, avec un talent qu'on eût ap
théâtre. C'était son grand amuse
ous ceux qui l'ont vu jouer chez M
ental n'ont pu oublier avec quelle
quelle finesse, quelle sensibilité
plissait ses rôles : mais il ne pouv
que sous le masque. Il était act
liocre à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisait l
... cultivé d

qu'il s'étonnait que personne ne s'en fût emparé : quelle que soit la manière dont il l'a traité, on ne lui a pas rendu assez de justice en France. L'étranger l'a accueilli beaucoup plus favorablement. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le personnage de Zoroastre, qu'il y a introduit, a paru un peu déplacé. Un de ses amis, à qui il confiait non-seulement tout ce qu'il faisait, mais encore tout ce qu'il voulait faire, lui avait conseillé de choisir de préférence Pythagore, qui, malgré l'anachronisme, contrasterait moins avec Numa, puisqu'ils habitaient le même pays. FLORIAN convint qu'il avait raison; mais il dit qu'il ne connaissait pas assez Pythagore pour l'introduire dans son ouvrage, et qu'il préférait un philosophe dans la peinture duquel son imagination pût faire tous les frais. Il s'en repentit dans la suite.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages; ils sont entre les mains de tout

ge il s'occup... ,
ıit après.

« Essayez de fairç des fables, »
jour M. de Penthièvre. FLORI
ce conseil; il fit des fables, pas
urs années avant d'en publier a
ne les mit au jour que trois ou
s avant sa mort. Ce recueil,
ırfait qui ait paru depuis La Fo
t, de tous les ouvrages de FI
·lui que la postérité admirera
'est à la tête de cet ouvrage qu
raver son portrait.

nuer, avait redoublé son amour pour le travail; et si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avait encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.

Parmi ses projets, était celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque. Il en avait déjà trouvé plusieurs qui pouvaient être mis en parallèle; il attendait, disait-il, pour entrependre ces divers ouvrages, que son imagination fût refroidie; ce sera, ajoutait-il, l'occupation de ma vieillesse.

L'amour qu'il avait conçu pour l'Espagne et les Espagnols n'était pas un amour exclusif. Il y avait un autre peuple qui partageait ses affections : on ne devinerait pas aisément lequel; c'était le peuple Juif : il en possédait parfaitement l'histoire, et l'appliquait souvent très à propos. Il avait *toujours eu envie de faire un ouvrage juif*, et il en a fait un er

mais il est du p-
lernier ouvrage de Florian. Il y
duction de Don Quichotte. Il se
llait, disait-il, pour se reposer e
prouver à Cervantes qu'il avait e
ment oublié l'aversion qu'il avait e
r lui dans son enfance. Sur ce qu
i lui représentait que Don Quich
ait été lu par tout le monde; q
dicule qu'il attaquait n'étant plus
node, il exciterait peu d'intérêt:
n'était presque lu même que par
 et petits; car il y en a
 ses avent

ait qu'on lirait la sienne, qui, au reste, i'est qu'une traduction très-libre.

La vie privée de FLORIAN, comme elle de la plupart des gens de lettres, e présente point d'événemens d'un ;and intérêt; il l'avait écrite lui-même; eut-être l'avait-il rendue intéressante; ır il racontait avec beaucoup d'agré-ent et savait donner du prix aux plus gers détails : mais cette vie n'existe plus aisemblablement, et il n'y a qu'une ersonne à qui il l'ait lue.

Ceux qui ne l'ont pas connu intime-ent ne peuvent pas se former une ée de la différence qu'il y avait entre LORIAN en société et FLORIAN la plume la main. Lorsqu'il se trouvait dans une mpagnie de personnes qui lui étaient nnues, et au milieu desquelles il était son aise, il se livrait aux charmes de conversation, et il n'y en avait point plus agréable, de plus vive et de plus ie que la sienne. Quand il était un peu *cité, il aurait fait* rire les plus mélan-

coliques; au contraire, quand il ne con
naissait pas les personnes ou qu'il n'éta
pas lié avec elles, il avait l'air sérieux
grave; mais cette gravité formait tou
jours, pour ceux qui le connaissaient in
timement, un contraste singulier avec s
gaieté naturelle.

Il fit plusieurs voyages à la Trapp
avec M. de Penthièvre. La vue de ce
tristes cénobites qui ne riaient jama
n'altérait point son humeur joviale : ell
lui fit même commettre une légère im
prudence dont il fut très-fâché ensuit
Un jour, à la fin de l'office, où il ava
assisté, tous les religieux, suivant l'u
sage, se prosternent, baisent la terre, a

voir ce malheureux moine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds FLORIAN le relève les larmes aux yeux, et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pourrait croire qu'avec son caractère il devait s'ennuyer dans cette solitude; point du tout : il y travaillait, semblable en cela à Lamotte, qui y fit son opéra d'Issée; mais Lamotte avait voulu se faire moine, et FLORIAN n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portait dans la société, il le déposait en prenant la plume. Ce n'était plus le même homme; il ne suivait plus que l'impulsion du sentiment; aussi un de ses amis lui disait souvent : Plaisantez tant que vous voudrez en conversation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie, mais ne plaisantez pas en écrivant, car alors vous n'êtes plus plaisant. Il ne voulait pas tout-à-fait en convenir, mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avait voulu se prêter à la société

c

me fait, je n'aurais pas un
travailler. Aussi n'allait-il q
ou quatre maisons, et enco
Le reste de son temps il le
lui, où il se trouvait mieux
ailleurs. Il s'était fait à l'hô
un petit appartement très-a
avait arrangé suivant son
bliothèque était accompagn
lière, et peuplée d'une m
seaux, dont le ramage égay

C'est là qu'il a passé la
portion de sa vie à comp
mans ouvrages et à prati
... sociales. Cette s

t au prince, et jamais il n'employa
ı crédit auprès de lui que pour rendre
vice : il serait difficile de dire combien
gens il a obligés.
Il jouissait d'une fortune médiocre,
appointemens attachés à sa place en
aient la plus forte partie; mais, grâce
s ouvrages et à l'esprit d'ordre qu'il
tait dans ses affaires, il trouvait le
yen de se livrer à son caractère bien-
ant. Lorsque son libraire lui appor-
une somme d'argent, il ne manquait
ais d'en détacher une partie qu'il
tait à son ami le curé de Saint-Eus-
ıe, pour les pauvres.
On peut encore citer un trait qui
èvera de peindre son caractère. A la
t de son père, il ne trouva que des
tes; il aurait pu renoncer à la succes-
ı, et abandonner aux créanciers le
ı qui restait. Il se conduisit bien dif-
emment; il se porta héritier, fit vendre
que son père avait laissé, et paya
tes *les dettes de son argent*. Il ne ré-

cepter ce présent. Elle lui di
tarderait pas à le lui rendre p
elle était loin de penser qu'el
vraît.

Tel était FLORIAN : cet ho
aimable dans sa conduite q
écrits, ne traçant pas en vai
du bonheur que procure la b
partageant son temps entre l
mitié, prompt à obliger, e
incapable de nuire, étranger
animosités; retiré à Seaux de
mencement de la révolution
cupant dans sa solitude qu
littéraires, pouvait-il s'atten

ur lui. Il se troubla quand on lui dit : ous n'êtes plus libre; et dès lors il sen- que ce trait de l'injustice des hommes rait le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que iteur d'*Estelle* et de *Galatée*, vivant campagne au milieu de ses livres, ait faire assez d'ombrage pour être con- it en prison.

Parmi les traits que les historiens ci- ont pour caractériser l'époque du ré- ne révolutionnaire, ils n'oublieront l'arrestation de FLORIAN. Elle a quel- chose de si étrange, et ses suites illeurs ont été si funestes, qu'on ai- ra peut-être à en savoir les détails. Je trouve consignés dans un brouillon pétition, en forme de lettre, que FLO- N, de sa prison, écrivait à un député sa connaissance. En le lisant, je n'ai m'empêcher de l'arroser de larmes. ux qui le liront après moi en verse- nt aussi, à moins qu'ils ne soient tout ait *insensibles*. *Je sais* que bien des

du caractère est un défaut, e
toujours un crime; elle naît d'u
sensibilité, et n'en mérite qu
dulgence.

Voici le brouillon

« Citoyen représentant, t
« cultives les lettres, mais t
« vantage la patrie et la lib
« tu exiges que les arts, don
« dès l'enfance, soient utile
« du peuple pour laquelle

ire l'histoire ancienne pour l'éduca-
on nationale, j'en ai instruit, par un
émoire, le comité de salut public.
i pris soin de parler de moi dans un
oment où l'homme timide, qui au-
it eu le moindre reproche à se faire,
se serait occupé que de se faire ou-
er. Tranquille sur cette démarche [1],
travaillai dans la solitude, et j'avais
hevé déjà plusieurs morceaux sur
gypte, quand tout à coup un ordre
comité de salut public m'a fait
ettre en arrestation dans la maison
Port-Libre : j'y suis depuis vingt-
ux jours, sans compter les longues
its qui ne diffèrent des jours que par

[1] Florian était noble; et, comme tel, soumis
cret qui exilait les ci-devant nobles à dix lieues
ris. Pour qu'il pût rester à Seaux, il fallait que
nité de salut public le mît en réquisition. C'est
faveur que sollicita Florian, et qui fut la
de sa perte.

« place que la douleur et l'abat

« J'ai pourtant voulu trava
« conçu le plan d'un ouvrage
« crois utile à la morale publ
« chanté dans ma prison le h
« liberté. Je t'envoie mon prem
« je te demande de le juger.

« Si tu ne penses pas que
« puisse fortifier dans l'âme
« Français et l'amour de la rép
« le respect des mœurs simp
« réponds point..... Laisse-m
ici : l'altération de ma sant

« lés de tout intérêt pour moi, te per-
« suadent qu'il est bon que mon ouvrage
« soit fini, parles-en à tes collègues,
« membres du comité de salut public, et
« dis-leur :

« Dequoi peut-être coupable l'homme
« qui pensa être mis à la Bastille pour
« les premiers vers qu'il fit dans le *Serf*
« *du Mont Jura;* écrivait avant la révo-
« lution le onzième livre de *Numa,* et
« qui, depuis la révolution, libre, or-
« phelin, sans autre fortune que son ta-
« lent, qu'il pouvait porter partout, n'a
« pas quitté un moment sa patrie, a com-
« mandé trois ans une garde nationale,
« a donné plusieurs ouvrages; et, dans
« son recueil de fables, a imprimé celle
« des *Singes et du Léopard?*

« Un fabuliste, un berger, le chantre
« de Galatée et d'Estelle peut-il com-
« mettre des crimes? peut-il seulement
« en concevoir? La lyre de Phèdre, le
« chalumeau de Gessner, trop sourds,

« près des marais de Lerne,
« cule combattait l'hydre, 1
« la colère du héros libérat
« même, après la victoire
« avec bienveillance.

« C'est à ce peu de mots
« que je réduirai ma défens
« croit coupable, qu'on m
« si je suis innocent, que l'
« la liberté, que l'on me re
« vrages, à mes ouvriers d'i
« j'ai fait vivre depuis quin
« ma détention empêche
« une très grande entrepr
« me rende à ma vie pur

à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissaient alors la France. Elle ne fut pas entendue ; et comment eût-elle pu l'être à une époque où le génie du crime gouvernait l'Etat la faux de la mort à la main ; où les cris des enfans, les pleurs des jeunes filles, les soupirs des vieillards n'excitaient plus aucune pitié ; à une époque où l'échafaud menaçait toutes les têtes, et où la personne des bourreaux était publiquement honorée ?

Ce fut le 9 thermidor qui hâta l'effet des sollicitations de FLORIAN et de ses amis. Il sortit de prison quelque temps après ce jour mémorable ; et il s'empressa de quitter Paris pour aller vivre à la campagne. Son but était d'y respirer un air pur, et de s'y faire oublier. Il avait alors un fonds de tristeste qui lui rendait la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût *affecté* jusqu'à altérer sa

FLORIAN annonçait une carrie
coup plus longue. Sa modéra
sobriété faisaient espérer qu'il se
servé long-temps aux lettres et à
Quoique d'une taille au-desso
médiocre, il était fortement c
Il n'était pas beau de visage, m
rénité, la gaieté qui y brillai
grands yeux noirs, pleins de
animaient toute sa physionomie
daient très-agréable. Il est mort
dans un petit appartement qu'il
à l'orangerie. Il n'avait pas enc
rante ans.

Dans un autre temps, la

élégies sur un trépas si prématuré; toutes les sociétés littéraires auraient retenti de ses éloges, et fait éclater leurs regrets sur la perte que les lettres venaient de faire. Mais, à l'époque où mourut Florian, tous les esprits étaient occupés d'intérêts politiques, tous les cœurs étaient encore meurtris par la douleur; chacun avait des larmes personnelles à répandre. La mort de Florian, à peine mentionnée dans quelques journaux, fut oubliée dès le lendemain avec les journaux de la veille.

Je fis alors un voyage à Seaux, pour aller m'attendrir sur le sort d'un auteur que j'avais chéri, et dont les ouvrages m'avaient fait passer les plus doux momens. Je parcourus les allées qu'il avait coutume de fréquenter; je m'assis, les yeux mouillés de pleurs, sur les bancs voisins de sa demeure, ces bancs inspirateurs sur lesquels il s'était assis tant de fois. Je côtoyai ce beau canal qu'il

gnant de la harpe d'Ossian.

LE TOMBEAU DE FLORIAN
A SEAUX.

O bois silencieux, et toi, rive fleurie,
Écoutez les accens de ma juste douleur!
Seul conduit dans ces lieux par la mélancolie,
D'Estelle et de Numa je viens pleurer l'auteur.

C'est ici qu'il vivait. Les voilà ces bocages,
Où son cœur, aussi pur que l'éclat d'un beau j
Goûtait un calme heureux au milieu des orages
Où sa muse chantait l'innocence et l'amour.

Je veux à cet ami de la simple nature
Élever de mes mains un modeste tombeau.
Un myrte l'ornera de sa douce verdure;
A ses pieds brillera le cristal d'un ruisseau.

Florian méritait une plus longue vie.
Mais il fut malheureux : il avait des talens.
Trop vertueux pour être à l'abri de l'envie,
Il vient de succomber à la fleur de ses ans.

Quand un nouveau Néron, dans sa rage inhum
Immolait l'innocence avec impunité,
Florian gémissait; il *mérita sa haine*,
Et ne put échapper à la captivité.

... ... terme aux maux
L'humanité, les lois ont repris le
Et FLORIAN captif a vu briser s

Il revient habiter sa solitude obs
Il revoit ces vergers, ce vallon, c
Mais de ses maux passés la cruell
Empoisonne ses jours et creuse sc

Il n'est plus... Qu'ai-je dit? en c
De l'injure des ans son nom sera
Et les productions de son heureu
Retraceront toujours les vertus de

L. F.

DISCOURS

PRONONCÉ

R J. P. FLORIAN,

tion à l'académie française, le 14 mai 1788.

neur d'être admis parmi vous pénètre
naissance l'écrivain qui peut vous of-
lus beaux titres de gloire, quels senti-
doit pas éprouver celui qui, jeune
sè trouve assis au milieu de ses maî-
illusions de l'amour-propre seraient
e pardonnables dans ce jour; mais
m'eblouissent point, ma sensibilité
antit. Je perdrais trop de mon bon-
imaginant le devoir à moi-même, et
ır jouit mieux d'un bienfait que ma
pourrait jouir d'un triomphe.
messieurs, mes faibles essais n'au-
ıs suffi pour me concilier vos suf-
ıais *ils étaient soutenus* par l'intérêt

le pauvre, n a j...
rappeler une bonne action; qui, né c
sein des grandeurs, comblé de tous le
de la fortune, ignore s'il est d'autres
sances que celle d'être bienfaisant; celu
l'aimable modestie souffre dans ce mom
m'entendre révéler ses secrets, et qu
peine à me pardonner la douce émoti
je vous cause. Il a daigné solliciter pou
son rang n'aurait pas captivé vos âm
et libres; mais ses vertus avaient tout
sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au désir de lui complaire, en m'a
s'est joint sans doute le motif de do
jeunes littérateurs plus d'émulati
... voulu que je p

cez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs. Vous y trouverez des jouissances pures, vous éviterez des repentirs amers en méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre. Votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du désir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'âme); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux; l'estime publique récompensera vos mœurs; et vos juges, qui compteront vos efforts, et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est surtout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison faible, lorsque le cœur sans défense, et ouvert pour ainsi dire de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions, que l'âme, avide d'émotions nouvelles, vole au-devant de tout ce qui peut l'affecter; c'est alors qu'il *est nécessaire* de donner de l'ali-



marchent sou...

Vainement, dans le monde, ... sans cesse d'échapper à cet enn... qu'il y inspire prouve sa présen... assemblées tumultueuses, où l'or... ché sans désir, où l'on se quitte ... L'homme capable de penser sen... vide qui l'environne; il se trouv... être avec lui-même; celui surtou... nesse soumet plus qu'un autre à ... hors, à ces frivoles devoirs. La ... laquelle on le juge ne peut, ... extrême, déployer un moment ...

...ver ce qu'il

nera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie; abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire, que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui oserait prétendre ici à me dire des choses nouvelles? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit; les expressions répétées de mon inutile reconnaissance ne satisferaient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dit dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent *inspirés par vos* écrits; dès mon en-

; cette ou...
es jours ! Élevé chez ...
les bontés faisaient tout mon hé...
ontemplais de près la vertu ; elle s'offrait à
oi dans tous ses charmes. Vos ouvrages, en
n'éclairant, m'apprenaient à la mieux sentir,
à la respecter davantage : je lisais chez vous le
précepte ; le même jour je voyais l'exemple.
Forcé bientôt par mon état d'aller pass...
mes jeunes années dans ces villes guerri...
où l'homme sensible est si souvent seul
les amis sont d'autant plus rares, qu...
compagnons sont plus nombreux, où le
se partage sans cesse entre la fatigue e...
...té, combien de fois j'ai trouvé ...
...uissement et la paix do...
...bien de p...

tant les devoirs de l'homme, et cherchant à devenir meilleur, j'écoutais le vieillard Bélisaire, et je sentais mon âme s'élever en même temps que mon esprit s'éclairait. Je relisais ses contes charmans, où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent qui augmente ses charmes. Ainsi je vivais avec vous, messieurs, et je ne vous connaissais point encore; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étais ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentais déjà le besoin d'imiter ce que j'aimais, lorsque appelé par ma famille auprès de ce grand homme que les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire; je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années, rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les princes, les voyageurs, et se plaisant *davantage à donner* un asile aux infor-

sans résistance au charme qui
sans examiner si j'avais reçu de
étincelle de ce feu sacré dont
messieurs, conservez le dépôt
ardeur pour de la force, et moi
du talent ; j'écrivis. Dès ce mo
mes jouissances furent doublée
facultés de mon âme s'augment
mes sensations devinrent plus v
fut plus indifférent à mes yeux. I
campagne riante me transporta
oiseaux, le murmure de l'onde,
silence des bois, tout me parl
éprouver des émotions qui m'
nues. L'arbre que je n'avais p

pour écouter le bruit de ses eaux. Les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; out s'embellit à mes regards. Chaque objet, levenu modèle, me fit méditer un nouveau ableau; je sentis enfin la nature, premier ienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, 'osai me présenter dans la lice où vous seuls, messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes ré de mon émulation, vous sourites à mon rdeur, et votre bonté la récompensa bientôt. lusieurs d'entre vous, amis, élèves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'acquitter envers moi de ce qu'ils pensaient lui evoir. Celui surtout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé; celui ui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettes, à l'humanité; dont le nom, respecté de ous les savans de l'Europe, était encore chéri l'indigent; d'Alembert m'honora de son mitié. Celui que l'élite de la capitale court pplaudir avec transport, lorsqu'il révèle

int ma vaine reconnaissance qui peut
votre adoption; ce n'est point cet
du beau que j'ai puisé dans vos ou-
ni ce stérile désir d'approcher de ce
dmire. Il faut d'autres titres sans
pour oser s'asseoir sans effroi à cette
ue tant de grands hommes ont occu-
our oser porter mes regards sur ces
acrés où les ombres illustres de l'im-
Richelieu, du vertueux Ségnier, du
gnanime de nos rois, toujours atten-
jugèrent sévèrement chacun de vos
Que dis-je? ai-je besoin de porter si
vue? Cette place vide, ce triste deuil
t si long-temps obscurcir vos fêtes,
ouleur muette et profonde, tout me
z que vos pertes sont irréparables. Il
s vous être ravi ce génie vaste et pro-
ui, embrassant l'immensité de la na-
orma dans son imagination autant de
que dans son modèle; se lança d'un
ide par-delà les bornes de notre uni-
, non content d'avoir pénétré tous les
du présent, voulut encore arracher le

Théocrite et de Pindare, le sage m
roi père des lettres, et le noble gu
couronné de la main des Muses, c
honneurs militaires, quitte envers
son nom, libre de jouir désormais
et d'une gloire achetés par des suc
donna ce repos, son pays, ses amis,
pour aller s'associer aux dangers
shington et des la Fayette; tous ceu
Voltaire vivait encore me tendire
soutinrent mes pas chancelans, et
nant malgré ma faiblesse, ils m'on
leur suite jusque dans ce sanctu
quelquefois de vaillans capitaines
honneurs un jeune soldat, parce

n'est point ma vaine reconnaissance qu
justifier votre adoption ; ce n'est poi
amour du beau que j'ai puisé dans v
vrages, ni ce stérile désir d'approcher
que j'admire. Il faut d'autres titre
doute pour oser s'asseoir sans effroi à
place que tant de grands hommes ont
pée ; pour oser porter mes regards s
murs sacrés où les ombres illustres d
mortel Richelieu, du vertueux Ségui
plus magnanime de nos rois, toujours
tives, jugèrent sévèrement chacun d
choix. Que dis-je ? ai-je besoin de po
loin ma vue ? Cette place vide, ce trist
qui doit si long-temps obscurcir vos
votre douleur muette et profonde, to
dit assez que vos pertes sont irréparab
vient de vous être ravi ce génie vaste e
fond qui, embrassant l'immensité de
ture, trouva dans son imagination aut
trésors que dans son modèle ; se lanç
vol rapide par-delà les bornes de notr
vers ; et, non content d'avoir pénétré to
secrets du *présent*, voulut encore arra

la vie peut être compiee au ...
ques de la nature.

Votre présence, messieurs, pe
adoucir nos regrets. Redoutable p
seul, elle est rassurante pour la nation.
Français, je m'enorgueillis en regard
qui nous restent; comme votre cor
tremble en contemplant ceux qui m'
Là, c'est le rival de Shakespear; ici
de Tacite; ici, l'éloquent défenseu
manité souffrante, à qui les scienc
des lumières, à qui le pauvre devra
là, ce confident de la nature, qui
tracer de la même main les amours
jeune Rose, et l'adorable caractère
... son âm

Partout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs mêmes que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts : oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière; et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il fallait encore l'obtenir.

Guidé par vous, messieurs, je le trouverai peut-être ce naturel aimable, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que j'ai toujours non pas cherchée, mais désiré de rencontrer. Vous remplacez le maître qui devait m'apprendre ces heureux secrets, celui qui daigna sourire aux faibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la carrière qu'il avait parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplo-

plaintes dont retentissent ses mont
ques, par les regrets de tous les cœ
bles; qui redemandent Gessner à ce
à ces vallons qu'il a dépeints tant
ce printemps qui renaît sans lui, e
chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût
çais, quoiqu'il ne tînt à cette acad
par ses talens et ses vertus, qu'il m
mis, au milieu de vous, de lui offri
but de respect, d'admiration. Que
veaux bienfaiteurs me pardonnent
naissance et me laissent jeter de loi
fleurs sur le tombeau de mon ami,
beau où la piété filiale, la tendr
nelle, la discrète amitié, l'amour

tendre mélancolie, ou le désir de faire une
ne action, ne peut être étranger pour
: en quelque lieu que le hasard les ait
és, tous les grands talens, tous les cœurs
ieux sont frères; ils ressemblent à ces
s brillantes qui, dispersées dans tout l'u-
s, ne forment pourtant qu'une seule fa-
le.

GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE.

LIVRE PREMIER.

[A]mis de la liberté, cœurs magnanimes, [â]mes tendres, vous qui savez mourir pour [v]otre indépendance, et qui ne voulez vivre [q]ue pour vos frères, prêtez l'oreille à mes [a]ccens. Venez entendre comment un seul [h]omme, né dans un pays sauvage, au mi[li]eu d'un peuple courbé sous la verge d'un [o]ppresseur, parvint par son courage à re[le]ver ce peuple abattu, à lui donner un [n]ouvel être, à l'instruire enfin de ses droits; [d]roits sacrés, inaliénables, que la nature [a]vait révélés, mais dont l'ignorance et le [d]espotisme firent si long-temps un secret. [C]et homme, *fils de la* nature, proclama les

lui opposaient les ...

barbare, dans des rochers p
tables, sut fonder une retra
filles du ciel, consolatrices d
raison, à la vertu.

Je ne t'invoque point aujc
vine poésie, toi que j'adorai
toi dont les mensonges bri
félicité. Garde tes pinceau
pour les héros dont les ima
d'être embellies. Tes orn
raient celui que je veux cél
landes ne conviendraient pc
sévère; son regard serein
s'adoucirait trop devant toi
... agreste, l

sentiers qu'il a parcourus, les fleurs
s de l'églantier.

ıilieu de l'antique Helvétie, dans ce
renommé par la valeur de ses habi-
ois cantons, dont l'enceinte étroite
.éc de toutes parts de rochers inac-
s, avaient conservé ces mœurs sim-
e le créateur du monde donna d'a-
tous les humains pour les défendre
le vice. Le travail, la frugalité, la
foi, la pudeur, toutes les vertus
viés par les conquérans, les rois de
, vinrent se cacher derrière ces
nes. Elles furent long-temps in-
s, et ne se plaignirent point de leur
e obscurité. La liberté vint à son
sseoir sur le haut de ces roches; et,
ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai
ne prononce qu'avec respect les
Uri, de Schwitz, d'Underwald.

ıabitans de ces trois contrées, sans
occupés des travaux champêtres,
èrent pendant plusieurs siècles aux
aux *malheurs* produits par l'ambi-
r *les querelles*, par le coupable dé-

s des ...

horrible, rédigé par l'ignoran
ur de la tyrannie et de la supers
liés, méprisés peut-être par ces
urs du monde, les laboureurs, l
; d'Uri, faiblement soumis aux nou
sars, portèrent du moins encore l
nsolant de libres. Ils gardèrent le
ennes lois, leurs coutumes, leurs a
œurs. Tranquilles maîtres sou
ans leurs paisibles chaumières, l
e famille vieillissaient en paix, e
és d'amour, de respect. Leurs
gnorans du mal, craignant Dieu
... leur père, ne connaissaien
... l'autre ...

sa pauvreté, continuait d'être bon, et pourtant n'était point puni.

Non loin d'Altorff, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne à la ville son nom, s'élève une haute montagne, d'où le voyageur, fatigué d'une longue et pénible marche, découvre une foule de vallées, ceintes inégalement par des monts et par des rochers. Des ruisseaux, des torrens rapides, tantôt tombant en cascades et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans les lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne était une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignorait encore lui-même, qui ne connaissait de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. Mon fils, lui dit le

ard mourant, j'ai travaillé, j'ai
ante hivers se sont écoulés dan
e paisible, sans que le vice ait osé
r le seuil de ma porte, sans qu'une
mes nuits ait été troublée par le
ords. Travaille comme moi, mon
omme moi choisis une femme sage, d
l'amour, la confiance, la douce et pa
amitié double tes plaisirs innocens, p
la moitié de tes peines. Marie-toi, ô
cher Guillaume; l'homme vertueux
épouse n'est vertueux qu'à demi. A
modère ta douleur. La mort est facile
l'homme de bien. Quand je t'envoyais
ter à nos frères les fruits, le pain do
vais-tu pas du plaisir
es ac

tre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton pays, tu verras que la mort est douce.

Ces paroles restèrent gravées dans l'âme sensible de Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vénérable vieillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul, chaque soir, sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions, toutes ses pensées du jour, et de demander à son père s'il était content de son fils.

O combien il dut de vertus à cette obligation pieuse! Combien la crainte de rougir, en interrogeant l'ombre paternelle, accoutuma son âme de feu à vaincre, à dompter ses passions! Maître de ses plus vifs désirs, faisant tourner jusqu'à leur violence au profit de la sagesse, Tell, héritier des biens de son père, s'imposa des travaux plus forts, obtint de la terre une moisson double, que les pauvres venaient partager. Levé dès l'aube matinale, soutenant d'un bras vigoureux l'extrémité d'une charrue que deux taureaux traînaient avec peine, il

[redacted]çait son fer luisant dans un sol se
[redacted]illoux, hâtait ses animaux tardifs
[redacted]iillon qu'il tenait à la main, et, le fr
[redacted]selant de sueur, ne se reposait, à la
[redacted]jour, que pour plaindre les infortu
[redacted] n'avaient point de charrue. Cette i
[redacted]ccompagnait en ramenant ses taurea
[redacted]le ne le quittait point durant son so
[redacted]meil; et, le lendemain, dès l'aurore, T
[redacted]s'en allait labourer le champ de ses indig
amis; il l'ensemençait pendant leur absen
il se cachait d'eux, non pour leur ôter
plaisir d'être reconnaissans, mais pour s
pargner à lui-même la pudeur de la bienf
sance exercée envers ses égaux. C'étaient
[redacted] délassemens : travailler
[redacted] reposait.
[redacted]

ient le chêne à peine entamé par la
, ses épaules le portaient entier avec
mense branchage. Les jours de fêtes,
ieu des jeux que célébraient les jeunes
s, Tell, qui n'avait point d'égal dans
e lancer les flèches, se voyait forcé
er oisif, afin que les prix fussent dis-
On le plaçait, malgré son âge, par-
vieillards assis pour juger. Là, fré-
it de cet honneur, immobile, respi-
peine, il suivait les flèches rapides,
idissait avec transport l'archer dont
ips approchaient du but, et ses bras,
sans cesse, semblaient attendre,
l'embrasser, un rival digne de lui.
quand les carquois étaient épuisés
u'on eût atteint la colombe, lorsque
u, fatigué de se débattre inutilement,
osait sur le haut du mât, et regardait
il tranquille ses impuissans ennemis,
ume seul se levait, Guillaume pre-
n grand arc, ramassait à terre trois
s : la première, frappant le mât, fai-
voler la colombe, la seconde coupait
don qui retenait son pénible vol; la

pr...
obscure des bonnes actions, Tell
chait sa lenteur à obéir aux ordr
père. Tell voulut devenir épou
jeune Edmée attira ses vœux. Ed
la plus chaste, la plus belle des fil
L'air qui vient avant la lumière
feuille des arbrisseaux, la source
du roc, et dont chaque goutte br
fléchit les premiers rayons, étai
purs que le cœur d'Edmée. La pa
ceur, la raison, l'avaient choisie
sanctuaire. La vertu, qu'elle pos
... connaître même le nom, éta

rant que l'aurore vînt éclairer la cime des
mbres sapins, Edmée était sur les mon-
gnes, environnée de ses brebis, et faisant
urner le fuseau qui filait l'habit de son
enfaiteur. Elle revenait, avec l'ombre,
nger, disposer la maison, préparer le re-
s du soir et celui du lendemain, épargner
faible vieillard le souci de rien désirer
ndis qu'elle serait absente. Elle se livrait
suite au sommeil, satisfaite de sa jour-
e, heureuse d'avoir acquitté la douce
tte de la reconnaissance, et sûre que le
ndemain lui donnerait le même plaisir.

Tell la connut, il l'aima. Tell n'employa
int auprès d'elle ces soins attentifs, cette
mplaisance, cet art inconnu de son cœur,
i profane souvent l'amour en le mêlant à
finesse, qui sait presser ou retarder l'a-
u d'un tendre sentiment. Étranger à cette
ude, ignorant que le don de plaire pût
re distinct du plaisir d'aimer, Tell ne
ercha point l'occasion de voir plus sou-
nt Edmée; il ne la suivit point aux mon-
gnes, il ne l'attendit pas le soir lorsqu'elle
menait son troupeau. Guillaume, au con-

traire, pendant son absence, allait v
son vieux bienfaiteur. Là, dans de l
entretiens où présidaient la franchise
panchement, la vérité, Guillaume écc
le vieillard, qui se plaisait à parler
mée, rapportait ses moindres actions
pétait toutes ses paroles, rendait con
les larmes aux yeux, de la patience,
douceur, de l'inépuisable bonté qu
rendaient chaque jour cette orpheline
chère. Ces louanges, qui retentissaie
fond de l'âme de Tell, augmentaient
son amour que la vue de son amante.
arrivait pendant ces récits; et Tell lisa
son front, dans ses regards, dans so
modeste, tout ce qu'il venait d'entend

t naître. Seul devant elle, il n'eût osé; iis, plus hardi devant tout le peuple, un ir de fête, au sortir du temple, il attendit jeune Edmée. Edmée, lui dit-il, je ime, je t'honore encore plus; j'étais bon, m'as fait sensible; si tu crois être heu-ise avec moi, reçois mon cœur et ma iin; viens habiter dans ma maison, viens r la tombe de mon père m'enseigner les rtus qu'il m'aurait apprises. Edmée baissa ; yeux, rougit pour la première fois. ntôt rassurée et tranquille, certaine que qu'elle pensait pouvait et devait être dit: illaume, répondit-elle, je te rends grâce m'avoir choisie; satisfaite jusqu'à ce ir de ma paisible félicité, je sens qu'elle it s'augmenter par le droit si doux de te 'e que c'est toi que j'aurais choisi. A ces its elle lui tend la main, que le jeune ill presse dans la sienne; ils se regardent, , sans se parler, tous leurs sermens furent ononcés.

Cet hymen fixa le bonheur dans la chau-ière de Tell. Le travail eut pour lui plus ' *charmes, parce* qu'Edmée en recueillait

nexion, cette dangereuse
satisfait sans cesse ; ils
transports par les plaisirs
l'amitié, de la confiance
mutuel, cette crainte tend
ne devenir jamais assez di
tre, cette certitude de r
plus vertueuses, plus bell
toutes leurs pensées, en
leurs sentimens.

Un fils vint bientôt ser
ces noms si chers de père
une source nouvelle de
connues. Le jeune, le ch
confié d'abord à Edmé
seule chargée des soins

verte d'épis, les montagnes, les eaux, forêts, et, ramenant ses yeux vers le , il lui faisait prononcer avec crainte le sublime de Dieu; il lui disait que ce , juge et témoin de toutes nos pensées, lemandait à l'homme que d'être bon le rendre à jamais heureux. Chaque n et chaque soir il lui répétait ce pré- e, lui expliquait par son exemple ce c'est que d'être bon; mais, sans égard la faiblesse, pour l'âge du timide en- , il le conduisait dans les neiges, le fai- gravir sur les glaces, exerçait ses jeu- mains à soulever le joug des taureaux, esser sans effroi ces animaux redouta- , à les lier à la charrue et la conduire lui.

e même enfant, grave, réfléchi, lors- travaille ou qu'il s'entretient avec Guil- e, n'est plus qu'un fils doux et timide, qu'en rentrant à la maison il court se entre les bras de sa mère. Tendre, at- f, caressant, il cherche dans les yeux mée le moindre désir qu'elle va former. pressent, le pénètre : Edmée ne l'a pas

prouvait ...
légitime, Edmée, pressant sur
jeune, l'aimable Gemmi, lui
le délire l'ivresse de l'amou
Mon fils, mon unique fils,
jours que j'ai mis ma vie, c
âme que mon âme existe. S
mon cher fils, sois-en sûr, e
père, feins de l'ignorer.

Tell joignait à tant de biens
nécessaire dans le bonheur e
heur, Tell possédait un ami.
que de son âge, habitait par
qui séparent Uri d'Underwal
blance de leurs cœurs, et n
...tères les avait unis dès l'

sans l'être de longues souffrances. Melctal, vif, bouillant, emporté, ne pouvait cacher un seul sentiment, exhalait dans ses paroles, épuisait dans un premier transport la passion ardente qui l'enflammait. Tell la réprimait au contraire, la nourrissait, l'augmentait, ne permettait pas à sa bouche, aux moindres traits de son visage de l'exprimer, de la découvrir. Tous deux abhorraient l'injustice ; mais l'un se bornait à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir; l'autre la suivait en silence, afin de la réparer. L'un, semblable au torrent fougueux qui renverse les premiers obstacles, ne savait rien ménager dans son impétueux élan ; l'autre, commandant toujours à son indignation profonde, amassait avec patience ses ressentimens contre les pervers, semblable aux neiges de plusieurs hivers accumulées sur les montagnes, et qui descendent toutes à la fois lorsque le soleil vient les détacher.

Melctal et Guillaume traversaient souvent le court espace qui les séparait pour réunir leurs familles, pour passer ensemble

rs de repos. Ces jours, attendus
ux amis, se partageaient entre
ment. Tantôt c'étaient la bonne
avec son époux et son fils, qu
aient en chemin, et s'en allaient po
elctal des fruits, du lait, des prém
leur vigne ou de leur verger. Ta
lctal arrivait, donnant le bras à
ux père et conduisant par la mai
lé, unique gage qui lui fût resté d
pouse qu'il pleurait encore. Tell les at
ait à sa porte. Un siége était déjà tout
pour y faire asseoir le vieillard; une co
pleine de vin était pour lui dans les m
d'Edmée; et Gemmi, dont les yeux inqu
toujours le chemin, tenai
offrir à

gagner le sommet le plus élevé de la montagne, y prenait place au milieu de ses amis, de ses enfans, découvrait son front vénérable pour recevoir sur ses cheveux blancs la douce chaleur du soleil; et lorsque ses yeux satisfaits s'étaient rassasiés quelques instans du spectacle de la nature, de ce spectacle qui l'enchantait, le transportait aussi vivement que dans ses beaux jours, il commençait à parler de ses premières années, de ses peines, de ses plaisirs, des chagrins attachés à la vie, des consolations qu'on trouve toujours dans sa conscience et dans sa vertu. Tell, Melcial, Edmée, écoutaient avec un respect attentif : Claire et Gemmi, assis tous deux entre les genoux du vieillard, se regardaient par intervalles, quelquefois se pressaient la main. Un seul coup d'œil de Guillaume faisait monter sur leur front une naïve rougeur; et le vieillard, qui s'en apercevait, les excusait auprès de Guillaume.

Claire et Gemmi grandissaient tous deux, et leurs innocentes amours suivaient les progrès de leur âge. Déjà les jours heureux



rétextes pour s'échapper
our voler à celle de Claire. Tan
ait dire à Melctal qu'un ours a
lans la montagne, que les troupea
menacés; aussitôt il venait lui a
que, dans la précédente nuit, le
nord avait fané les jeunes bourg
vigne. Melctal l'écoutait avec u
le remerciait de ses soins, de son
amitié. Claire s'empressait de lu
un vase rempli d'un lait écumar
en saisissant le vase, touchait d
les deux mains de Claire, qui d
jointes aux siennes jusqu'à ce qu
plus de la bienfaisante liqueur
ne se

Ainsi vivaient ces deux familles; ainsi vivait un peuple de frères, dont les vieillards, les enfans, les mères et les époux, ne connaissaient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir que le travail, l'innocence, l'amour et l'égalité. Tout à coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avait toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert, enorgueilli de ses vains titres, de ses héritages immenses, de la réunion de toutes les forces de l'Empire et de l'Autriche, s'indigna que, dans ses États, quelques pâtres, quelques laboureurs, fussent exempts du nom de sujets. Il acheta, il crut payer la propriété d'un peuple. Il pensa que de vils trésors le rendaient souverain des hommes. Un gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les Cantons; et ce gouverneur fut Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisait à son choix des bourreaux, vint s'é-

de la liberté, comme le loup
chasseurs frémit au sifflemen
il se promit, il se jura d'anéa
nom. Tout fut permis par G
fâmes satellites; il leur don
l'exemple de la rapine, du
attentats contre la pudeur.
plaignit en vain, ses plaintes
La vertu timide alla se cache
rieur des chaumières. La jeune
bla derrière sa mère effrayée.
maudit la terre qui lui payait s
une moisson abondante qu'
plus de recueillir. Les vieillar
de leur âge, qui leur présen

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avait pressenti les maux dont sa patrie allait être accablée. Sans le dire même à Melctal, sans alarmer sa famille, sa grande âme se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois Cantons, frappés d'épouvante, tremblèrent aux pieds de Gesler; Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris. Il vit les forfaits d'un tyran comme il voyait sur l'aride roc la ronce se couvrir d'épines. Bientôt l'impétueux Melctal exhala près de lui sa fureur. Guillaume l'écoutait sans répondre. Ses yeux ne versaient point de larmes; son front, son visage, impassibles, ne décelaient point ses projets. Pénétré d'estime pour son ami, certain de lui, mais se défiant de sa fougue, il lui cachait sa douleur pour ne pas irriter la sienne; il lui dérobait son secret jusqu'au moment de l'exécution. Sa prévoyance lui montrait ce moment encore éloigné. Tranquille, sombre, farouche, il passait les longues journées sans embrasser son enfant, sans tourner les yeux vers sa femme; avant l'heure accou-

tumée, il se levait, attelait ses
les conduisait dans son champ, q
rait d'une main distraite; son
échappait de sa main; il s'arrê
coup au milieu d'un sillon mal
tête tombait sur sa poitrine; ses
fixaient sur la terre; immobile, n
pirant à peine, il mesurait, il c
puissance du tyran, les moyens
truire; mettait dans la balance
son, d'un côté le cruel Gesler
ses satellites, armé d'un pouvoi
nes, appuyé par toutes les force
pire; et de l'autre, un laboure
pensée de la liberté.

Un soir que Guillaume et sa fe
tous deux devant leur chaumiè

Edmée le considérait ; elle hésita longtemps à lui parler ; cédant enfin au plus vif désir de l'amour, au besoin de partager les peines de l'objet aimé, elle s'approche, saisit sa main, et le regardant fixement : Ami, dit-elle, que t'ai-je fait pour mériter ce cruel abandon ? que t'ai-je fait pour avoir perdu cette confiance dont j'étais si fière ? Tu souffres des maux que ta femme ignore ; tu veux donc qu'ils soient pour elle plus douloureux que pour toi ? Depuis quinze ans ne sais-tu pas que ma pensée attend la tienne, que je n'ose croire au bonheur, le goûter, le ressentir, qu'après la douce certitude que ce bonheur vient de mon époux ? Hélas ! je m'examine en vain, mon cœur est toujours le même ; pourquoi le tien ne l'est-il plus ? Rien n'a changé dans notre asile, mon époux serait-il changé ? Regarde notre chaumière ; c'était là que nous nous aimions ; regarde ce champ labouré par toi, dont la récolte nous assure de quoi vivre, de quoi donner, pendant le cours de cette année. Regarde la lune brillante se lever derrière ces monts pour nous annoncer un

jour aussi beau que celui qui va finir.
temple enfin notre fils, dont la joie,
innocens semblent provoquer nos
nous commander d'être heureux autan
est heureux lui-même. Que te faut
Guillaume! parle, mon âme impa
souhaite déjà ce que tu désires.

Edmée, lui répond Tell, ne pro
point le nom de bonheur; tu rendrai
affreux le poids qui m'oppresse à tout
heures. Que je te plains, infortunée
peux croire à la félicité, si tu co
pour quelque chose cet humiliant
dont notre obscurité nous fait jouir,
que la Suisse est asservie, lorsque l
bare Gesler, cet émissaire insolent

e tout mon amour, le redouble cependant
our toi, cet enfant dépend de Gesler. Ma
rre, ma femme, mon fils, jusqu'au tom-
au de mon père, rien n'est à moi, tout
t au tyran! L'air que nous respirons à son
su est un vol fait à sa puissance. O com-
e de l'ignominie! un peuple entier, une na-
n est soumise aux caprices d'un homme...
u'ai-je dit? d'un homme.... ô mon Dieu!
rdonne-moi d'avoir profané le nom de
n plus bel ouvrage. L'humanité ne peut
oir rien de commun avec les tyrans. Elle
it être leur victime jusqu'au moment où,
prenant ses droits, elle venge dans un
ul jour les outrages de mille siècles. Ce
sir, cet espoir m'animent. Toute mon âme
peut suffire à la grandeur de mes des-
ins. Garde-toi de m'en distraire, garde-
i de vouloir m'attendrir en m'occupant
toi, de mon fils. Un esclave n'a point
enfant; un esclave n'a point de femme. Je
suis, toute la nature a cessé d'exister
ur moi. Tes yeux, aveuglés par l'amour,
promènent avec complaisance sur cette
aumière, sur ce beau pays, où jadis nous

vertu, ne peu
rible bâti sur le haut de
Uri dans les fers.

As-tu pensé, lui dit Edmée, que
cœur indigne du tien n'était pas flétri
long-temps par le seul nom de la servi
As-tu pensé que je pouvais aimer Te
détester les tyrans? Ah! garde-toi
priser ces âmes douces et naïves q
blent ne se nourrir que de tendr
mens! Va, la sensibilité, quelque
des faiblesses, l'est plus souvent d
vertus. Celui qui pleure à l'aspe
heur, au récit d'une belle acti
qu'il veut soulager l'un, et qu'i
l'autre. Juge ta femme par
en nous? Tu

ɩir de t'offrir un secours utile;
:xe ne m'empêche point de mou-
seconder.

ces mots, embrasse Edmée, et se
lui ouvrir son ame, lorsque des
; de sanglots se font entendre du
ɩa chaumière. Les deux époux se
écipitamment; ils aperçoivent leur
:, tout couvert de larmes, les bras
u ciel, courant vers eux avec ef-
mon père, disait-il d'une voix en-
ɔée, venez, venez à son secours.....
l, le vieillard Melctal..... Les bar-
ils ont osé.... Comme il parlait,
paraît soutenant la marche trem-
de l'infortuné vieillard. Celui-ci, de
in droite, appuyé sur un bâton, tenait
ȝauche le bras de l'inconsolable Claire.
:riait à chaque pas : Tell, mon cher
où es-tu? et ses mains s'avançaient
:encontrer Tell, et ses pieds heurtant
ɜ les cailloux le forçaient de repren-
appui qu'il venait de quitter un ins-

uillaume accourt, saisit le vieillard, le

ne s'arrête qu'à un roc où il de
renversé. Edmée est évanouie;
presse de la secourir; et Clai
Guillaume, lui montre le vieil
et regarde le ciel en pleurant.

Tu t'éloignes, mon seul
Melctal d'une voix défaillante
d'être souillé du sang qui c
plaies! Ah! reviens, reviens
Mon cœur, mon cœur me rest
je le sente du moins palpiter e
que je puisse du moins m'assu
brassant, en te touchant, que
qui m'ont privé des yeux ne
mon ami!

ut augmenter le respect que j'a-
toi; mais il augmente ma ten-
end plus fort, plus sacré le doux
ıs unit. Eh! pourquoi, comment,
lieu, ces méchans, altérés de
t-ils osé porter leurs mains sur
e, sur la vertu? Que leur as-tu
al. Ton fils est donc mort en te
S'il voyait encore le jour, t'au-
ıdonné? t'aurait-il laissé sous la
e faible et malheureuse fille qui
las! que pleurer? Mais c'est moi
ce ton fils; c'est moi qui hérite
i et de sa tendresse et de sa ven-

e point mon fils, répond le vieil-
ge point ton ami sans l'entendre.
oi au milieu de vous; que je te
côtés, Guillaume, que ma Claire
tte pas, et que ton Edmée et
prêtent une oreille attentive.
duit alors le vieillard sur un
ert de mousse. Il s'assied auprès
dmée, assise derrière lui, ren-
ient sur son sein la tête vénéra-

ble de Melctal; Claire et Gemmi, à se
noux, baisent sa main qu'ils ont saisi
la baignent de leurs pleurs.

Écoutez-moi, leur dit Melctal; re
les transports de votre tendresse, re
ceux de votre colère. Ce matin, da
moment même où le dernier soleil que
yeux devaient voir est venu dorer nos
tagnes, mon fils, Claire et moi,
étions aux champs. Claire m'aidait
les gerbes de notre moisson; mon fi
entassait dans le char, où deux gén
attelées devaient les traîner à notre
mière. Tout à coup paraît un soldat, u
tellite du cruel Gesler. Il vient droit à
foulant nos épis, arrive au char, l'exan

; détaché par le satellite, l'arrache de
ains, le lève, et, retenu par mes cris :
re, dit-il, rends grâce à mon père; sa
plus puissante sur le cœur d'un fils
a colère de la justice, m'empêche de
r la terre d'un ennemi de l'humanité;
lâche, hâte-toi de fuir; tremble que ce
p ne soit le tombeau d'un vil agent de
annie. Le soldat était déjà loin. Je te-
Melctal dans mes bras : Mon fils, lui
, au nom du ciel, au nom de ton père
ton enfant, dérobe-toi à l'heure même
engeance de Gesler! je le connais, il
aplacable; il se baignera dans ton
il le fera rejaillir sur les cheveux
s de ton père : épargne-moi, mon fils,
cher fils, sauve-moi la vie en sauvant
me?

n, mon père, répondit-il avec l'ac-
de la piété, de la colère, du déses-
non, je ne vous quitte point! j'aime
mourir en vous défendant, que de
ler un instant pour vous. Gesler et
sa puissance ne peuvent m'arracher
ras de celui qui me donna la vie. Je

ritage. Va te cacher pendant qu
dans les montagnes d'Underwal
moi nous irons t'y joindre q
sera calmé. Va, cours dès ce mo
je t'en ai prié, je te le comn
l'ordonne comme ton père.

A ces mots le fougueux M
tristement la tête, se met à gen
ses adieux, et demande ma bén
le pressai contre mon cœur, j
de mes larmes. Claire se jeta da
Claire essuya de ses baisers le
son malheureux père s'efforça
cacher. Bientôt, s'arrachant de
fille, il la remit dans les miens;

i tout sentiment de justice était étranger à
on âme. Seul, je voulais m'exposer à sa
edoutable vue, obtenir le retour de mon
ls, ou mourir en le demandant. Mais tout
coup je vois ma chaumière environnée de
ombreux soldats. Tous appellent Melctal
grands cris, tous m'interrogent, me pres-
ent, me chargent bientôt de chaînes, me
aînent devant Gesler.

Où est ton fils? me dit-il d'une voix
ombre et farouche. Il faut expier son crime
sa place, ou le livrer à ma fureur. Frappe,
ui dis-je, je rendrai grâce à Dieu si je dois
ta barbarie de donner deux fois la vie à
non fils. Gesler me regarde d'un œil fixe,
ù se peignaient à la fois et la tranquille
oif du sang et l'embarras d'inventer un
upplice que ma vieillesse n'abrégeât pas.
Enfin, après un long silence, il fait un signe
ses bourreaux; et ces barbares, devant
ui, sans qu'il détournât la vue, sans que
'affreux sourire du crime, certain de l'im-
unité, quittât son visage féroce, me saisis-
ent, me renversent, et leur main armée d'un
er acéré l'enfonce dans mes faibles yeux.

ivre c
brisés, qu'il an
m'entraîne, on me rejette
lais. Je marche, les bras étendus, je
dans ceux de Claire, de Claire qui m'a
suivi, et que les cruels satellites retena
à la première enceinte. Je me sens p
dans son sein, je suis inondé de ses l
j'entends, à travers ses cris de doul
mot, ce nom si doux à mon âm
père! mon père! c'est moi. Je
d'arrêter ses cris, je la calme, je
ma douleur, et lui demande de m
chez mon ami, l'ami de mon
sommes en chemin, répond
cœur me l'a dit avant vous. N
cher Guillaume! hél
is je te sens

LIVRE SECOND.

NSI parla le vieillard. Aussitôt qu'il eut
evé son récit, Edmée, Claire et Gemmi,
récipitant à son cou, firent éclater leurs
glots et le baignèrent de leurs larmes.
l, demeurant immobile, le front ap-
é sur une de ses mains, regardait fixe-
it la terre; de grosses larmes tombaient
itte à goutte de ses yeux à demi-fermés;
oitrine, oppressée d'un poids terrible,
respirait qu'avec peine, et la main qui
tenait sa tête tremblait d'un mouvement
ivulsif. Après un long et sombre silence,
e lève tout à coup, embrasse le vieux
ugle, le serre deux fois avec étreinte
itre son sein palpitant, fait des efforts
ir parler, et ne peut prononcer que ces
oles dites d'une voix étouffée : Mon
e, tu seras vengé.

Après ces mots, Guillaume retombe dans
profonde rêverie. Debout, morne, si-

allé cacher Melctal. —,
heureux père, mon fils a dû se retir
les cavernes profondes de la monta
Faigel. Ces rocs déserts, inabor
sont inconnus aux émissaires, aux sa
du tyran. Melctal m'a promis, m'a
n'en sortir que par mon ordre. Rend
parole, répond Guillaume; je te
mande pour lui; et toi, mon fils, p
toi, tu vas partir à l'heure même.
cheras toute la nuit; au point du jou
arriver à la montagne Faigel.
Melctal, ne t'arrête pas que tu ne
couvert; tu lui diras en l'abord
ami m'envoie vers toi pour t'app
— de l'exécrable

; Edmée et Claire, tremblantes, n'osent
rroger Guillaume, regardent Gemmi,
egardent, et craignent de montrer leur
iiétude pour les périls qu'il va courir.
rieux Melctal, étonné de l'ordre qu'il
it d'entendre, demande à Tell quels sont
projets. Ton fils les connaît, lui répond
llaume, et la seule vue de ce poignard
lira tout ce qu'il doit faire. Le temps est
r, ne le perdons pas : je n'ai qu'un mot
dire : Mon père, tu seras vengé.

l prend aussitôt Gemmi par la main, et
onduit sans rien dire sur le tombeau de
père : là, après avoir reçu son serment,
ui confie une partie de ses projets, lui
eloppe ses ressources, et l'instruit dans
lus grand détail de ce qu'il doit dire à
lctal.

ls reviennent l'un et l'autre animés d'un
éreux espoir. Gemmi est prêt à se mettre
rche ; Claire demande à l'accompa-
Elle veut aller embrasser son père,
veut lui porter des fruits, du pain, et
itres alimens dont il manque dans les
itagnes. Le vieux Henri permet ce

d'une voix basse, de veiller su
si cher. Gemmi, armé d'un l
dont son père lui montra l'usag
sa tête la corbeille, présente
jeune Claire; et tous deux, se t
partent comme deux jeunes fa
dans l'obscurité chercher de n
turages.

Guillaume les a vu partir
lui-même s'est revêtu d'une p
qu'il portait toujours dans ses
taines. Cette peau, serrée cont
par une large ceinture, vient e
tête, où les dents de l'anima
luisent sur son front; ses ja

grand arc, regardant Edmée d'un œil tranquille :

Ma femme, dit-il, je vous quitte; je vais partir à l'instant; je laisse en vos mains notre hôte, le père de mon ami, le vieillard que je respecte, que je chéris comme mon père; ne vous occupez que de lui seul. Veillez près de lui pendant son sommeil. Soyez attentive la nuit et le jour à secourir, à soulager, à prévoir ses moindres douleurs. Acquittez à tous les instans ce que nous devons au malheur, à la vieillesse, à l'amitié. Bientôt vous me reverrez; deux jours suffisent à ma course. N'informez personne de mon absence, et que la porte de ma maison soit fermée jusqu'à mon retour.

Il dit, sort de la chaumière, prend un sentier différent de celui qu'a suivi Gemmi, et précipite ses pas.

Cependant Claire et Gemmi descendaient ensemble la montagne pour aller gagner les étroits sentiers qui mènent en Underwald. Ils font un circuit au-dessus d'Altorff, vont frapper à la chaumière d'un pêcheur ami

l'onde transparente à cou
pides. Descendus à la ri
deux enfans rendent grac
montent les roches arides q
enferment le lac. Claire v
tour le fardeau que porte
dispute cette douce charg
veut point céder. Enfin il
et tous deux, réunissant
l'anse de la corbeille, il
les sentiers, en se parlant
avec douleur, avec tendr
quelquefois sous prétex
haleine, mais en effet pou
se regarder de plus près.

couvriront point quelque chevrier, quelque pâtre qui puisse leur indiquer la solitaire caverne où Melctal s'est allé cacher. Rien ne paraît dans ces rocs déserts. C'est en vain que les deux enfans promènent au loin leur vue ; ils ne découvrent que des glaces, ils n'aperçoivent que des chamois suspendus sur les précipices, et fuyant avec la rapidité de l'oiseau des airs aussitôt qu'ils sont regardés.

Enfin, vers la huitième heure, une légère fumée sortant du milieu des rocs fixe les yeux de Gemmi, qui la fait remarquer à Claire : tous deux volent vers cette fumée, franchissent des torrens glacés, traversent un bois de sapins, et parviennent à une caverne, où, dès l'entrée, ils aperçoivent au fond une flamme pétillante. Un homme était assis devant ce foyer, qu'il ranimait par des branches sèches. Au premier bruit qu'il entend, cet homme retourne la tête, se lève, saisit sa hache, et vient, en la tenant levée, au-devant des jeunes voyageurs. Que demandez-vous? leur dit-il avec un accent de colère. Nous sommes vos enfans, mon père,

qui, jetant loin de lui sa h
cri de joie, reçoit sa fille,
son cœur, la couvre de se
tôt, courant à Gemmi, qui
silence, il l'embrasse, le
mes, le confond avec Clair
prononce le nom de son
Tell, son ami, précipite s
les interrompt par les tendr
partage aux deux enfans. E
nant près du foyer, il les f
deux côtés, et les écoute
larmes.

Claire l'instruit avec pré
tif qui les amène, des ordre

est forcée de l'interrompre. Gemmi vient à son secours. O Melctal! lui dit-il, vois nos larmes, elles t'annoncent de nouveaux malheurs. Mon père m'a chargé de te les apprendre; mon père m'a dit que son ami les entendrait avec constance, qu'il aurait pitié de sa fille Claire, et qu'il contiendrait sa douleur. Alors le jeune enfant raconte comment Gesler, l'exécrable Gesler s'est vengé du triste vieillard. A ce récit, le fougueux Melctal se lève, court à sa hache, veut s'élancer hors de la caverne, veut sur-le-champ courir se baigner dans le sang du cruel Gesler. Claire se jette à ses genoux; Gemmi se place devant lui : Pense à mon père, lui dit-il; tu ne te souviens donc plus de mon père? il n'est donc pas ton ami? écoute au moins ce qu'il te fait dire : Guillaume s'occupe de te venger; Guillaume est à présent chez Verner, et ce seul mot doit t'en apprendre assez. Voici les ordres de mon père; il me les a répétés deux fois : Va, mon fils, instruire Melctal du nouveau crime du tyran; ce n'est pas la fureur qui peut nous venger, c'est le courage et la

lerwald : qu...
préparer leurs armes, et qu'il ail
m'attendre dans la caverne de G
Verner et moi ne tarderons pas à
Melctal écoute Gemmi, et la
loureuse de la vengeance se peir
yeux et sur son visage. Je vais ob
s'écrie-t-il avec transport; je cou
bler mes amis. Dès demain,
peux en répondre à ton père,
hommes, braves, fidèles, animé
de la liberté, prêts à mourir pou
dre, et certains, avant de mo
moler des milliers d'esclaves, él
la place de Stantz le drapeau d
... l'instant qu'attendait mor

mains avec le perfide Gesler. Qu'il vienne, qu'il vienne contre nous avec ses nombreux satellites, avec toute sa puissance; je suis plus fort, je marche à lui au nom de la liberté, de la piété filiale, de l'humanité outragée.

Il dit, et veut à l'instant même prendre la route de Stantz. La jeune Claire le retient; elle le force de donner du moins quelques momens à la nature, d'accorder à sa fille une heure pour jouir de ses tendres caresses, pour fortifier son corps affaibli par les alimens qu'elle vient d'apporter. L'impétueux, le sensible Melctal embrasse en pleurant sa fille chérie, serre dans ses bras le jeune Gemmi, consent à s'asseoir près de son foyer, place les deux enfans à ses côtés, et fait avec eux un frugal repas, qu'il précipite et qu'il abrége. Bientôt, armé de sa hache, il dit adieu à ses enfans, presse sa fille sur son cœur, et prenant la main de Gemmi : Écoute, lui dit-il, mon fils; je peux mourir dans notre entreprise; cette mort même aurait des délices, les cœurs généreux envieraient mon sort. Mais je

veux du moins disposer du seul
je possède, du trésor le plus c
cœur après la liberté de mon pa
sor, mon fils, c'est ma Claire; je
dès ce moment. Voilà ton épous
serrez tous deux vos mains dans
nes. Jurez sur mon cœur qui pa
mon pays, pour vous, pour mo
rez de vous aimer toujours, de
mourir l'un pour l'autre, de con
vos sentimens dans votre amou
pur. Vous êtes époux, mes enfa
bénis au nom de mon père, au n
digne ami.

Claire et Gemmi tombent à ge
sent la tête en se tenant la main

ɪporter à Guillaume; et, saisissant
:, il sort de la caverne à pas préci-
prend le chemin de Stantz.
eux enfans, demeurés seuls, n'osent
lever la vue l'un sur l'autre. Im-
, la tête baissée, et se tenant encore
ils éprouvent un frémissement mêlé
de bonheur, de crainte. Leurs âmes,
l'une foule de sentimens divers, ont
se remettre de tant de secousses;
eur naïve, enfantine, leur fait crain-
r la première fois de se trouver
itaires. Gemmi, rassuré le premier,
ı d'une voix tremblante : Claire,
ɜs à moi; depuis long-temps vous
ruite que Gemmi n'appartient qu'à
ais le moment où nous sommes, les
que vont courir nos pères, nous
ıt de nous occuper de nous-mêmes;
ıx seuls que nous devons toute notre
ous nos momens. Partons, Claire,
ns ma mère, rendons-lui compte
ɜ voyage; et lorsque mon père et
ıérable aïeul auront confirmé la bé-
n que vient de nous donner Melc-

tal, alors j'oserai peut-être vous dir
bien je suis heureux.

Claire, sans répondre, lui serre l
sort aussitôt de la caverne, et tou
reprennent la route qu'ils avaient dé
courue.

Mais le soleil, quoiqu'à peine à la
de son cours, ne jetait plus qu'un
pâle à travers des nuages sombres. U
grisâtre dérobait partout l'azur du
des flocons de neige voltigeant dan
semblables à la toison des agneaux q
ont arrachée les ronces, venaient en
mentant du côté du nord. Bientôt
froid s'élève, et amène plus forte
rapide cette neige éblouissante. Elle

se voyant couverte des flots qu'elle
et renvoie aux vents. La tempête
e enfin; les rayons d'or de l'astre
r percent le voile qui le couvrait, et
nt se réfléchir sur les diamans de la
Les deux enfans se remettent en route,
ne trouvent plus leurs sentiers. Un
pais et blanc couvre les rochers et
écipices. Gemmi tient Claire par la
et s'avance avec précaution. De son
il sonde la neige; il ne permet à
de faire un pas qu'après s'être assuré
y a point de péril. Claire, qui ne
que pour lui, qui ne marche que sur
ces, lui sert plus fortement la main,
à le soutenir s'il tombait; et cette
longue, pénible, ces dangers tou-
renaissans sont mêlés de charmes
a tendre Claire.
cés de prendre des détours, de suivre
rds des torrens, où la rapidité de
a laissé la terre à découvert, les
urs consument le reste du jour, et
ent que vers le soir non loin du vil-
Erfeld. Gemmi se reconnaît alors; il

est sûr, en remontant la Reuss
le nuit dans Altorff. Il encourag
gne, et la lune, qui commenc
lui ôte la crainte de s'égarer
tranquilles, ils suivaient tous
gauche du fleuve qui travers
d'Uri, lorsqu'ils sont joints pa
armé d'une longue arbalète,
large manteau qui l'enveloppai
La neige et la glace se distingu
sur le bonnet qui lui servait de
son manteau, sur ses cheveux
semble par les frimas. Cet hom
aux enfans, qui s'arrêtèrent
d'une voix altérée :

Mes jeunes amis, leur dit-il
un chasseur égaré. J'ai perdu

a vous ramener à votre famille que en auriez vous-même à nous rendre à bons parens. Suivez-nous, vous êtes in d'être à la ville dans une heure. chasseur alors joint les deux enfans, et, s observant avec attention à la clarté de la lune, il marche en silence auprès d'eux.

Bientôt le chasseur, s'adressant à Gemmi: Jeune homme, dit-il, quels sont vos parens? où demeurez-vous dans Altorff? Je suis le fils d'un laboureur, répond Gemmi sans le regarder; mon père n'habite point la ville. — Et dans quels lieux est sa retraite? — Dans les montagnes, au milieu d'un désert, où il cultive son champ, où il pratique la vertu. La vertu! reprend le chasseur avec un sourire ironique; je n'aurais pas cru que ce nom fût connu de vous à votre âge. C'est le premier nom que j'ai bégayé, répond Gemmi d'un ton de voix ferme. — Vous savez donc ce qu'il signifie? — Je l'espère au moins. — Expliquez-le moi. — Trois mots suffiront: la crainte de Dieu, l'amour des humains, et la haine de leurs

oppresseurs.— Et quels sont ces o
seurs? — Les tyrans et leurs satellit
En Suisse il n'est point de tyrans. Cl
peut retenir un cri. Gemmi ne ré
point; et le chasseur, la tête baissée
cha quelque temps en silence.

Ils approchaient des murs d'Altorf
l'on voyait reluire les lances des gard
veillaient aux portes. Le sombre in
tout à coup demande à Gemmi d'un
farouche : Comment s'appelle ton
Claire, tremblante, serra plus fortem
main de Gemmi. Celui-ci, pour qui le
songe était impossible, hésite quelqu
tans; enfin, pressé par l'inconnu, il
garde d'un air assuré. Nous avon

mille. Va, je sais découvrir les coupables aussi-bien que les punir.

A ces mots il arrive aux portes, prononce le nom de Gesler; et les soldats, sortant aussitôt, baissent devant lui leurs lances. Qu'on saisisse ces deux enfans, leur dit l'atroce gouverneur; qu'on les traîne dans la prison, et qu'on ait soin de m'amener les premiers habitans d'Altorff qui se présenteront pour les réclamer.

On obéit; Claire et Gemmi sont environnés par la garde; sans pitié pour leur âge, pour l'état de faiblesse où leur pénible route les avait réduits, on les conduit dans le fort, où un cachot devient leur demeure.

Calmes tous deux, se regardant avec tendresse, et remerciant en secret leurs bourreaux de ne les point séparer, les deux enfans entendent sans effroi se refermer les portes épaisses de leur horrible prison; ils se reposent sur la paille qu'on leur a jetée par pitié; ils partagent le pain grossier que l'on a mis auprès d'eux. Sans crainte comme sans remords, inquiets seulement des alarmes qu'éprouveront leurs familles, des dan-

ce malheur ne soit que pour
Tandis qu'occupés seule
pieuse idée, les deux enfans,
le couteau d'un barbare qu
jamais, dormaient paisiblem
de l'autre sans être troublés
funestes, et goûtaient ce calı
l'âme que la vertu donne ı
fers, le gouverneur, dans s(
touré de troupes nombreuse
toute - puissance, pouvant
consommer la perte de quicoı
à ses yeux, le gouverneur n(
mir, et les plus terribles cra
son esprit inquiet. Sombre,

et lui un large fleuve de sang, il se
à lui-même : O combien doit être
de la haine que me porte ce peuple,
sque leurs enfans, leurs faibles enfans
e peuvent pas le cacher au voyageur, à
l'inconnu que le hasard leur fait rencontrer! Que disent donc leurs vieillards, leurs hommes! Que n'ai-je point à redouter de ce peuple de séditieux dont les générations se multiplient, s'élèvent avec l'espoir, avec le désir de m'arracher ma puissance, de me percer sans doute le sein! Ah! je saurai prévenir leurs coups, je saurai comprimer par la terreur ceux qui pourront échapper à ma redoutable justice; je veux inventer de nouveaux supplices, je veux inventer de nouveaux moyens de reconnaître mes ennemis; tous le sont, je n'en doute point; mais tous n'oseront se montrer, et les plus hardis du moins tomberont les premiers sous mon glaive.

Il s'abandonne alors au délire de sa colère, de son orgueil, roule dans son esprit aliéné mille projets inexécutables, adopte, caresse les plus insensés, et, trouvant un

mérite de plus aux ordres qui p
mieux le mépris qu'il veut affecte
peuple qu'il redoute, il s'arrête
projet stupide de forcer les habita
courber lâchement leur front deva
net qui sert de coiffure à leur at
verneur; en vain sa raison, a dem
veut lui présenter les dangers de
absurde, inutile; sa raison n'est p
tée; il fait appeler près de lui le
sa garde nombreuse, les interrog
quiétude sur le zèle, sur l'attach
leurs mercenaires soldats; leur
des trésors que son avarice c
crainte; et s'adressant à Sarnem,
secret et fidèle de ses désirs les pl
bles : Demain, lui dit-il, à l'aube

'ant ce signe de la puissance du
eur des troisCantons; que la moin-
stance, que le plus léger murmure
le-champ puni par les fers! C'est à
lire sur les visages, dans les yeux,
traits de ces hommes vils que la
it pour être esclaves, les secrets
is de haine, d'indépendance, de
même; car le courage est un crime
ix qui ne doivent savoir qu'obéir.
exécutez mon ordre, et que nos
es s'occupent tous de découvrir les
oupables des deux enfans que j'ai
re aux fers.

: Sarnem court tout préparer. Les
reçoivent d'avance le salaire des
qu'on leur demande. L'or et le vin
it prodigués; des espions sont ré-
dans la ville, dans les environs,
itroduire dans les familles, pour y
, sous un faux ton de pitié, com-
ux enfans sont victimes de la sévé-
lesler, pour étudier, pour surpren-
s les regards l'effet que produit cette

Mais le...
sur la chaumière de l'or...
de ces émissaires. Ils ne vont point...
bonne Edmée, qui, seule avec le v...
aveugle, comptait les heures écou...
de son époux, loin de son fils. La
passée dans l'inquiétude, sans qu...
solitaire qui éclairait la mais...
éteinte un moment, sans que le...
et la bonne Edmée aient voulu...
sommeil. Ils ont toujours parl...
fans. Ils se sont interrompus...
écouter le moindre bruit qu...
tendre à leur porte. Les...
dans les arbres dépouillés d...
les aboiemens du chien...
... maison, fa...

uiétudes et ses craintes : Votre fils les
:tenus, lui disait-elle en soupirant,
:, dormez, ô bon vieillard, je veille-
[u'au matin. Oui, ma fille, répondait
mon fils les aura retenus ; je vais re-
ne songe pas à moi, et calme ton
quiète. Alors le vieillard, pour ne
armer, faisait semblant de reposer,
semblant d'être tranquille ; tous deux
ent le silence pour se tromper mu-
ient, tous deux se cachaient leurs
; mais au moindre bruit tous deux se
it, et leur espoir était trompé.

FIN DU SECOND LIVRE.

CEPENDANT ...
rore, est arrivé dans les murs de
va frapper à la maison de Vern
gues, veillant dans la cour, f
l'air de leurs aboiemens. L'inqu
déjà debout devant un chêne
hâte d'aller à sa porte, l'ouvre
son ami, l'embrasse, le mène
foyer; et les dogues menaçan
plus tôt reconnu le fidèle ami de
qu'ils l'environnent en le cares
nent cacher leurs têtes énorm
mains engourdies de Guillaum

Ami, dit le héros à Verner
venu l'instant qui doit délivrer
... nos malheureux ...

nous ont donné le dernier

l dépose devant Verner un
de lances, de flèches,
pées tranchantes, qu'il a
aules. Verner les regarde
nquille. Avant de t'enten-
, allons cacher ce trésor
ı asile secret; l'on peut ici
: lorsque l'on dépend d'un
n'a point de maison.
ors reprennent les armes,
portent dans un souter-
nt s'asseoir près du foyer,
te à Verner la barbarie du
ıalheur du vieillard Henri,
fils Melctal, le voyage du
[ui doit l'avertir, à cette
se rendre à Grutti, le soir,
vengeance. Verner écoute
se fait répéter les détails
ns de Guillaume, les pèse,
lui, oppose, invente les
st possible de rencontrer;
éponses de Tell, qui a tout

lui disant ces ...

je suis prêt.

Aussitôt, séparément et par des ch...
opposés, ils vont porter une à une les ...
qu'ils ont en dépôt, à leurs amis de la ...
à leurs amis des villages dont Schwi...
environné; ils vont remettre dans les ...
des ennemis de la tyrannie de quoi ...
truire, de quoi se venger. Ils rendent ...
aux frimas, à la neige qui obscurcit l...
qui tombe avec abondance, et rend ...
les chemins qu'ils traversent avec sû...
vont, reviennent cent fois pour d...
les armes, qu'ils n'osent porter qu'u...
ils emploient douze heures entièr...
...portante distribution, échauff...
...hacun de ceux ...

Le jour entier s'est consumé dans ces soins. Toutes les armes sont distribuées; Guillaume n'a gardé que son arc, Verner n'a conservé qu'une lance. Tous deux, accablés de fatigue, rentrent dans la maison de Verner, prennent un peu de nourriture, raniment leurs forces éteintes, et, sans prendre un instant de repos, pressés par le temps qui s'écoule, par la parole donnée à Melctal, ils se remettent en chemin pour la caverne de Grutti.

Ils marchent au milieu des neiges que l'aquilon ramasse autour d'eux; ils arrivent sur les bords du lac, cherchent un bateau dans l'obscurité, trouvent une faible barque amarrée par de forts liens, et que les flots impétueux, soulevés par le vent du nord, faisaient battre contre le rivage. Verner, voyant le lac agité, s'arrête, demande à Guillaume si sa science si renommée dans l'art de conduire une barque pourra lutter contre la tempête. Melctal nous attend, lui répond Guillaume, et le sort de notre patrie va dépendre de notre entrevue. Comment oses-tu demander si je pourrais tra-

berté.

Il dit, saute dans la barque; Ve
lance après lui. Tell coupe aussitô
s'empara de l'aviron, et s'éloigne d
Mais, soit un effet du hasard, soi
Dieu juste et puissant que Guillau
quait dans son cœur veillât sur l
teurs de la Suisse, le vent s'apa
coup, les flots se calment, l'onde
porte la barque de Tell, qui, sais
deux rames, la fait voler avec l
de la flèche. Il a bientôt franchi
arrive à l'autre bord, descend,
barque, et les deux amis se rend
verne qu'ils connaissaient depu

nom de son ami; mêle, confond ces noms si chers, et peut à peine contenir les sentimens qui l'oppressent. Guil- pleure avec lui, tient sa main, qu'il avec force, l'entraîne au fond de la ie, et là, dans une obscurité pro- ; les trois amis, assis sur des rocs, trève à leurs intérêts, à leurs dou- particulières, ne s'occupent que de êt et du destin de leur pays. Tell le er prend la parole.
lctal, dit-il, ton père est vivant, ton st dans ma maison; que ta tendresse sure, que ta piété filiale se taise de- a patrie. Examinons, trouvons les s les plus sûrs et les plus prompts de er notre pays, de lui rendre sa liberté, ger les longues injures, les barbaries, eurs dont il a souffert trop long-temps. n de nous, dans son canton, jouit de ie, de l'attachement, de la confiance frères. Les braves habitans de Schwitz ront à la voix de Verner; il ne leur ait que des armes, aujourd'hui même r et moi nous leur en avons donné.

qu'un combat engag... -
rende maîtres de la citadelle, ou nous
tous périr.

Oui, nous péririons, lui répond V
d'une voix calme, et cette mort, glor
sans doute, serait inutile à notre pay
n'as donc pas entendu, Melctal, ce
nous a dit Guillaume; les cent amis d
est sûr dans Uri sont dispersés dans le
lages, il lui faut du temps pour les ra
bler; et quatre mille satellites sont to
réunis auprès du tyran. Le peuple d
gémissant, comprimé sous le poids
de la présence de Gesler, de sa ga
ses soldats, n'osera point se joindre
...nnes, arrivant en

laisse le temps à l'Allemagne d'enfanter contre nous des armées plus nombreuses que tout notre peuple. Croyez à mon expérience. Assurons-nous de nombreux secours avant de tenter aucune entréprise. Pensez-vous que nous soyons les seuls animés de l'amour de la liberté ? Pensez-vous que Zurich, Lucerne, les habitans des montagnes de Zug, de Glaris et d'Appenzel, ne frémissent pas comme nous de se voir accablés de chaînes? N'en doutez point, ces généreux peuples souffrent de la soif de l'indépendance ; ils feront un jour, mon cœur le prédit, un même corps avec nous, une seule république redoutée et respectée de tous les rois de l'univers. Avançons ces temps de gloire, envoyons des députés sûrs à Lucerne, à Zug, à Zurich ; rendons générale la conjuration ; fixons un jour, un jour sacré, où, à la même heure, dans toute la Suisse, tous les amis de la liberté attaquent à la fois leurs tyrans. Alors nous éclaterons ; alors Altorff se déclarera, et le gouverneur troublé, environné de peuples en armes, succombera sous nos efforts avant

laume prend la parole, et to
tent dans le silence. J'aim
dit-il à Melctal, j'excuse t
deur, mais elle nous serait
ta prudence, Verner, mais
ses dangers. Malheur aux s
tions à qui le temps est néce
le secret n'est pas concentr
nombre de cœurs fidèles! U
un seul mot, les plus légers
versent l'ouvrage de plusieu
faudrait trouver qu'un traîtr
nombreuses que tu nous p
cier à nos desseins, pour re
aux fers, pour voir périr da

es le drapeau de l'indépendance, nous
nos fils verrons les Cantons venir com-
ttre sous cet étendard, ou se reposer à
n ombre.

Verner, il est temps d'éclater; mais je te
mande, Melctal, de me donner encore
elques jours. Voici le plan que je vous
umets.

Underwald et Schwitz sont armés. Trois
nt cinquante guerriers de ces deux braves
ntons sont prêts, dites-vous, à suivre vos
s : assignez-leur, non pas une ville, non
s un village, mais un vallon, un endroit
sert, où, se rendant par diverses routes,
puissent tous se réunir et se mettre en
rche à la fois. Tandis que vous prendrez
soin, je retourne dans Uri, et, secondé
r le brave Furst, le seul de mes compa-
ons à qui j'ai confié mes projets, je vais
sembler, s'il se peut, les cent ennemis
la tyrannie, que leurs murmures, leur
urage, m'ont fait juger digne de vaincre
ec nous. Le brave Furst ira les chercher
ns le Maderan et dans l'Urseren, jusque
ns les hautes montagnes d'où se précipi-

montagne où est ma maison
verrez cette flamme, parte
tez, Melctal, ainsi que tc
gnons, chacun pour le lic
ment. De là, dès que vo
marchez sur-le-champ v
mesuré le temps, les di
avec les braves d'Uri, Vern
Schwitz, Melctal, avec ce
doivent arriver presque en
midi, au nord et à l'orien
serai, mes braves amis, j
milieu du peuple, que m
efforts appelleront à la lib
fera retentir ce nom sacr

, n'écoutant plus que sa haine, se t tout entier à sa fureur contre Geslcr, ra vos troupes vaillantes. Nous attans le fort, où le tyran, surpris et é, ne se défendra qu'avec lâcheté. verrez bientôt nos drapeaux flotter sur éneaux terribles; et toute la Suisse, par cette première victoire, viendra lemander l'honneur de s'associer aux combats.

it, et Melctal se jette dans son sein, ;ne le héros de larmes de joie. Verner me est persuadé; Verner adopte son es trois libérateurs, sans se lier par iveaux sermens, inutiles à leurs granies, les trois héros se séparent, après répété qu'ils ne se mettront en marche moment où le signal du feu leur sera par Guillaume. Melctal retourne tantz se préparer avec ses amis; Ver-Tell retournent à leur barque, trat le lac; demeuré paisible, et, parsur l'autre bord, Verner prend la le Schwitz, et Guillaume celle d'Al-

frappe sa vue est une longue pi
haut de laquelle il distingue
net brodé d'or. Autour de la
dats nombreux se promènent
semblent garder avec respec
signe de puissance. Guilla
étonné; bientôt il voit le peu
prosterner bassement devan
devant cette pique, et les s
courber plus près de la terre
leurs lances, les fronts de ce
lient. Maître à peine de so
Tell s'arrête à ce spectacle
croire ses yeux, il demeure
bile, appuyé sur son grand

s ordres qu'il a reçus du tyran, distingue
entôt cet homme, qui seul, au milieu
au peuple courbé, lève une tête droite et
re. Il vole, le joint, et le regardant avec
s yeux brûlans de fureur : Qui que tu sois,
i dit-il, tremble que je ne punisse ta len-
ur à obéir aux ordres de Gesler! Ne sais-
pas la loi proclamée, qui oblige tout ha-
tant d'Altorff à saluer avec respect ce
gne de sa puissance? Je l'ignorais, répond
uillaume, et je n'aurais jamais pensé que
vresse du pouvoir suprême pût en venir à
et excès de tyrannie et de démence. Mais
est justifié par la lâcheté de ce peuple.
excuse, j'approuve Gesler; il doit nous
aiter en esclaves; il ne peut pas assez mé-
iser des hommes assez bas pour se sou-
ettre à des caprices aussi dégradans. Quant
noi, je ne baisse mon front que devant la
vinité. Téméraire, reprend Sarnem, tu vas
pier tant d'audace. Tombe à genoux, et
sarme le bras qui va te punir. Le mien me
nirait moi-même, lui dit Tell en le re-
rdant, si j'étais capable de t'obéir.
A ce mot, et à un signe qu'a fait le cruel

palais du gouverneur.

Tranquille au milie
à leurs menaces grossiè
sur sa poitrine, Guillau
tyran. Il le considère d'
laisse parler sans l'inter
hâte de l'accuser, et,
passible, attend que Ge

Son air, son front,
étonnent, troublent le
terreur involontaire, un
cret semblent l'avertir q
celui qui doit punir ses c
fixer sur lui ses regards,

un sourire amer : Punis-moi, lui répond-il, et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrais la soutenir. — Je veux l'entendre de ta bouche ; je veux que tu m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs. — Je n'instruis point les tyrans ; mais l'horreur que m'inspire leur présence n'ôte rien à mon courage ; mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

La mesure est bientôt comblée ; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère ; sa justice va te frapper. Entends les cris des innocens que tu retiens dans les cachots ; entends les cris des enfans, des veuves qui te redemandent leurs époux, leurs pères, expirés par ton ordre au milieu des tourmens. Vois leurs ombres sanglantes errer autour de ta demeure, te poursuivre dans ton sommeil, se présenter devant toi pour te montrer leurs larges blessures, leurs corps

... peu ...
abandonnant ses hérit
fruit de son labeur à to
s'enfuit et va se cacher
dans le creux des roc
peuple tremblant à qui
plus d'effroi que le brui
neige descendant du ha
pour ensevelir nos villa
genoux sur les rochers,
Dieu, il lui demande ven
plie d'exterminer l'exter
mains. Hé bien, Gesler
ces prières de tout un p
tant d'innocens persécu
frappés, immolés ...

patrie touche à sa délivrance : tels sont mon espoir, mes vœux, ma pensée. Tu me les demandes, je t'ai satisfait; je n'ai plus rien à te dire, car je ne veux pas dégrader ma raison au point de te dire un seul mot de l'ordre insensé, du délire qui fait aujourd'hui fléchir les malheureux habitans d'Uri devant le bonnet qui couvrait ta tête. Tu sais tout, tu peux commander mon supplice.

Gesler écoutait en silence; sa colère se contenait pour mieux assurer ses coups, sa rage était suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme qui semblait mépriser la mort. Il songeait à ces deux enfans que la veille il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis, et, les comparant à ceux qu'il entend, son ngénieuse fureur soupçonne, pressent, levine que ces enfans, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent ppartenir qu'a celui qui vient de le braver. Il eut s'en éclaircir sur l'heure, et donne ordre secret qu'on amène les deux enfans.

Uri. Guillaume ne cacne pou
ce nom, fameux dans Alt
épouvante le gouverneur. Qu
surprise, c'est toi dont l'adr
nommée dans l'art de condui
C'est toi dont les flèches
n'ont jamais manqué le bu
lui répond Tell, et je rougis
ne soit connu que par des su
ma patrie. Cette vaine gloire
loir la mort que je vais sou
çant le nom de liberté.

A l'instant même, Sarne
duisant Claire et Gemmi.
aperçoit son fils, il pousse

illaume, qui sait le sort que Gesler pré-
re à ses malheureux parens; non, je ne
us connais point; ma famille n'est point
. Guillaume, étonné, demeure immobile,
bras ouverts, étendus, il ne peut com-
ndre pourquoi son fils se refuse à ses
brassemens et ose le méconnaître; Clair
gmente sa surprise en confirmant ce qu'a
Gemmi, en répétant avec lui que Guil-
me n'est point leur père. Le cœur de Tell
murmure, il commence à s'en offenser; et
ler, dont les yeux farouches observent
s leurs mouvemens, Gesler, qui vient de
étrer le mystère qu'il voulait connaître,
it à la fois de la crainte, de la surprise,
douleurs et du père et des enfans.

Une horrible joie se peint sur son front;
regards brillent d'un feu sombre. On ne
buse point, dit-il; Guillaume, voilà ton
, et ce fils m'a offensé; ma patience, de-
s long-temps, a souffert ici tes outrages:
de trouver une peine qui fût égale à ta
érité, je vais la prononcer, écoute:
'e veux, même en te punissant, rendre
mage à ce talent rare que vante ton

heureux pays; je veux qu'en coı
ma justice, le peuple d'Altorff a
adresse; on va te rendre ton arc; o
ton fils devant toi, à la distanc
pas; une pomme sera sur sa tête,
dra le but de ta flèche. Si ta main
ses coups, enlève avec le trait la
je vous fais grâce à tous deux,
rends la liberté; si tu refuses cette
ton fils, à tes yeux, va mourir. Ba
répond Tell, quel démon sorti
peut t'inspirer cette affreuse idée
juste, qui nous entends, souffrirez
horrible excès du génie de la crua
je n'accepte point l'épreuve; n
m'expose point à devenir le me
mon fils; je te demande la mort

certitude, la vue du supplice,
faire fléchir devant toi; j'ai pré-
à cette bassesse; hé bien, pour
e mort, pour échapper à l'af-
r de percer moi-même le cœur
, je vais plier le genou devant
s-moi le trépas, Gesler, et je
evant ton orgueil.
crie aussitôt Gemmi, dont la
nte émeut de pitié les satellites
nnent, non, ne vous rendez
vœux, j'accepte, j'accepte l'é-
i qu'il arrive, tu l'as promis,
era délivré; rassure-toi, mon
va, le ciel guidera ta main,
est en sûreté, pardonne-moi si
e a voulu te méconnaître un
tremblais pour toi, pour toi
uittais, pour te sauver le bien
plus cher au monde, le nom, le
le ton fils. O mon père! par-
, mon père, mon père chéri,
répéter cent fois ce nom que je
dit. Rassure-toi, tu ne me tueras
oix secrète me le prédit. Q

me conduise, qu'on me conc
Claire, va-t'en, mais garde-t
ma mère.

Gemmi se jette alors dar
Guillaume, qui le reçoit, qu
qui le presse contre son cœu
parler, il ne peut que l'inond
mes; il ne peut que répéter d'u
blante, étouffée : Non, mon fi
cher fils! Claire est tombée
soldats l'emportent dans le p
flexible Gesler, sans être ému
cle, répète son ordre terrible
dernière fois à Guillaume le
de voir périr son fils, ou de s
l'épreuve. Guillaume l'écoute
sée, demeure quelques instan
[redacted]

e Sarnem. Tout le peuple, informé
: l'affreux spectacle qu'on va lui
, se précipite vers la place. Presque
missent au fond de leur âme, mais
l'eux n'ose exprimer le sentiment de
. Leurs regards timides cherchent
me; ils le découvrent au milieu des
marchant à côté de Gemmi qui le
: en souriant. Les larmes viennent
s yeux en regardant le visage du
nais la terreur retient ces larmes;
les punirait comme un crime. Tous
x se reportent à terre; un morne si-
ègne dans le peuple; il gémit, il
et se tait.

›ace est déjà mesuré par le farouche
; une double haie de soldats ferme
s côtés cet espace. Le peuple se
lerrière eux; Gemmi, debout à l'ex-
, considère tous ces apprêts d'un
ıquille et serein. Gesler, loin der-
ell, se tient au milieu de sa garde,
ınt d'un air inquiet le silence morne
›le; et Guillaume, entouré de lances,
'e immobile, les yeux vers la terre.

cherche, choisit p...
meure long-temps baissé, saisit u
favorable et cache une flèche sous
mens; il en tient une autre à la ma
celle qui doit lui servir. Sarnem fai
les autres, et Guillaume, avec
bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève
vers le ciel, jette son arc et sa f
demande à parler à Gemmi. Quat
le mènent vers lui : Mon fils,
besoin de venir t'embrasser enc
répéter ce que je t'ai dit. Sois
mon fils; pose un genou en terr
plus sûr, ce me semble, de ne
...ment : tu prieras Dieu

d que toi. Soutiens, soutiens cette fer- dont je voudrais te donner l'exemple. demeure ainsi, mon enfant, te voilà ne je te veux..... Comme je te veux! eureux que je suis! et vous le souffrez, n Dieu!.... Écoute.... Détourne la ... Tu ne sais pas, tu ne peux prévoir t que produira sur toi cette pointe, ce illant dirigé contre ton front. Détourne te, mon fils, et ne me regarde pas.

, non, lui répond l'enfant, ne craignez je veux vous regarder, je ne verrai la flèche, je ne verrai que mon père.

non cher fils, s'écrie Tell, ne me parle ne me parle pas! ta voix, ton accent erait ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne te pas.

uillaume l'embrasse en disant ces mots, quitter, l'embrasse encore, répète ières paroles, pose la pomme sur et se retournant brusquement, re- e sa place à pas précipités.

, il reprend son arc, sa flèche, reporte eux vers ce but si cher, essaie deux le lever son arc, et deux fois ses mains

que le Tout-Puissant, qu...
veille sur les pères; et, roidiss
qui tremble, il force, accoutu
ne regarder que la pomme. Pr
seul instant, aussi rapide que l
il parvient à oublier son fils,
lance son trait, et la pomme e
avec lui.

La place retentit des cris d
mi vole embrasser son père. C
immobile, épuisé de l'effort
lui rend point ses caresses.
avec des yeux éteints, il ne
entend à peine tout ce que lui
chancelle, est prêt à tomber;

ses sens et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. Archer sans pareil, lui dit celui-ci, j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-moi : que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobais à mes yeux? Une seule t'était nécessaire; pourquoi gardais-tu celle-ci? — Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils. A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume, et de le conduire dans le fort. On obéit; on vient l'arracher aux embrassemens de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitans effrayés de se cacher dans leurs maisons.

FIN DU TROISIÈME LIVI

IVRE QUATRIÈME.

ndis que le tyran inquiet se renfermait
son fort, bordait ses remparts de sol-
, et tremblait que le peuple irrité ne
lui enlever Guillaume, Gemmi, le mal-
eux Gemmi, les yeux en pleurs, les
étendus, redemandant son père à tous
: qu'il rencontrait, repoussé partout
les féroces satellites qui gardaient les
ues, Gemmi errait autour des murs du
, en poussant des cris douloureux.
e, qu'on avait retenue dans le palais
lant l'horrible spectacle, s'était échap-
nfin, et cherchait de toutes parts Gem-
Elle le revoit, vole dans ses bras, et
essuyer ses larmes. Mon père est dans
ers, lui dit Gemmi, mon malheureux
va périr. Claire, écoute-moi; j'ai
u l'espoir de pénétrer dans sa prison,
ester, de le servir, de terminer ma vie
lui; je vais tenter le seul moyen qui
este de le sauver; je vais courir en Un-

auprès de ma mère, de lui dire ce q
passé, ce que je tente dans ce momen
Claire, va la consoler; je ne revi
plus qu'avec Melctal; je périrai ou j
verai mon père; c'est à toi de me rem
près de ma bonne mère.

Il dit, et, quittant aussitôt Cla
marche à pas précipités, sort de la v
gagne les montagnes.

Claire se hâte de retourner à la
mière de Tell, où le vieux Henri
bonne Edmée, loin de Guillaume,
leurs enfans, dont ils ignoraient le
consumaient dans l'inquiétude. L'a
Claire, pâle, saisie d'effroi, ba

e, embrasse Edmée; et, d'une voix
le peut à peine raffermir, elle raconte
ce qui leur est arrivé avec le cruel
r; comment ils furent tirés de prison
être conduits devant Guillaume, et
ible épreuve à laquelle furent soumis
e et l'enfant. Elle ignore tout le reste;
Guillaume est dans les fers; Gemmi,
délivrer son père, est allé chercher
tal; Tell est menacé de la mort; le
rneur l'a jurée.

ce récit, Edmée, accablée, retombe
ne mourante sur le siége qu'elle avait
; le vieillard aveugle, hors de lui-
, se met à pousser des cris lamenta-
Il veut qu'on le mène à son fils, il
aller combattre avec lui, périr pour
er Guillaume. La jeune Claire con-
le vieillard, secourt Edmée évanouie,
ut suffire aux tendres soins nécessaires
eux infortunés.

fin, après les premiers instans d'une
ur si profonde et si vive, le vieux
, rappelant sa raison, son courage et
dence, saisit les deux mains d'Edmée,

Underwald, peu d'heu...
pour se rendre auprès de mon fils.
nais Melctal; dès cette nuit même
tal, suivi de tous ses amis, va pr
route d'Altorff. Il arrivera demain
tin, il tentera tout pour sauver Gu
Mais le peu d'amis qu'il doit am
peut suffire à ce grand projet. J'en
ques-uns dans la ville; je vais réve
courage, les exciter, les encourag
conduiront sur la place; ils me c
au milieu du peuple aux premi
du soleil. Là, je parlerai; là, je
les blessures encore récentes qu
de Gesler; je montrerai la pl
...ses mains f...

me venger; le peuple grossira la foule amis que j'aurai rassemblés. Mon fils et ître viendront; ils trouveront une troupe e à se réunir à eux. Nous attaquerons le Je resterai au milieu des coups pour ıer nos braves soldats; je leur crierai : geance! Je ferai retentir sans cesse les s de patrie et de liberté. Ils me porte-, si je ne puis les suivre; ils me porte-jusqu'à ton époux, que nous ramene-dans tes bras. Oui, j'en suis sûr, Dieu, m'inspire, m'annonce déjà la victoire. ıs, ma fille, partons à l'instant; viens lonner mon bâton, et me prêter l'appui on bras. La nuit ne doit pas être loin; s, la nuit doit nous être utile.

'approuve ce projet, dit Edmée, et c'est qui veux te conduire; mais, avant de er ces lieux, daigne m'entendre et me ıer conseil. Je suis instruite, sans qu'il 'ait dit, que mon époux depuis long-ɔs médite le grand dessein de délivrer atrie. Ses voyages secrets en Schwitz, en erwald, dans l'Urseren, l'amas d'armes avait cachées, et ses absences noc-

royez que ces chefs exis...,
nent, un signal sans doute sont assig
convenus entre eux. Je n'ai pu pén
quel est ce signal; mais il y a peu de j
que je fus frappée, comme d'un trai
lumière, d'un mot échappé à mon épou
mot et d'autres encore m'ont fait soup
ner, m'ont fait croire que le signal des
jurés est un bûcher allumé sur le ha
cette montagne. Le temps et les force
manquent pour élever, cette nuit
pour embraser ce bûcher. Mais un
secrète me dit que, si nous pouvio
venir à faire briller cette flamme,
amis de mon époux accourraient
... Melchtal...

. Que m'importent ma maison, mes
s, lorsque mon époux va périr? Si je le
e, tu nous recevras; si je le perds, il
ous faut qu'une tombe.

lle dit, et le vieux Henri l'encourage
ce dessein. Edmée aussitôt va saisir
aisceau de branches sèches, l'allume
le foyer, jette autour d'elle les bois
mmés, les répand, les attise elle-
e, brûle sans regret, sans douleur, et
rceau de son enfant, et le chaste lit de
nen, augmente partout la flamme; et,
u'elle s'est assurée que rien désormais
ourra l'éteindre, elle prend le bras du
lard, qui de l'autre main s'appuie sur
re, et, descendant avec eux de la
tagne escarpée, elle prend le chemin
orff.

endant qu'au milieu du vaste silence
la terreur répand dans la ville, le vieil-
, l'épouse, l'enfant malheureux, vont
per à la porte de leurs amis; les feux
nés par la main d'Edmée s'augmentent
gnent le chaume qui formait seul le toit
a maison. Le chaume s'allume et pé-

que Gem...
tressaille de joie à cette vu
milieu d'Urseren, ne doute
laume, à la tête des brav
l'appelle à son secours. C
dans le même instant, s'arm
leurs demeures, vont cher
fidèles, les appellent à la
amis s'éveillent, saisissent
rassemblent dans le silenc
bataillons; et, des trois c
même instant, les trois che
Altorff, suivis d'une tro
nombre, mais forte par l
résolue à périr ou à délivr

Tous précipitent leurs

né des mouvemens qu'il a vus
le, craignant pour son prison-
ant pour sa propre vie, avait
nouvelles mesures, dont une
it vaines toutes celles des trois
Gesler, au déclin de ce même
hissant que sa forteresse, rem-
nbreux soldats, n'avait pas assez
our soutenir un long siége, crai-
n pas de se voir forcé dans cet
enable, mais de ne pouvoir com-
avec le reste de son armée répan-
ur de Lucerne; Gesler avait fait
Sarnem pour lui donner cet ordre

:
lui dit-il, je quitte ces lieux, où tu
nderas en mon absence. Je te laisse
aves soldats, qui n'obéiront qu'à ta
e vil peuple, que je dois punir de son
nt murmure, sera bientôt écrasé par
nforts que je vais chercher. Fais-moi
rer une grande barque, où cinquante
nes, choisis dans ma garde, puissent
r ce soir avec moi. Dès que la nuit
ra la terre, tu feras conduire dans cette

du lac de Lucerne. Là, mieux
dans ces lieux, il attendra dans l
que, de retour avec mes troupes
par ses longs tourmens apprendr
bitans d'Altorff ce que l'on gagn
trager.

Sarnem, fier de se voir choisi
placer le gouverneur, se hâte d'
ordres. Bientôt la barque est
bientôt cinquante archers d'élit
dés par Sarnem lui-même à la p
chot de Tell. Le héros, chargé
pesantes qui lui laissent à peine l
se mouvoir, est mis sous la ga
quante archers; et, dès que la

fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être aperçu.

La barque vole sur les flots. L'air était pur, l'onde tranquille, les étoiles brillaient dans le ciel. Un vent léger du midi venait aider aux efforts des rameurs et tempérait la rigueur du froid, que la nuit, la saison, les glaces voisines devaient rendre plus insupportable. Tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre Cantons, se dirige droit vers Brunnen pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce temps, ccablé de ses chaînes, Tell, couché par rre, au milieu des gardes, reconnaît sur rive gauche les rochers déserts de Grutti, cette caverne où, la veille encore, il mé- ait avec ses amis la liberté de sa patrie. tte vue, ce souvenir, font chanceler son rage. Guillaume sentit venir dans ses x des larmes dont il eût rougi. Les dé- nt aussitôt, Guillaume détourne la tête, laume regarde le ciel qui semble l'a- onner. Dans ce moment, du côté d'Al- , il découvre une lueur rougeâtre.

signal, ...
sonne. Il doute, examine, s'ass
flamme semble partir de la mon
sa maison. Il en remercie le ciel
encore si c'est un bienfait; il n'e
il ne pense pas que cet événem
ver ses jours; mais il peut sauv
cette idée lui fait oublier son p

Gesler et ses satellites on
aperçu cette flamme. Ils se
avec surprise; ils l'attribuent
cendie, et s'embarrassent peu
qui n'intéresse que leurs en
presse ses rameurs; Gesler, i
river, ordonne qu'on redoubl
... tourne à l'occident, p

es, soulève, amoncèle les flots, les te, les brise en sifflant contre les flancs a barque, qui, cédant à sa furie, à ses ps violens, redoublés, dérive, malgré rameurs, et fuit penchée vers la côte; tre, amenant les frimas, et les nuages et eige, couvre le ciel d'un voile funèbre, and les ténèbres sur l'onde, frappe le ge, les mains des rameurs de pointes iantes de glace, les force de quitter la œuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jus- la vue de leurs périls, remplit la bar- de glaçons mêlés à l'abondante neige, pose de front à sa marche, et, com- ant avec l'aquilon qui l'attaque par le , la fait tourner rapidement sur sa le, la tient ainsi suspendue sur le som- des vagues blanchies, et, l'abandon- t par instans, la précipite au fond des nes.

es soldats, pâles, consternés, ne dou- plus d'une mort prochaine, tombent à oux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié ng-temps. Le lâche Gesler, plus trem- t encore, va, vient, demande aux ra-

acté, baignent pour ... p...
eux féroces du gouverneur. Il va périr
n est sûr; ses richesses et sa puissance
es supplices et ses bourreaux ne peuvei
sauver du trépas; il pleure, il regrett
vie, il ne pourra plus s'enivrer de sang.

Tell, tranquille à sa même place, m
ému des cris des soldats, du bruit des
gues écumantes, des sifflemens des
déchaînés, qu'il ne le fut en découvra
caverne de Grutti, Tell attendait le tr
et ne songeait qu'à l'avantage que poi
tirer son pays de la mort du gouverne
jouissait en silence de la peur, des g
semens, du tourment qu'éprouvait G
... tout à coup s'

tant, va la briser en pièces contre les ro-
:rs du rivage. Un seul homme, le plus
ommé, le plus habile de nos trois Can-
s dans l'art de braver les tempêtes du
, peut nous sauver de la mort. Cet homme
ici : le voilà! le voilà chargé de tes
înes! Choisis, Gesler, choisis prompte-
nt entre le trépas ou sa liberté. Gesler
mit à cette parole.. Sa haine violente
r Tell combat dans son âme pusillanime
nour même qu'il a pour la vie; il hésite
ore, il ne répond point; mais les prières,
murmures et des soldats et des rameurs,
lui demandent, qui le pressent de sau-
leurs jours et les siens en délivrant son
sonnier; la crainte d'être mal obéi s'il se
ose aux vœux de tous, et la tempête qui
ugmente, déterminent enfin Gesler. Qu'on
se ses chaînes, dit-il; je lui pardonne
s ses crimes, je lui rends la vie et la li-
té, si son adresse nous amène au port.
Les soldats, les rameurs s'empressent de
dre libre Guillaume. Ses fers sont tom-
, il se lève, et, sans prononcer un seul
t, il s'empare du gouvernail. Faisant

calme, aussi rapide que...

de la proue à la poupe, contient la dans la direction qui seule peut la fait prendre les rames à deux seuls r dont il dirige les efforts, et s'avanc gré les vents, malgré les flots et pête, vers le détroit qu'il veut repas ténèbres empêchent Gesler de s'ap qu'il retourne aux mêmes lieux d' parti. Guillaume continue sa ma nuit presque entière s'écoule; m rentré dans le lac d'Uri, mais il a lueur mourante du signal donné su d'Altorff. C'est cette lueur qui lui toile; il connaît le lac dès long-

... et s'approch

ac. Dans ce faible espoir, il navigue, en feignant d'ignorer les lieux où la tempête pousse la barque, en augmentant les terreurs de Gesler et de ses soldats.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'apaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell es roches voisines d'Altorff, avant que le yran, qu'il craint, ait eu le temps de les reconnaître. Guillaume y dirige sa barque t la fait marcher plus rápidement. Gesler, ont la férocité revient à mesure que le anger s'éloigne, observe Guillaume avec es yeux sombres. Il veut, il n'ose pas enore le faire charger de liens. Ses soldats et s matelots reconnaissent bientôt où ils ont, en instruisent le gouverneur, qui, s'avançant vers Tell avec colère, lui demande 'une voix terrible, pourquoi la barque u'il a guidée a repris le chemin d'Altorff uillaume, sans lui répondre, pousse la arque droit à un rocher peu éloigné de la ve, saisit d'une main prompte l'arc et la èche qu'un archer tenait a la main, et, ıpide comme l'éclair, s'élance de la bar-

l'aigle des Alpes quand il se
des nuages, et qu'il promène
çans sur les troupeaux des va

Le gouverneur, étonné, p
fureur, de rage. Il commande
débarque, et que ses soldats
vironnent de toutes parts le r
héros. On obéit; les archers
préparent déjà leurs arcs. G
che au milieu d'eux, veut q
réunies s'abreuvent toutes d
laume. Guillaume aussi a se
s'arrête, il ne se montre q
l'ennemi. Il laisse approcher
mée jusqu'à la juste distance

n sang noir, bégaie sa fureur, sa
son âme atroce s'exhale au milieu
récations. Guillaume a déjà dis-
uillaume, plus léger que le faon,
cipité du sommet du roc; il court,
ur la glace; il gagne, traverse des
déserts, et prend le chemin d'Al-

ôt il trouve dans la neige les traces
des nombreux amis que Verner,
te nuit même, a fait partir avec lui
itz. Guillaume les suit, il court, il
e, et le tumulte, les cris, le bruit
des armes, viennent de loin frap-
oreille; il vole, arrive sur la place;
pleine, elle est occupée par trois
is de héros. Verner, à la tête des
s de Schwitz, veut que l'on s'assure
tes avant de commencer l'attaque
Furst, avec les braves d'Uri, solli-
poste le plus dangereux; Melctal,
s troupes d'Underwald, agite dans
esante hache, et demande à grands
haut. Gemmi qui ne le quitte point;
armé d'une longue lance, prononce

aux braves soldats, p
les diverses troupes, et pressen
l'attaque.

Tout à coup Guillaume para
des trois bataillons. Un cri gén
et se prolonge dans les monta
lence profond lui succède. To
l'ordre de Tell, tous veulent
seul. Amis, s'écrie le héros,
plus; cet arc, cette main vien
ses crimes. Le corps de Gesle
le rivage du lac, est entouré
lites que la terreur disperse d
à craindre du dehors. La patr
mais elle n'est pas libre. Elle
... qu'il restera une s

dit, et, de sa main gauche saisissant le
;au d'Uri, il prend de la droite une
e, et s'élance vers la montagne. Furst
troupe le suivent de près; Schwitz et
er se précipitent; Melctal avec Under-
est déjà à moitié chemin, et Gemmi
nce à côté de son père. Sarnem les at-
; Sarnem se prépare. Une nuée de flè-
, de traits, part aussitôt du haut des
arts. Les braves assaillans méprisent
flèches : elles n'arrêtent point leur
ie; ils montent, sans y répondre, avec
arcs. Ils parviennent au pied des
illes. Alors le terrible Sarnem, à un si-
qu'il donne aux siens, fait précipiter
réneaux une foule de rochers, de pier-
que suivent la poix et l'huile bouil-
s. Les braves des trois Cantons sont
ut atteints, renversés; l'huile les con-
sous leurs vêtemens. Ils expirent au
u des douleurs aiguës; ils mordent la
e en jetant des cris; mais ces cris sont
'e pour la liberté. Les mourans, mal-
:ur supplice, exhortent, excitent leurs
agnons, les encouragent à marcher

puissant ....., ..
et sa présence, son cour
long-temps cette vive attaq
Guillaume, au milieu
mourans, montait toujours
pide; mais, tout à coup al
nombre de soldats qu'il p
appelle Melctal, et, se rep
trop écouté les conseils de
en faisant une attaque unic
il lui commande de se ret
d'emmener avec lui ses b
attaquer le côté de l'est., ta
et lui-même redoubleron
empêcher l'ennemi d'ape
...ement Melctal obéit: G

s siens volent, arrivent à la porte de l'est, al défendue par un faible poste. Melctal frappe de sa hache; Melctal fait apporter i feu : la porte brûle, et Melctal s'élance; elctal pénètre dans le fort avec ses amis Underwald. Tout cède, tout fuit, tout ɪurt. Sarnem, occupé de résister à Tell, tend les cris des fuyards, distingue ceux s vainqueurs. Il veut courir au-devant ux, il se retourne, et Melctal paraît; ɪlctal, rapide comme la foudre, lui porte coup de sa hache, partage en deux son nt odieux, et, s'avançant aux créneaux, ıd les mains et crie victoire. Guillaume le nt' aussitôt; le drapeau d'Uri flotte et lle au-dessus du fort redoutable. Guil- ıme, Melctal et Verner, debout sur un ɪnceau de morts, adressent à Dieu des ions de grâces, et répondent aux accla- tions du peuple qu'ils ont délivré.

Bientôt le fort est débarrassé des cada- s dont il est rempli; les troupes des trois ntons environnent, pressent leurs chefs, portent au milieu des habitans d'Altorff, ., rassemblés sur la place, accourent de

leur adresse :

Citoyens, vous êtes libres ; mais ce
berté précieuse est peut-être plus diffi
conserver qu'à conquérir. Pour l'un le
rage suffit, pour l'autre il faut des
austères, constantes, inébranlables. Ga
vous de l'ivresse de la victoire, gardez
surtout de l'idolâtrie pour ceux qui l
portèrent avec vous. Vous parlez d
nous faire vos chefs, tandis que la
pense que je prétends de mes trava
seule que mon cœur envie, c'est de
soldat, c'est de rentrer dans cette
charme pur et doux des cœurs répul
Dans une république, amis, nous
utiles. Malheur à l'homme qui

on les lois, penser, exprimer, conseiller
out ce qu'il croit utile à la patrie; que cette
berté soit donnée à tout citoyen âgé de
ngt ans. Aussitôt qu'on aime son pays, on
le droit de s'occuper de lui, de lui donner
tribut de sa force et de ses lumières.
ommez un landamme; que ce nom anti-
e, respecté de nos aïeux, le soit davan-
ge par nous; que le conseil le dirige, et
'il contienne le conseil. Faites des lois :
ıs lois, que deviendrez-vous? La liberté
est que l'esclavage des lois sages. Gardez
s mœurs; qu'elles deviennent même plus
stères : sans vertus, point de liberté. Le
publicain s'est placé, par ce nom, entre
anges et les hommes; qu'il soit donc
eilleur, qu'il soit donc plus grand que
ıs les hommes dont il est entouré.

Pour moi, citoyens, je ne veux, je ne
mande, je n'accepte de vous que le nom
votre frère, que le droit de combattre
ns vos rangs. Attendez-vous à de nou-
aux combats; attendez-vous que l'empe-
ır voudra reprendre le sceptre que nous
nons de briser. Préparez-vous à soutenir

leurs cœurs répon...
à force de travaux, de vertu
vous fonderez une républiqu
l'admiration et l'effroi de l
Alors les rois brigueront le
liés, et se croiront invincib
ront des Suisses pour les
en jouissant de la gloire et
la sagesse, vous lui préfé
gloire d'être libres et heur

Il dit, tout le peuple ap
ple sur-le-champ procèd
ses magistrats. Tell, Ver
devenus simples citoyens
leur récompense une cou
Ils rentrent se confond

LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL;

OUVRAGE POSTHUME.

En conséquence du Déc
premier germinal an XIII,
des propriétaires d'Ouvagres
clare que je poursuivrai dev
tout contrefacteur et débita
trefaites des Œuvres posthun
sont : *Guillaume Tell, Elieze*
les Nouveaux Mélanges, e
Florian, ou *les Mémoires d'u*




BODLEIANA



LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

UN JEUNE ESPAGNOL;

OUVRAGE POSTHUME,

de ses *Idées sur nos Auteurs comiques*, et de quelques Pièces fugitives.

quatrième et dernier volume des Œuvres complètes *in*-18.

PARIS,

ND, libraire, rue des Poitevins, n° 2, au coin de la rue Hautefeuille.

1810.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

a pu voir dans le dernier volume collection des Œuvres de Florian, llé *Nouveaux Mélanges*, et for- le vingt-troisième de l'édition com- *in*-18, que l'Éditeur avait laissé le porte-feuille de cet auteur plu- s pièces inédites : parmi celles-ci se vait une partie des Mémoires que annonçons, et dont il était impor- de se procurer la suite avant de les r à l'impression. Les recherches de teur l'ont mis à même de rassembler eux livres de ce petit ouvrage, dans l Florian a tracé l'histoire de ses dix-

confessions, ordinairemen
quence lorsqu'il s'agit des
nées, auraient pu acquér
de la seconde partie de s
autre caractère, soit par
évènemens, soit par le ré
nages qu'il eût fallu mettr

Quel est en effet le littér
l'homme du monde un pe
en traçant son histoire, ait
dire sur les autres ? Quel
licat qui osera disposer du
milles avec lesquelles le so

es admirateurs même seraient fort
rassés pour justifier en tout cette
rise, et il n'est personne qui ne
nne que si un homme connu a le
le mettre au grand jour ses fai-
pour l'instruction de tous, quand
eau ne blesse point les mœurs, il
du moins celui de dévoiler celles
tres, et ne peut attendre pour les
que la mort ait soustrait l'histo-
ıx lois sociales qui laissent un re-
contre la calomnie. L'adoption du
e contraire jetterait dans la société
mes de haine et de dissensions.
réflexions ont sans doute empêché
de tracer l'histoire d'une époque
actions, acquérant plus d'impor-
liaient aux évènemens la réputa-
hommes et de femmes que les
la société lui ordonnaient de ne
roubler : le caractère de ses ou-

de ses pastorales, de ses
ses fables.

Peut-être aussi Floria
que la vie d'un homme
peu de diversité dans l'é
parceque le littérateur
toujours un but unique, l
l'atteindre sont, à peu d
les mêmes pour tous;
de ces évènemens qui ont
tels que les grands succès
chutes, ont toujours eu tr
pour pouvoir entrer dan
n'offre plus l'intérêt de

tention en les bornant à l'histoire de ses premières années, on peut du moins assurer qu'il n'a jamais eu l'intention de les continuer jusqu'au moment où il a cessé de vivre; car il ne leur eût pas conservé un titre écrit plusieurs fois de sa main : *Mémoires d'un jeune Espagnol.* L'autre titre, explicatif de celui-ci, a été ajouté par l'Éditeur, après avoir acquis la conviction que ces Mémoires sont réellement l'histoire de la *jeunesse de Florian.*

Quant au style, le public jugera, sans doute, qu'il a les caractères ordinaires de celui de cet auteur, c'est-à-dire, de la simplicité, de la naïveté, et une sorte de négligence qui convient à des Mémoires de çe genre plus qu'à tout autre ouvrage. Florian, toûjours plein de la littérature espagnole, a donné à des personnages réels des noms et des

simples imitations, des
noms français, et ce léger
prouve qu'il ne tenait pas
noms restassent inconnus;
seconde page, il fait menti
de *Niaflor*, seule propriété
père, et il n'est personn
que ce nom est une espèce
de celui de *Florian*, que
que sa famille possédait d
Cévennes.

Le nom de *Lope de*
celui d'un célèbre auteu
déguise pas mieux celui d

le dit dans ces Mémoires, propre nièce le Voltaire, dont l'autre nièce, sœur le cette tante, était madame Denis, que Florian nomme en espagnol *Donna Nisa*: l'abbé Marianno, frère de cette tante, st l'abbé *Mignot*; mais la difficulté de lonner un nom étranger à mademoiselle Clairon, qui se trouvait à Ferney ors du premier voyage de Florian, lui fait conserver celui de cette actrice fameuse (1).

---

(1) Voltaire désignait le jeune Florian par nom de *Florianet*. Il paraît que le vieil mite de Ferney fut fort content de notre mable adolescent. On lit dans une de ses ttres, datée du 14 janvier 1767, et adressée ı marquis de Florian :

« *Florianet* a écrit une lettre charmante, en latin, à Père Adam. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils. »

effet mariée.

Il n'est pas moins aisé de so
voile qui cache, sous le titre d
du poëte *Tegrès* (au huitième c
les nièces de Gresset; enfin les]
qui ont lu quelques traits de
Florian ne peuvent méconn:
don Juan, ce prince, modèl
et de bienfaisance, qui ne cessa
téger et de l'aimer : le duc de l
une fois reconnu dans ce dig
teur, les noms des princesses
son, non moins célèbres par l

leurs malheurs, ne sont plus un mystère pour les lecteurs, qui les auraient sans doute reconnues au portrait simple et touchant de leur caractère (chapitre onzième.) Qui pourrait, en effet, méconnaître l'infortunée duchesse d'Orléans, à ce portrait naïf qu'il termine par cette phrase prophétique : « Et l'on pouvait prévoir dès-lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne ? »

La scène de tous les évènemens racontés dans ces Mémoires étant transportée en Espagne, on sent bien que Madrid est là pour Paris, et l'Escurial pour Versailles (1). Durango, où se tenait l'école d'artillerie, désigne Bapaume. Les autres

(1) Florian, tout entier à la vérité de son récit, a pu oublier le lieu fictif de la scène, et on lit quelquefois dans son manuscrit Paris au lieu de Madrid.

conder les intentions de Flo
chercher à soulever celui dont
les objets de ses premières an

Les dates sont exactes, si
geons par celles que nous avo
tée de vérifier : Florian a m
tention de noter en marge l
mois, ce qui nous a paru pe
pour le lecteur.

On peut voir dans la vi
imprimée en tête de l'un de
posthumes, un abrégé de
qui remplirent la dernière

›nt les désirs flottent encore, et dont les
›ûts cherchent à se fixer. La peinture
ïve des premières années d'un homme
›nt tous les ouvrages ont un caractère
ii les distingue, offre toujours quel-
i'intérêt et une étude qui n'est peut-être
is sans fruit; telle est, du moins, l'opi-
on qui nous a engagé à publier un petit
ivrage qui est, en quelque sorte, le
›mplément des écrits d'un auteur pour
quel le public a montré tant de bienveil-
nce.

On a cru devoir imprimer à la suite de
:s Mémoires un manuscrit intitulé :
'es Idées sur nos Auteurs comiques.
'ous avons pensé que ce petit écrit,
i'on peut considérer comme une por-
on des tablettes de Florian, pouvait être
ı avec intérêt, et, peut-être, avec fruit,
ar les gens du monde qui aiment qu'on
:ur indique succinctement les beautés

l'abandon, ...
négligence du style ; mais ce défaut
nement ne déplaira pas aux perso
qui ne veulent qu'une courte indic
et non un commentaire ; d'ailleurs
sera pas la première fois que l'on
recueilli les observations d'un homm
goût sur nos bons auteurs, dans l'e
d'y trouver quelques unes de ces
qui indiquent de nouveaux aperçus

Quelques pièces fugitives de I
terminent ce volume, et, parmi
ci, on trouvera des romances q
pellent l'auteur de celles d'Estell

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

la naissance. Fortune de mon père ; sa position. Mon éducation. Accident de mon frère.

e suis né le 6 mars 1755 à Cogollos, petite lle du royaume de Grenadė. Mon père était huitième cadet d'un gentilhomme qui dissiit son bien avec les femmes et les maçons. ne seule de ces deux passions suffit pour iner l'homme le plus opulent ; mais mon

tara, cavalerie; il fit la
duc d'Albe, assista à tro
après onze ans de ser
blessures, il quitta la
qui n'est trop souvent
mens. Il devint amou
après quelques difficul
férence des religions (
tante), il l'obtint et
ma mère lui donna t
s'en réservant l'usufrui
possédait rien et devai
chose, crut encore fai
il fut heureux, au moi
proquement, et ils pas

près, ma mère accoucha d'un second fils, t mourut des suites de cette couche. Mon ère fut inconsolable ; il perdait sa compagne t son amie ; il résolut de n'en prendre jamais 'autre et de ne plus penser qu'à l'éducation de ses enfans et à leur faire une petite ortune.

La terre de Niaflor était tout ce qui restait mon grand-père du patrimoine considérable qu'il avait dissipé, encore était-elle charge de beaucoup de dettes. Mon père alla habiter, la cultiva, la laboura, pour ainsi ire, et se fit donner par ses autres frères la ssion de leurs droits à cette terre, à condition qu'il en acquitterait les dettes. Mon and-père, que ces soins auraient dû regarer, était à Murcie, occupé à plaider; car passion des procès avait succédé chez lui celle des femmes. Tandis qu'il consumait n temps et le peu qui lui restait à courir près les mauvais marchés qu'il avait faits, ion père nous élevait, et, malgré la modicité e sa fortune, il ne négligeait rien pour notre ducation. A quatre ans nous fûmes mis en

évènement qui coûta depuis
à mon père.

Le jour de la Saint-Jean
vint nous voir à Priégo; il éta
d'un domestique, et nou
beaucoup de fruits, dont
gea sans ménagement. Lo
voulut partir pour retourne
priai de me prendre sur son
conduire ainsi hors de la vil
jamais il n'a su me rien r
donc sur l'arçon de sa selle
placé de même entre les br
Ce malheureux valet, c
tomber le fils de son maîtr

innées après. Mon malheureux frère ne granlit plus ; sa santé ne fit qu'empirer, et il devint tout contrefait. Mon père le rappela près le lui, lui prodigua les soins les plus tendres, : fit voir à tous les médecins de la faculté de ;renade ; mais le mal fut déclaré sans remède : lors mon père se décida à le garder à Niaflor, t je restai seul en pension.

J'eus à peu près, dans ce temps-là, une ıaladie assez sérieuse, qui cependant m'éura le sang, et a sûrement beaucoup contriué à la bonne santé dont j'ai joui depuis : était la petite-vérole volante ; j'en fus guéri ı bout de quelques mois, et je ne quittai pas ›ur cela Priégo. Je n'avais guère que six ıs lorsque la milice, qui y était en garnison, çut ordre de partir ; et on fit monter la rde aux bourgeois. Le gouverneur de la lle, ami de mon père, fit ses deux fils offiers de cette bourgeoisie, et me fit moiême sous-lieutenant. J'eus donc un unirme, je montai la garde, et je commençais me croire un petit être important, lorsque ›n nous congédia, et je perdis mon emploi.

repren...

CHAPITRE I

Ce que c'était que mon onc
Pedrera. Séjour à Grena
réception. Prompt retour.

Mon père avait un frère aîné
le cornette pendant le temps
ce frère, dont j'aurai souve
vous parler, avait quitté la m
pour entrer dans les dragon
roi. Le peu de tendresse
père avait pour ses enfans

passa aisément des secours que son père
fusait. Mon oncle était fait pour les fem-
Né avec la plus grande complaisance ,
is grande discrétion , une persévérance
gable et l'art heureux de savoir vivre
les autres ; il était très aimable aux yeux
elles qu'il attaquait. Il obtint par ses
esses et par le cardinal Porto-Carrero ,
il était un peu parent , une compagnie
valerie , et , après avoir servi long-temps
grément , il vendit sa compagnie pour
er une femme à laquelle il était attaché
s bien des années ; mais le prix de
compagnie ne le rendant pas bien ri-
il courut auprès d'un de ses vieux on-
qui demeurait à Pedrera , petite ville
yaume de Grenade , pour se faire nom-
on héritier. Mon père , sachant qu'il était
loigné de son frère , voulut aller l'em-
r , et trouva tout simple d'y mener son
Nous partîmes donc pour Pedrera, et nous
arrêtâmes à Grenade ; j'y fus présenté
ic d'Aveyro, notre vice-roi ; le hasard
t connaître de la duchesse son épouse :

de fort beaux yeux, mais c
peu trop grands ; le hasard f
pondis qu'ils ne le seraient ja
la regarder. Je n'avais que s
ponse lui plut ; elle me fit s
et je fus comblé de caresses

Nous continuâmes notre ro
vâmes à Pedrera. Mais quel
prise, à la réception que l
vieux richard crut que mon
enlever, ou du moins partag
pouvait donner, et n'eut pas
cette crainte. Mon père, pe
cueil, partit le lendemain c
retourna dans sa terre, un p
cès de son voyage

'e rien au-delà ; car je compte pour rien cer-ines leçons que l'on nous enseignait comme des perroquets, et que nous débitions en-ite sur un théâtre construit pour attirer des nsionnaires au principal du collège. Peu temps après, ce collège fut transféré à iégo, où j'avais été élevé ; j'y restai quelque nps encore, et j'avais près de neuf ans lors-e mon père résolut de me faire inoculer.

CHAPITRE III.

oculation. Ce que c'était que ma tante. Départ du royaume de Grenade.

'INOCULATION n'était pas alors aussi en gue qu'aujourd'hui ; elle avait beaucoup nnemis dans le royaume de Grenade. Ce ys, le plus beau de l'Espagne pour le cli-at, est aussi le plus superstitieux ; tous ux qui me voyaient faire les préparatifs né-ssaires pour être inoculé me regardaient

grenadines : mon père ne s'en
moins à rassurer mes jours co
ladie mortelle . et il avait loué
Guadix , de concert avec un
qui voulait aussi *tenter Dieu*,
culer sa fille. Cette jeune pers
Séraphine , n'avait qu'un an
moi , et promettait déjà de fai
ses charmes. Nos deux père
plaisir de nous faire inocule
l'on nous conduisit à Guadix
moi nous habitions la même
deux lits étaient l'un contr
ne nous quittions pas , nous
tout notre cœur , nous nous
toujours : nous nc

: ne ressemblaient point du tout à ceux
j'imprimais sur ses lèvres, quand nous
ıs sûrs de n'être pas vus. Pendant le repos
la petite-vérole nous laissa, Séraphine et
nous nous enfermions souvent ensemble.
ıe rappelle avec plaisir tout ce que nos
:s se disaient; et le temps de mon inocu-
n est une époque dont je me souviendrai
ɔurs avec délices; toutes les circonstan-
n'en sont présentes; je n'ai jamais oublié
ermens que me faisait Séraphine. Vous
:z qu'elle ne s'en souvint pas aussi bien.
ès que je fus guéri, mon père me ra-
a à Niaflor, où je passai quelque temps
faire autre chose que tuer des oiseaux, et
les livres que je pouvais trouver dans la
le bibliothèque du château. Mon père,
ne destinait au service, aimait à me voir
ier un fusil à huit ou neuf ans; il me
ıait de la poudre, du plomb; je courais
hamps tout seul, tuant fort bien des
ıeaux, et le soir je revenais au château
orter ma chasse, et lire quelque livre:
: qui me plaisait le plus était la traduc-

quais pas de fo...
bois sec au milieu de la cour ; j'y dé[...]
avec respect le corps de Patrocle ou de
pédon, j'y mettais gravement le feu, et
tenais sous les armes jusqu'à ce que le
de mon héros fût consumé ; alors je recu[...]
ses cendres dans un pot que j'avais vol[...]
cuisine, et j'allais porter cette urne à
grand-père, en lui nommant celui do[...]
renfermait les restes. Mon grand-père
et m'aimait beaucoup ; il était rev[...]
Murcie finir ses jours tranquilleme[...]
son fils : quoiqu'âgé de plus de quatr[...]
dix ans, il travaillait continuellem[...]
avec beaucoup d'esprit, et d'une viva[...]
digieuse, il était le même qu'il avait

duire chez don Lope de Véga, à Fernixo (1), dans le royaume de Valence. Voici la première époque intéressante de ma vie : il faut, pour vous mettre au fait, que je reprenne l'histoire de mon oncle.

Après s'être fait donner tous les biens du vieux oncle de Pedrera, il l'engagea à vendre une terre qu'il avait, pour venir à Madrid se mettre en pension dans la maison qu'il comptait tenir avec celle qu'il allait épouser. Le vieux oncle fit tout ce qu'il voulut, et, après la vente de la terre, ils partirent ensemble pour Madrid. Un attachement de vingt années faisait désirer à mon oncle et à donna Ferenna que leur mariage se terminât. Il est temps de vous faire connaître donna Ferenna : c'était alors une femme de quarante ans, veuve d'un magistrat qui lui avait laissé un fils, dont je vous parlerai ci-après. Elle était grande, bien faite, bonne, assez bien de

(1) On a vu, dans l'avertissement de l'éditeur, que c'est le nom sous lequel Florian désigne Voltaire et son habitation de Ferney.

sonne qu'elle aimait, mai
périeuse et exigeante ; voi
défauts que ma reconnaiss
permis de voir. Mon oncl
pour lui plaire et pour l'ép
tantôt à Madrid, tantôt d
ma tante avait l'usufruit. I
ce mariage, mon oncle e
brouiller avec ce vieux onc
des tracasseries domestiq
se séparer, et le vieillard
jusqu'à sa mort de se plai
Comme ma tante éta
Lope de Véga, elle enga
passer un été chez ce gr
... fixé à Fernixo

nener avec lui. On employa peu de faire mon équipage : je pris congé de ınd-père, qui me dit bien en m'em- que c'était la dernière fois ; je quittai re, toujours malade des suites de son , et enfin mon père et moi prîmes : de Fernixo. Nous rencontrâmes à le père de Séraphine, qui la condui- : sa sœur à Carthagène, pour y ache- éducation. J'eus le plaisir de voyager belle Séraphine, car nos deux pères ıt dans la même voiture, et laissèrent fans dans l'autre. A Carthagène, nous parâmes, et mon père et moi conti- notre route vers Fernixo.

CHAPITRE IV.

t à Fernixo. Bataille des pavots.

au mois de juillet 1765 que j'arrivai premier homme de l'Europe ; j'y cet oncle et cette tante, que je vous ai

elle de ce grand g-
vous dire toutes les bontés do
cette donna Nisa : elle faisait
de la maison de son oncle, et a
tère, que je vous dévoilerai dan
impossible qu'elle ne les fît p
père, enchanté de l'accueil qu
reçu, convint avec mon oncle
somme qu'il lui paierait tous
mon éducation, et partit pour
sa terre, après m'avoir recoi
frère et à sa belle-sœur. Cett
tion était inutile, ma tante a
coup d'amitié pour moi, et c
mentait tous les jours.

Je n'avais que dix ans; je

mais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte, quinze jours suffirent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant de caresses, que bientôt il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer auprès de lui à table; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importans, et qui venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit fut si je savais beaucoup de choses. Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'Iliade et le blason. Lope se mit à rire et me raconta la fable du marchand, du pâtre et du fils du roi : cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose.

Lope de Véga avait un aumônier (1) pour faire sa partie d'échecs; cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin; ma

(1) Le père Adam.

que je n'entendais pas trop bien en ...
je m'en allais par la garde-robe de Lop
prier de me *faire ma phrase*; ce grand h
me, que j'interrompais quelquefois au m
d'une tragédie, ne se fâchait jamais;
faisait ma phrase avec tant de bonté,
m'en retournais toujours, croyant que
moi qui l'avais faite; l'aumônier trouva
thême excellent; on le lisait dans le
on le montrait comme un petit chef-d
à Lope de Véga, qui disait en souri
c'était fort bien pour mon âge.

Ma tante, qui m'aimait beaucoup
avait à cœur mon éducation, cherc
contribuer autant qu'elle pouvait.
... ie venais lire ha

qu'elle de donner de telles leçons. J'aimais beaucoup mon maître, et je voyais bien que j'en étais aimé; je travaillais au latin avec plaisir et succès; mes lectures m'instruisaient davantage, mais ne m'amusaient pas autant que cette Iliade, que j'avais si souvent relue chez mon père; mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Véga. Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et, parmi ces fleurs, les plus beaux pavots du monde élevaient leurs têtes panachées; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas : voilà des perfides Troyens qui tomberont sous mes coups; je donnais à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector.

Pour rendre l'illusion plus complète, je m'étais fait une épée de bois, que j'imaginais avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire,

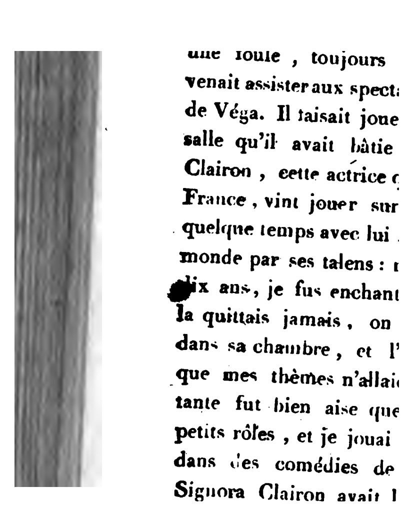
des Grecs. Enfin ce grand jour
de Patrocle fit courir le fils de
geance; je m'arme de ma ter
malgré les efforts des ennem
un des carrés et je coupe la tête
non content de tant de héros
mânes de mon ami, je passe
carré. En vain le Xante en fu
poser à mon courage, je bra
Xante, et je fais mordre la p
les pavots qui s'offrent à mes co
phobus n'est plus, Sarpédon r
lumière, Aztéropée est tombé s
le champ de bataille est couvert
mourans : ce n'était pas assez,

le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astianax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector; Lope de Véga parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon Iliade, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes de Scées où Hector devait périr. Lope de Véga rit beaucoup, et me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.

CHAPITRE V.

Fête à Fernixo.

Les soins et les bontés que l'on me prodiguait à Fernixo m'empêchaient de regretter la maison paternelle; d'ailleurs ce beau châ-



une foule , toujours
venait assister aux specta
de Véga. Il faisait joue
salle qu'il avait bâtie
Clairon , cette actrice c
France , vint jouer sur
quelque temps avec lui
monde par ses talens : r
dix ans, je fus enchant
la quittais jamais , on
dans sa chambre , et l'
que mes thèmes n'allai
tante fut bien aise que
petits rôles , et je jouai
dans des comédies de
Signora Clairon avait l

son amitié, et la belle Signora, ma maîtresse, m'embrassa plusieurs fois : ce que j'aimais bien mieux que le diamant de Lope.

Ce grand homme voulut donner une fête à la belle actrice, et cette fête fut d'autant plus agréable, que les apprêts s'en firent sans qu'elle s'en doutât. Les vers que fit don Lope pour cette fête ne sont pas les meilleurs qu'il ait faits dans sa vie; mais comme tout ce qui vient d'un homme célèbre intéresse toujours, sur-tout lorsque peu de gens le connaissent, e vais rapporter fidèlement et en détail la ête donnée à la Signora Clairon.

C'était au mois d'août, le jour de Sainte-laire, le soleil était couché depuis long-nps; les fenêtres ouvertes du salon laissaient trer un vent si doux, que mille bougies al-nées n'en étaient pas agitées; tout le monde emblé autour de la divine actrice racontait c plaisir combien elle avait fait verser de es à sa dernière représentation; tout à on annonce un berger et une bergère, venaient apporter un bouquet à la belle naïde; nous entrons, j'étais vêtu de

nous nous ...

nous les avions cueillies : tout le mo
fait cercle ; Lope se cache modestem
derrière le fauteuil de la fière Electre,
nous chantons le dialogue suivant,
avait coûté un quart d'heure de travail à
Lope. Nous essayons de le traduire en fr
çais, en prévenant qu'il perd beaucoup à
traduction.

SUR L'AIR *d'Annette à l'âge de quinze*

LA BERGÈRE.

Dans la grand'ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris;
Le plaisir n'est plus de saison;
La comédie
N'est plus suivie;

En France elle donna le ton.
Paris répète :
Que je regrette,
Notre Clairon !

LA BERGÈRE.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Les bergers sont devenus fous :
Tircis a quitté sa Fanchon.
Si l'infidèle
Trahit sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER.

Je suis à peine à mon printemps,
Et j'ai déjà des sentimens.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète,
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Clairon, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs,
Ton sort est de tout effacer,
La rose expire,
Mais ton empire
Ne peut passer.

de Peise; –
précipita à ses pieds pour obtenir la p
sion de la broder en or au tambour.
gnora était encore occupée à remercie
que deux ou trois fusées lui firent
les yeux vers le jardin, où l'on ti
superbe feu d'artifice. Après le feu,
souper à une table dont le dais
guirlandes; je fus placé près d'
de; l'on but du tokai à sa santé;
fit répéter ma chanson, et, au mom
la finissais, don Lope, qui était trè
mit à chanter d'une voix entrecoupé
plet qu'il venait d'ajouter.

Nous avons vu mourir Vanlo,
Nous venons de perdre Rameau,
...iter Clairon.

don Lope ; l'on se leva pour aller danser, 'on ne quitta le bal que pour admirer le plus u spectacle que les yeux puissent voir, c'est oleil levant à Fernixo. Fernixo est entouré montagnes couvertes de neige en tout ıps ; dès que les premiers rayons du soleil nnent les frapper, on voit l'or se répan- lentement et par degrés sur les sommets cés que l'œil peut à peine mesurer ; cette e lumière descend des montagnes pour ir éclairer un pays superbe, et se réfléchir is un lac qui couvre sept lieues d'étendue. chant des oiseaux qui saluent le jour, le it et les chansons des paysans qui vont per les épis qu'ils ont fait éclore, le coup- il d'un fleuve majestueux qui sort en bouil- nant du lac, et roule, avec impétuosité, onde assez rapide pour ne pas se mêler à eaux ; une ville bâtie sur ses bords et qui ose la vue : tel est le spectacle dont on ıvait jouir dans les jardins de Fernixo : t le monde l'admira, et fut se coucher.

CHAPITRE V

Portraits.

J'AURAIS dû vous faire plus tôt
teur, le portrait de donna N
ma tante; c'était alors une
quante-cinq ans, qui joigna
beaucoup de talens et une e
elle poussait même cette
jusqu'à la faiblesse; on lui
voir été galante dans son je
crois aisément, et cela doit ê
n'est heureuse qu'autant qu'ell

grand Caldéron (1), le père du théâtre espagnol, que don Lope avait élevée, dotée, et mariée à un capitaine de dragons, nommé lon Podillo. Pendant le temps que j'étais à 'ernixo, donna Podilla accoucha d'une fille, ue donna Nisa adopta dès cet instant. J'aurai lusieurs choses à vous raconter dans la suite e ces mémoires de la jeune Podilleita.

Au bout de trois mois de séjour à Fernixo, fallut le quitter, et je pris à regret la ute de Madrid, où mon oncle et ma nte allaient passer l'hiver. Le premier lan de mes parens, en me faisant venir ı royaume de Grenade, avait été de ie mettre en pension à Madrid; mais l'aıitié vive que ma tante avait prise pour ıoi dérangea ce projet, et il fut décidé que : ne la quitterais pas et que j'aurais un préeepteur. Je méritais la tendresse de ma tante, ar celle que j'avais pour elle; jamais je n'aıis su ce que c'était qu'une mère; c'est elle ıi m'apprit comment on les aimait.

---

(1) Le grand Corneille.

oncle et ma tante. je ...
trouver mon appartement; on m'habi
me un petit seigneur; j'eus un laq
l'on chercha par-tout un précepteur.

Nous restâmes peu de temps à 1
mes parens allèrent passer le mois
(1765) chez un don Bornillo, dont l
fait depuis beaucoup de bruit en
Il habitait alors la terre de son nom,
lieues de Madrid. L'opulence qui ré
ce château était à peu près comme
régnait à Fernixo : nous y fûmes
reçus, et, pendant le temps que n
sâmes, tout ce que la chasse et la
avoir de plus agréable contribua à
sirs. Don Avilas, le fils de ma ta

ıs, et était membre du conseil de Castille. : suis trop son ami pour risquer de faire ın portrait. Don Avilas était très estimé ıns son corps, et, quoique bien jeune, il ait beaucoup de vieux amis; il s'intéressa moi dès ce temps-là, et cet intérêt n'a fait ı'augmenter depuis.

Après un mois de séjour à Bornillo, nous vînmes à Madrid. Comme l'on ne m'avait oint encore trouvé de précepteur, ma tante ria son frère l'abbé Marianno de vouloir bien e continuer mes principes de latin. Je fus onc l'écolier de l'abbé Marianno, et j'ai mauit plus d'une fois mon maître : c'était un omme de quarante ans, qui avait beaucoup 'esprit et de l'érudition; éloquent, plein de feu, ride de travail, vertueux jusqu'au fanatisme, ıge sévère des actions d'autrui, entier dans on opinion, fier de ne l'avoir jamais fait plier celle d'un autre; faisant le bien par plaisir, ıais disant du mal trop publiquement de ceux u'il n'estimait pas. Son estime était difficile acquérir; il fallait être bien plus parfait que ıi-même pour qu'il vous en crût digne, et

tel, en un mot, qu'il étai
l'aimer que de ne le pas
bonté de me donner des le
blais en entrant dans sa c
ries amères m'humiliaien
On regarde comme un
l'orgueil d'un enfant : on
de combattre sa vanité ;
bat est perpétuel, l'enfan
perd nécessairement de l
de son caractère, ou, si
forte pour résister, ell
continuel agresseur qu
vient, et l'impression r
homme, se souvient de
... années, et, en

teur; il s'appelait Bovino. Cet homme, né avec de l'esprit et beaucoup de connaissances, ne laissa pas de m'avancer dans mon latin, pendant le peu de temps que je restai avec lui. Il se livrait cependant moins à l'éducation de son pupile, qu'à son goût pour l'art dramatique : le succès qu'a eu depuis sa tragédie des Cherusques semble prouver qu'il n'était pas sans talent.

CHAPITRE VII.

Mes précepteurs.

PENDANT l'hiver que nous passâmes à Madrid, je menai une vie douce et agréable; ma tante donnait à souper deux fois par semaine, et familiarisait mon enfance avec le monde : elle s'était chargée de mes lectures, et avait l'art de me faire lire avec fruit. Son grand désir était de me rendre l'esprit juste, et tous les matins je lui portais l'extrait de ce que nous avions lu la veille; ces extraits, en me rap-

recompense était d'aller à la come
je jouissais souvent de ce plaisir.
moitié d'une loge, et elle regardai
comme une partie de l'éducation
donc toujours ensemble à la co
oncle nous y menait, et nous la
pour aller voir ses connaissances
J'écoutais la pièce avec attention
savais que ma tante m'en demand
cette manière de m'amuser m'instr
et à rendre ce que je sentais. Mo
avait assez d'exactitude pour m'
pas assez pour me gêner. Don A
Marianno prenaient de l'amitié
se plaisaient à me faire de ces p
qui rendent si heureux les enfan

examen, parcequ'on était à la veille d'un départ : la belle saison rappelait mes parens à une terre dont ma tante avait l'usufruit. Cette terre était dans les Asturies ; mon oncle l'aimait beaucoup, de sorte qu'à peine les beaux jours commencèrent, que, prenant congé de l'abbé Marianno et de don Avilas, nous nous mîmes en chemin pour les Asturies. La terre où nous allions s'appelait Avilas, et n'est pas à une grande distance de Madrid ; c'est un endroit peu agréable ; la maison mal bâtie a plutôt l'air d'une ferme que d'un château ; peu de promenades, point d'eau, un pays plat et sans vue : voilà la position d'Avilas ; mais le voisinage dédommageait de la situation. La marquise de Caréva avait une terre auprès, et y vint passer l'été. Donna Sachéra, nourrice de Sophia, fille du roi, vint aussi chez son fils l'abbé de Santo-Pedro, dont l'abbaye était à un quart de lieue d'Avilas. Cette Donna Sachéra avait une nombreuse famille, et tout ce monde répandait beaucoup de gaieté dans la maison de mon oncle, qui était leur rendez-vous commun. J'étais pendant ce temps sous

le congédia, après s'être
Madrid. Le malheureux
n'ayant plus de ressource,
au travers du corps; il ne
Avilas le servit en empêc
cette malheureuse affaire.
qui s'était chargé du soi
précepteur, nous envoya
tillo, dont la science était
qualité : cet homme vint
et je fus mis sous sa discip
en eut de plus dure; il m
fois qu'il n'avait rien à faire
règle qui ne le quittait pa
jours il était oisif. Enfin,
m'en plaindre à ma tante,

près de notre départ pour Madrid, nous l'emmenâmes avec nous.

L'hiver que je passai à Madrid fut exacement le même que le précédent. Mes études, n maître à danser, les spectacles et les souers de ma tante partageaient mon temps. L'abbé Bonino m'en laissait perdre beaucoup t courait fréquemment les rues de Madrid; e me souviens qu'il me menait souvent chez ne demoiselle qui demeurait rue des Prêtres, un cinquième étage. Cette personne peignait les éventails, mais elle quittait la peinture our recevoir mon précepteur. Je remarquais u'elle avait toujours quelque chose à lui dire particulier, ce qui les obligeait de passer ns la chambre d'à côté; je restais dans la emière pièce, où je me souviens qu'on me sait toujours un gros chat pour me divertir. In jour je laissai le gros chat, et j'eus la osité d'aller regarder par le trou de la ser; je les vis qui causaient, mais d'une maqui me rendit rêveur plus de huit jours, fit venir bien des idées.

a de mois passés à Madrid firent ouvrir

jusqu'alors très ... urs, elle résolut de me mettre en pension nez un certain abbé Chocardo, qui demeurait à la barrière Saint-Dominique : tout fut arrangé pour que j'y fusse placé ; j'allai même y faire ma première visite, et je devais y entrer huit jours après, lorsqu'une tragédie dérangea tous ces projets.

CHAPITRE VIII.

Année intéressante.

Dom Lope de Véga fit jouer alors sa ...die des Scythes ; je voulus absolume...

lle assura lui convenir parfaitement : la
ıe que mes parens avaient à se séparer de
leur fit encore essayer ce dernier, et, au
d'entrer en pension, mon oncle prit ce
veau précepteur, qui s'appelait Vrido. Le
ps de quitter Madrid était venu; nous
tîmes donc pour Avilas, et nous emme-
ıes Vrido avec nous. Mes parens n'eurent
ıt à se repentir de l'avoir pris; c'était un
ıme bien au-dessus de son état, plein d'es-
et d'érudition, de mœurs irréprochables,
ait, en un mot, pour rendre son disciple
ueux, aimable et instruit. Vrido ne tarda
à s'attacher à moi; je le lui rendis de tout
n cœur, et cet attachement ne finira qu'avec
i.

'étais dans ma douzième année, je com-
ıçais à penser et à sentir; j'eus alors une
te idée de l'amour, un peu plus forte que
tes celles que vous avez pu remarquer. Je
connaissance avec les nièces du poëte Te-
s (1) : la cadette me plut beaucoup; et

) Les nièces de Gresset.

poëme de Lope de Véga;
chant sans faute, ma réco
réales, et comme ce poëm
il me valut une piastre.
faisait déclamer les morcea
on applaudissait mes tale
amour-propre préférait une
réales de ma tante. Mes j
gaiement ; car, outre la soci
tés que Joséphine servait,
jours beaucoup de monde.
vint mettre le comble à mo

Un jour, je m'en souvi
vie, j'allais monter à chev
l'escalier de ma chambre, l

ses bras, la joie me fit pleurer à chaudes larmes; je fus un quart d'heure sans pouvoir prononcer un mot; je sanglotais et j'embrassais mon père; mon oncle et ma tante furent émus de la vive sensation que j'éprouvais; ils reçurent leur frère avec tendresse, et je me livrai à la mienne avec toute la vivacité que Dieu m'a donnée. Ce fut alors que j'appris la mort de mon grand-père; je le regrettai, quoique je ne l'eusse guère vu; mais il était bon, il m'aimait, et nous serions trop malheureux s'il nous en fallait davantage pour chérir et pleurer quelqu'un. Il avait fait mon père son héritier universel, et ce testament lui assurait la possession incontestable de la terre de Niaflor.

L'arrivée de mon père décida mon oncle et ma tante à passer leur hiver à Avilas; d'ailleurs ils avaient besoin de raccommoder leurs finances qu'un trop long séjour à Madrid avait dérangées. Je ne fus point fâché de ce projet; je restai auprès de mon père, et nous avions de la société : un commandeur de Malte et une chanoinesse, sa nièce, passaient

ans, n'était pas jolie, ·
et honnête; la seconde, r
était assez bien de figure,
peu d'esprit, mais beauco
troisième, la signora Go
jolie et la plus spirituell
peu contrefaite, et visait
avoir assez de saillies pou
ment ce genre dangereux
Mariànno vint aussi nou
gaieté dans la maison;
sensiblement: mon père
Vrido et moi; quelquef
semble à la chasse que
études allaient bien, et
des plus douces de ma v

u'alors je n'avais guère aimé que lui. Je fus ien long-temps à me consoler de sa perte ; m'enfermais pour pleurer son absence, et rido n'était pas fâché de mon chagrin.

Ce fut dans cet instant que l'on me fit faire a première communion. Jusqu'alors je n'a-ais pas fait grande attention à la religion ; le uré de la paroisse, qui m'instruisit, me fit ne si grande frayeur de l'enfer, que je de-ins dévot : je ne manquais plus la messe ; étais devenu un petit saint, et je fis ma remière communion avec tout le zèle d'un onverti.

A peine était-elle faite, que mon oncle eçut une lettre du premier écuyer de l'infant on Juan, par laquelle il lui apprenait que avais une place de page, et qu'on lui don-ait le choix de m'envoyer cette année ou la uivante. La tendresse de ma tante la portait renvoyer à l'année d'après : je n'avais que reize ans, j'aurais fort bien pu attendre, mais non impatience détermina. Il fut résolu que non oncle me conduirait lui-même à Madrid. On me fit mon petit équipage : Vrido vit

pleurant, et le lendemain ...
route de Madrid.

CHAPITE IX.

Arrivée à Madrid; début dans la ... de don Juan. L'on m'essaie c... cheval de cabriolet.

En arrivant dans cette capitale n... vâmes établie dans la maison de ... donna Nisa que j'avais vue à Ferni... Podilla, cette petite-fille du grand ... et son mari don Podillo, dont j...

na Nisa d'aller habiter Madrid. Don Po-
› et sa femme l'avaient suivie, et, en at-
lant une maison, ils occupaient celle de
ı oncle : ce fut là que je renouvelai con-
sance avec donna Nisa, qui me marqua
ıcoup d'amitié et d'intérêt.

‹e lendemain de mon arrivée nous allâmes
le premier écuyer de l'infant don Juan ;
ait lui qui me faisait entrer page, et il
s conseilla d'aller à l'Escurial voir le
verneur, appelé don Cortillos.

'ette visite sera toujours gravée dans mon
it. Je vis un grand homme brun, qui
t l'air dur et sot. A peine m'eut-il re-
lé, qu'il dit en haussant les épaules,
ıçant le sourcil, et tournant vers mon oncle
oeil bête et hagard : Ça est trop petit,
nsieur, ça ne peut pas monter à cheval,
epuis que le prince prend des brenaillons
ır pages, j'ai été obligé d'acheter des bi-
llons pour monter ces merdaillons. Mon
le, un peu piqué du début, lui dit qu'il
ndrait l'avis de l'infant don Juan avant
me ramener chez lui, et le remercia de

visite rirent beaucoup de la courtoisi
Cortillos, mais nous conseillèrent d'
l'infant lui-même. Ce prince étai
Loucienno, au chevet de son fils
quoique ce fût une bien triste ci
pour lui être présenté, cependant
me fit monter à cheval, et nous a
Loucienno : l'infant avait déjà ét
par l'obligeant Cortillos ; il me t
faible et bien petit pour faire le s
vais beau me hausser sur la point
dans les grandes bottes fortes qu
ne gagnais pas assez de pouces p
digne de l'état pagique ; cependa
me sut gré de ma bonne volon
[redacted]

m'en faire revenir le lendemain en poste ; si je soutenais le voyage, je devais être reçu page : on me mit donc sur un bidet de poste, j'arrivai à Crisco, après avoir roulé la moitié du chemin ; j'en revins de même ; je mis fort peu de temps à ma course, malgré mes chutes, et je fus reçu page, en dépit de don Cortillos. Mon oncle me donna de l'argent et des conseils, et me laissa à l'Escurial, où était le chef-lieu de l'éducation pagique ; il chargea donna Sachéra d'avoir soin de mes finances, de me fournir ce qui me serait nécessaire, et, après m'avoir embrassé, il retourna à Avilas.

Il faut que je vous peigne cette éducation pagique : nous avions d'abord pour gouverneur ce don Cortillos qui m'avait si bien accueilli ; c'était un homme fort dur, et qui, à force de vivre avec des chevaux de carrosse, était devenu le plus brutal cheval de l'écurie de l'infant don Juan ; il suivait toujours ce prince, et veillait plus particulièrement sur les quatre anciens qui faisaient les voyages de l'infant, et le servaient dans ses différen-

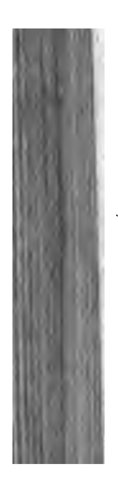
Nous avions deux domestiq
veiller sur nos actions et de r
ment tout ce que nous disions
plus, nous avions des maît
d'écriture, de mathématique
d'armes, de danse et de volti
part de ces messieurs, trop
pour nous donner leçon eux-
des prévôts, lesquels prévôts
d'autres, pour ne pas venir
tel était sur-tout don Blondin
de mathématiques, qui donn
gent à l'abbé Rosiro pour
l'arithmétique qu'il ne savai
Rosiro nous menait tous les j
il avait souvent de l'humeur

conté mon rêve; mais aussi l'on ne m'y mettait pas toutes les fois que j'allais voler du plomb sur les gouttières pour faire un bassin dans le jardin du signor abbé. Tel était notre équitable précepteur, et telle était l'école où j'ai passé les années les plus intéressantes de ma vie.

CHAPITRE X.

Détails peu intéressans.

Heureusement pour moi, je ne passai que six mois à l'Escurial, sous la férule du digne abbé Rosiro; ces six mois furent employés à me promener dans le parc de l'Escurial, à donner et recevoir des coups de poing, car les pages ne portent point d'épée; et, pour entretenir la valeur naturelle à tout Espagnol, ils passent leur vie à s'arracher réciproquement les cheveux. Quoique je n'eusse alors que treize ans et quelque mois, j'avais du plaisir à aller souvent admirer les tableaux



j'étais devenu assez co
cependant il faut avou
pas tout mon argent
en absorbaient une pa
j'avais à régaler mes ca
venir funeste ; j'eus une
causée par la trop gra
que j'avais bue ; je fu
malade, mais cette le
toujours de l'intemp
temps j'ai été sobre et
temps de quitter l'E
don Juan alla faire un
duchés, et laissa à Ma
laïde, sa fille, et la
belle-fille, veuve de s

re) ; je passai ce temps agréablement ; j'étais oute la journée dans le couvent de Monte-Carto, et j'y vivais de biscuits et de sirops. a princesse me comblait de bontés, et je la ervais avec beaucoup de zèle ; je n'avais pas rand mérite à cela, elle était alors ce qu'elle été depuis et ce qu'elle sera toujours, douce, olie, aimable pour tout le monde, ne se souenant jamais de sa dignité que pour faire du ien : elle était adorée par son dernier valet de ied, comme par sa première dame d'honeur, et l'on pouvait prévoir dès-lors qu'elle eviendrait chère à toute l'Espagne (1).

Un jour que je venais de la reconduire à n couvent, un homme se trouva vis-à-vis e moi, au tournant d'une rue ; je ne pus arter mon cheval, et je lui marchai sur le rps : il y eut des plaintes portées, on m'enya à l'Escurial en prison ; mais la jeune incesse Adélaïde demanda ma grace, et je vins continuer mon service auprès d'elle. Ce

(1) Voyez, sur les personnes désignées dans ce chapi-, l'avertissement de l'éditeur.

uivrais par-tout : je quittai
Adélaïde pour passer au se
dont les bontés pour moi al
augmentant ; il me donna l
chinello, que j'ai toujours
lichinello ne quittait guère
vint un de ses favoris. Do
l'ame basse et jalouse redou
sant de Pollichinello ne p
casion de me nuire dans l'
mais, malgré lui, ma faveur
musais le prince, chose qui
rivée à don Cortillos : j'av
j'étais plus instruit qu'on
ment à cet âge : l'infant éta

CHAPITRE XI.

'ourses, fêtes. Études des mathématiques. Mariage de don Avilas. Mort de ma tante.

z passais ma vie sur les chemins ou à l'é-ise, car don Juan était très dévot et voya-ait sans cesse; je n'étudiais guère, j'ou-iais même ce que j'avais appris : mon projet ıit de servir dans la cavalerie, et je croyais ?il était inutile de s'appliquer à autre chose ı'au cheval. Je lisais beaucoup de romans ıe j'aimais avec passion; celle de toutes mes :tures qui me plaisait le plus était la traduc-m de l'Arioste; ce charmant poëme faisait r moi le même effet qu'avait produit l'Iliade ns ma première enfance; je ne rêvais qu'à ɔarlemagne et à ses paladins; je ne passais mais sur le Pont-Neuf sans chercher des ux l'endroit où Rodomont avait passé la :ine à la nage; j'avais donné un nom à

leur hiver à Madrid, et j...
chez eux ; d'ailleurs les fêtes se succédère
la cour d'Espagne pendant tout le temps
je fus page : le mariage de la princesse A
laïde, mon ancienne maîtresse, avec l'in
don Joseph, fut le premier dont je fu
moin ; cette princesse me donna une mo
et toute la maison de son père pleura de l
entrer dans une autre. Le mariage du d
Bourbon avec la sœur de l'infant don Jo
suivit celui de la princesse Adélaïde, et
celui du prince des Asturies se fit au
de mai 1770 : j'assistai à toutes les fêt
se donnèrent à cette occasion; je pens
au malheureux feu d'artifice qui coût
à tant de citoyens de Madrid ; et, tou
la suite de don Juan, je vis les diff

[redacted]

temps de page; j'étais âgé de quinze ans, et dans onze mois je devais entrer au service, lorsque tout à coup le désir de servir dans l'artillerie me prit : j'en fis part à mes parens, qui y consentirent; mais il fallait travailler et apprendre quatre gros volumes sur lesquels il était nécessaire de subir un examen avant d'être admis seulement aux élèves. Rien ne me rebuta; je pris un maître à Madrid, je travaillai jour et nuit, je ne sortis plus de ma chambre; pendant le temps que je suivais mon prince dans les visites qu'il faisait, j'avais mon livre dans ma poche, et, tandis qu'il faisait sa visite, je m'occupais, dans l'antichambre, à calculer le solide d'un boulet, ou à mesurer la hauteur d'une courtine. Un ancien général espagnol, qui venait dans la même maison que don Juan, me trouva un jour occupé à tracer sur le parquet de l'antichambre, avec de la craie, la démonstration de la vis; il fut édifié de mon goût pour l'étude et me prédit que je serais général; je ne demandais qu'à être élève, et mon ardeur pour le travail ne diminuait point. Il m'est

peine à démontr
et traçant sur la neige, avec le manche
mon fouet, deux mobiles liés ensemble p
une ligne inflexible, je calculais et démontr
le point où était leur centre de gravité, et lo
que j'avais fini ma démonstration je remon
à cheval, et je regagnais, en galopant
temps que mes mobiles m'avaient fait per
Avec cette ardeur, je fis de grands prog
et mon maître m'assurait tous les jours q
ne serais pas refusé à l'examen. Le t
s'écoulait insensiblement : dans l'été de
je devais suivre mon prince à Aranjuez,
la haine de don Cortillos ne manqua
prétexte pour me faire rester à Madr
contre-temps fut heureux pour moi
oncle et ma tante y vinrent pour ma
i parlé : il é

lques jours à cette campagne, et ce fut un ıd plaisir pour moi de me retrouver avec : bonne tante que j'avais quittée à regret ; me combla de caresses, ainsi que le marié ı mariée, qui me donna une belle chaîne , pour présent de noce. Après quelques s passés ainsi dans les plaisirs et dans les ins que cause toujours un mariage, il fallut urner à mon service, et dire adieu à mon le et à ma tante qui reprenaient le chemin vilas. En embrassant ma tante, je versais pleurs comme si j'avais prévu que c'était ernière fois que nous nous embrassions. lélas! je ne la revis plus; elle tomba ma- : peu de temps après à Avilas; les soins non oncle, l'art des médecins prolongè- t sa faible vie jusqu'au mois de février; s elle succomba à cette époque, et mourut lonnant encore des marques de son atta- ment pour moi. Elle me laissa six cents es de rentes viagères ; je n'avais pas besoin ce bienfait pour la pleurer.

Ion oncle, inconsolable, se rendit sur-le- mp à Madrid, où je le vis pénétré d'une

lage à cinq lieues de Madrid. Mo
douze ou quinze mille livres de
vait en avoir encore six ou sept à
grand-oncle, son bienfaiteur, du
séparé. J'allais le voir à sa camp
souvent que je pouvais; son ami
semblait augmenter par la perte
Il fit un testament par lequel il
tout ce qu'il laisserait après lui
impatiemment la fin de mon te
pour pouvoir me conduire lui-m
que j'avais choisi, et j'étais plus i
lui de voir arriver ce moment.

CHAPITRE XII.

instant de liberté. Ma sortie des Pages.

NT l'hiver de cette année était arrivé
ıx exil du conseil de Castille. Don
vait subi cet exil comme les autres,
mieux que les autres, parcequ'il s'é-
tré plus entier dans ses sentimens ; le
pagne l'avait envoyé dans le fond de
ı Moréna : la mort de ma tante, sa
:ait arrivée pendant le séjour qu'il fit
ra, et il n'obtint d'être exilé à Avilas
ıollicitation de son oncle l'abbé Ma-
qui, pensant d'une manière opposée à
:, était entré dans le nouveau conseil
ille. Don Avilas repassa donc à Ma-
ur aller dans son nouvel exil; je le
ı passage, et il m'assura avoir hérité

r les pages au mois de juin ; ...
uan alla faire un voyage dans ses terres ; et
comme il était très important que j'étudiasse
dans ces derniers momens, je lui demandai
la permission de me mettre dans une pen-
sion, pour y profiter de mon maître de ma-
thématiques ; il y consentit et me laissa à
Madrid.

Voici le premier instant d'où je puis dater
ma liberté, et, chose étonnante, je n'en fis pas
mauvais usage. Je prenais jusqu'à trois leçons
par jour, et j'allais les chercher d'une extré-
mité de Madrid à l'autre. Tous les soirs j'a-
lais au spectacle, et je passais ma nuit à é-
dier ; ma santé ne s'altérait point de cette m-
nière de vivre. Mon imagination n'était mé
...plie par les leçons de géomét

e je voyais passer au Prado : j'étais avide
savoir tout ce que j'ignorais, et, malgré
es soins, je ne pus pas parvenir à me faire
struire.

Le temps s'écoulait ; les leçons fréquentes
mon maître, et l'ardeur avec laquelle j'étu-
iis m'avaient mis en état de subir un examen.
ant de m'y exposer, j'obtins de don Juan
'il prierait l'examinateur de l'artillerie de
examiner à Madrid, avant d'aller à Du-
go, lieu où se faisait le concours. Je fus
ic examiné et jugé digne de me présenter
urango. Je fus alors un peu plus tranquille,
e repris mes fonctions de page auprès de
Juan. Ce fut l'instant où se maria le frère
du prince des Asturies. J'assistai à ce ma-
ge et aux fêtes qui le suivirent ; tout de
e après je quittai l'habit de page pour pren-
l'uniforme. Je ne peux pas vous rendre le
sir que me fit mon habit bleu ; je me re-
lais dans tous les miroirs, j'étais occupé
savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma
arde et ma dragonne faisaient le bonheur

semble de Madrid le 2 juillet.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES

'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

welle position. Départ pour Durango. necdote de donna Pradella. Arrivée à urango. Concours et départ pour le châ-au de don Crinitto.

TRE dans une nouvelle carrière, je quitte ınce et l'esclavage; j'ai seize ans, un uni-e et ma liberté. Je vais décrire mes er-, et mes folies ; trop heureux si, au mo-: où je les écris, il ne m'en reste plus à !

Grenade et j...
m'avait totalement abandonné à mon
qui se chargeait de mon entretien. J
ai dit que cet oncle avait douze ou
mille livres de rente ; il avait fait un
ment avant de partir de Madrid, par le
me déclarait son seul héritier ; j'avais
les six cents livres de rente que ma
m'avait laissées, et une petite pension
faisait mon oncle : cet oncle en par
Madrid avait payé toutes mes dettes
et tout l'argent qui était dû à mon
de mathématiques. Enchanté de mo
état, je regrettais peu tout ce que je
j'étais fort vif, fort pétulant, fort
tout ce que je ne connaissais pas, et
... fureur de me singulariser dans

coucher tout près de Siguença, chez une
ıa Pradella, parente de mon ancienne
: : elle nous reçut fort bien, et j'aurais
ś sous silence cette visite, si la vue du
ù donna Pradella allait se coucher ne
ait tellement échauffé la tête, que je n'en
ıis pas de la nuit. J'avais seize ans, j'a-
mon innocence. Je mourais d'envie de
ıger ce lit; si j'avais osé, je l'aurais pro-
à donna Pradella; on m'a dit depuis
le était dans l'usage d'accepter ces sortes
ropositions.

eux jours après nous arrivâmes à Durango.
ouvai là plus de cent aspirans, qui con-
aient tous à quarante places d'élèves.
ı n'entendait dans cette ville que la lan-
des mathématiques, et quoique tous tant
nous étions, nous eussions l'esprit fort
géométrique, nous ne laissions pas d'en
nner savamment. Je concourus comme
utres, et l'usage était d'attendre le résul-
e tout l'examen pour apprendre ensuite
ıcun quel était son sort.

on oncle, dont le projet était d'aller pas-

donc, après avoir p...
de l'école, nommé don Garcias; je le remer-
ciai des bontés qu'il m'avait marquées pendant
mon petit séjour à Durango, et j'arrivai en
peu de temps au château qu'habitait don Cri-
nitto et ses trois filles.

CHAPITRE II.

*Soupirs et bouquets pour Henriette. ...
perdu. Agréable nouvelle. Séjour à ...
las et départ pour Durango.*

Nous fûmes reçus par don Crinitto, ...
comme de vieilles connaissances, mais ...

nous voir chez don Crinitto ; il m'invita
ler passer quelque temps avec lui, et je
ne pressai pas de profiter de ses offres ;
ais oublié mon ancienne inimitié pour ces
oiselles ; je rendais même des soins à la
nde, nommée donna Henriette. Je me
is tous les jours à six heures du matin,
eque j'étais sûr de trouver Henriette seule
s le salon, occupée à faire de la dentelle ;
a regardais travailler, j'osais quelquefois
baiser la main ; je courais au jardin lui
llir des roses ; j'avais soin de les prendre
ours en boutons, pour les voir épanouir
son sein : mon imagination me servait
, je croyais être véritablement témoin
progrès que la chaleur de ce beau sein
ait faire à mes roses. Quelquefois Henriette
rendait mon bouquet après l'avoir porté ;
ait alors que mon grand plaisir était de
ger mes roses feuille à feuille, après les
ir bien fanées par mes baisers. Henriette
ait pas de celles qui comprennent le plai-
de manger un bouquet ; d'ailleurs elle était
1 plus âgée que moi, et tournait mon

des soins ,
mée, c'était le plaisir d'aimer une fem
que j'avais cherché : dès que mon ame
remplie par un autre objet, je cessai de per
à l'amour ; il viendra un temps , mon
lecteur , où vous me verrez tout quitter
ne penser qu'à lui ; mais n'anticipons
sur les évènemens. Je fus peu de tem
Avilas , et j'y fus toujours entouré de m
la famille de donna Avilas s'y était ra
blée , et cette société rendait le château
et gai. Don Angelo , frère de donna A
avait aussi été membre du conseil de C
et une lettre de cachet l'avait relégué
de son beau-frère. Ce jeune homme ,
de l'esprit et un fort bon cœur , av
dans sa jeunesse , beaucoup d'étourder

je fus forcé de quitter Avilas ; une lettre don Garcias me confirma ma réception, n'enjoignit d'être à Durango pour le qua-e d'août. Enchanté d'être assez important r recevoir des ordres, je me hâtai d'obéir ; n paquet fut bientôt fait : don Avilas me na de l'argent, don Angelo m'en prêta, e partis pour Durango, avec le projet de faire une excellente réputation : je ré-his pendant toute la route aux moyens je devais prendre pour réussir, et, après tre bien rappelé tous les conseils que l'on vait donnés, vous allez voir comment je suivis.

CHAPITRE III.

but à Durango. Liaison avec Estevan. Perte irréparable.

arrivant, je me trouvai dans une posi-t très agréable pour un jeune homme qui re au service. Mon premier chef, don Gar-

mandé ; ce même ... de pension à celui de nos chefs chargé ... tenir notre argent ; car, par un ordre du ro... les élèves n'avaient pas le maniement de leu... finances : j'avais dans ma poche une dixai... de louis uniquement consacrés à mes plaisi... et je pouvais mener la vie la plus heure... en cultivant l'amitié que mes comman... m'offraient. Au lieu de suivre cet exce... parti, mon premier soin fut de me lier ... les élèves les plus étourdis et les plus ... geurs de la troupe ; nous étions soix... ainsi je n'eus pas de peine à me com... une société de cinq ou six des plus br... Parmi ces jeunes gens, il y en avait ... je distinguai dès-lors, et qui n'a pa... depuis d'être mon ami ; il s'appelait E...

nais aussi sensible qu'étourdi ; brave
: son épée, mais mettant sa gloire à la
ouvent. C'était enfin un de ces hommes
es qui sont dangereux jusqu'à vingt-
ns, et qui après sont plus solides que
tres. Tel fut l'ami que je me choisis ;
ie fûmes pas long-temps sans nous lier
ment. Je voulais que son expérience
iidât dans les aventures que j'espérais
car j'étais avide de tout ce qui pouvait
nner l'air d'un grand garçon.
première qui m'arriva ne fut pas très
se, comme vous en allez juger. Je me
nais avec un élève de ma société aussi
que moi : nous parlions de nos bonnes
es, et, de mon côté, la conversation
it, parceque je possédais encore ce que
été si tenté d'offrir à donna Pradella.
le moment où mon camarade me faisait
it d'une de ses victoires, nous vîmes
re deux belles qui marchaient devant
en riant : nous les accostâmes : le cœur
attait en touchant le casaquin d'indienne
lle qui m'échut en partage ; je ne savais

...ur qu'elle en prit ... que nous ...
...e dit cette belle, pour que nous ... bastions; je
...ller faire un tour dans un de ces bastions; je
suis obligée de vous quitter, mais demain à
la même heure, trouvez-vous ici, et j'aurai le
temps. — Quel bonheur! Je la remerciai mille
fois; je précipitai mes baisers en proportio...
de l'heure qui la pressait, et de la reconnai...
sance qui m'animait; et, après lui avoir ...
répéter vingt fois qu'elle serait exacte, je b...
l'arbre sous lequel ce tendre rendez-vous ...
donné, et m'en retournai chez moi att...
le lendemain.

Jamais journée ne m'a paru si long...
ce lendemain; jamais nuit n'a été si a...
si désirée, si invoquée que le fut ...
...ncement de laquelle nous de...
... Enfin elle arri...

joindre ! Bientôt nous nous séparons ; je
uis la mienne dans une allée charmante
es fleurs semblaient naître pour nous in-
à les fouler : là, je me jette aux genoux
elle de qui dépend mon bonheur; ma lan-
ɔégaie pour la première fois la plus tendre
ıration. Hélas ! c'était la première fois que
livinité en entendait, elle ne me répondit
grand'chose, mais apparemment ayant
de temps à elle, comme la veille.... Je
rête ici, mon cher lecteur ; je ne puis
npêcher de pleurer sur la perte que je
s de faire ; ma tendre amante n'eut pas
de rien regretter. Je rejoignis mon ca-
ade avec l'air d'un héros vainqueur.
m'en retournant avec lui, un accès de
:hise nous prit ; nous convînmes que nos
: amantes avaient été chéries par des cœurs
neufs ; mais quelle fut notre douleur en
enant le lendemain que nos divinités
ınt été quelques jours auparavant fouet-
et chassées de Bilbao ! Voilà quelle fut la
nière sortie de don Quichotte, et la pre-
e aventure que son courage mit à fin.

nquête de la belle Rose. Voyage à Avilas. Mariage de mon oncle.

E me consolai aisément de mon malheur, t je me crus obligé de le réparer par une onquête plus difficile et plus digne de m'il-ustrer : ce fut la belle Rose que j'attaquai. Rose était une marchande de modes, fort belle, assez jolie, et très catin ; mais ses amans avaient tous été des élèves de renom ; elle choisissait toujours quelqu'un dont la ré-putation fût déjà faite, et je crus que la mienne le serait bientôt, si je parvenais à lu plaire. Je lui écrivis donc une lettre bie vive, bien touchante, et j'allai la lui remett ... sous prétexte d'acheter une

basse : Monsieur, votre lettre m'offense, j'ai eu grand tort de la décacheter, je veux le réparer en vous la rendant ; mais je ne puis vous la remettre ici, parceque ma mère me verrait : trouvez-vous ce soir dans telle rue, vous entrerez dans telle allée, et là je vous expliquerai pourquoi je ne veux plus vous voir. Ces paroles furent accompagnées de cinq ou six coups d'œil qui auraient rassuré tout autre que moi ; mais loin d'être enchanté du discours de Rose, je fus assez sot pour me désoler ; je me trouvai cependant au rendez-vous, la belle Rose m'attendait ; j'entre dans cette allée ; aussitôt Rose ferme la porte sur moi, et je me trouve alors, non dans une allée, mais dans un bûcher fort étroit et fort obscur. La charmante Rose me dit, en m'embrassant, qu'une de ses amies, servante chez la maîtresse du bûcher, lui en avait prêté la clef ; que nous étions en sûreté, et qu'ainsi je pouvais répandre dans son cœur tous les secrets du mien. Moi, en homme consommé dans ces sortes d'aventures, je profitai de l'obscurité du bûcher pour arracher à la pu-

mes plaintes à mon
voyante fille avait po
fait apporter un panie
et comme il n'y avai
fallut bien que Rose s
dans cette charmante a
çâmes une conversatio
que le fond du panier c
tous trois. La bonne a
clef du bûcher entend
tâtons voir ce que c'e
nous, et ne fit que red
fin je m'en tirai; je m
table amie, je raccomm
le panier pour le lend

: plus y aller avec le même
ie me paraissait plus jolie; et
lorsque quelque accident me
mon rendez-vous. Je propo-
a résigner à un de mes amis;
uis ses larmes tarirent, et trois
nt pour lui persuader la rési-
proposai à Estevan, qui n'en
n autre fut moins difficile et me
ndre ma place; je le menai
r, je l'installai dans la char-
tais, et je lui recommandai
Rose; après mon exhortation,
t depuis ce temps je n'ai plus
e bûcher que j'avais tant aimé.
gua bientôt; je résolus d'aller
elque temps chez don Avilas,
ars en exil; je partis pour sa
rouvai à peu près la même so-
vais laissée. Pendant les trois
j'y passai, il ne m'arriva rien
e, et je pris la route de Du-
ntent d'y retourner que j'avais
rtir.

l'instant où nous nous séparâmes ...
Crinitto; il avait fait peu de séjour à M
et était allé passer l'hiver à Fernixo, a
de Lope de Véga et de donna Nisa, q
avaient invité. A peine arrivé, il devin
épris d'une Minorquoise qui était chez
de Véga; cette étrangère, mariée à un
bitant de Minorque, qui avait pensé la
cinq ou six fois par la fenêtre, était par
à faire casser son mariage, en profita
lois de sa petite île. Cette veuve d'un
vivant était assez bien de figure, et y j
même de l'esprit, si l'on peut nomm
une imagination grimacière, et l'art
des minuties. Cette femme aperçut
de mon oncle, et comme elle n'avai

argent de mon oncle les leva tous. Ce qu'il e put empêcher, et ce qui nous fâcha le lus, ce furent les mauvais propos que ce ɛcond hymen fit tenir. La douleur qu'avait 'abord fait paraître mon oncle, et les ridiales de sa femme, furent des armes terriles qu'il mit dans les mains de ceux qui ne aimaient pas. J'étais de retour à Durango orsqu'il m'écrivit cette nouvelle; j'y fis peu 'attention; j'étais trop occupé dans cet instnt pour me donner la peine d'examiner ce mariage m'était utile ou désavantageux.

CHAPITRE V.

rand souper. Bal, et choix de Joséphine. Goût pour le saumon frais.

E craignais trop l'ennui pour ne pas chercher avec soin tout ce qui pourrait m'en préerver. L'étude des mathématiques m'occupa uelque temps, mais je m'aperçus bientôt que s problèmes et les corollaires ne remplis-

rèmes pro...
maient un peu, parcequ'ils se resseml
beaucoup : tous mes récits se ressemble
tant ; vous me voyez toujours amo
c'est bien monotone. Mon cher lect
vous en demande pardon, mais je me
une loi de dire la vérité, et je ne veux
aucune aventure.

J'abandonnai donc mes problèm
m'occuper plus gaiement ; et comme
vais choisir parmi plusieurs beautés
bellissaient notre ville, je résolus, a
van, de leur donner une fête où je
jeter le mouchoir à celle qui me
plus. Estevan était le premier h
monde pour les fêtes de cette espè
chez une marchande de poisson de

al, et fit distribuer les billets d'invitation. Nous nous mîmes à table à cinq heures du soir, pour pouvoir souper sans nous presser. Estevan avait rassemblé une demi-douzaine de belles, nous étions à peu près autant d'élèves, et comme j'étais l'Amphitryon, Estevan avait soin de me faire rendre les honneurs. Après le souper, le bal commença et dura toute la nuit, car, malgré une visite qu'un de nos commandans faisait tous les soirs dans nos chambres, pour voir si nous étions couchés, nous avions trouvé le moyen de lui faire croire que nous dormions. De gros porte-manteaux mis entre nos draps, affublés d'un bonnet de coton et d'un beau ruban autour, tenaient notre place dans nos lits, et pour compléter l'illusion et donner en même temps une plus grande opinion de notre goût pour l'étude, nous avions grand soin de placer auprès du lit une petite table, avec une chandelle allumée, et le cours de mathématiques ouvert à une proposition difficile. Le commandant, édifié, faisait éteindre la lumière, fermait le rideau, et disait, en

assoupis par ...
nous dansions de tout notre cœur avec
charmantes convives ; une d'elles, nom
Joséphine, me plut par sa vivacité, et acc
avec joie toutes les offres que je lui fis ;
nouvelles amours durèrent près de huit j
au bout de ce temps Joséphine m'ennu
je l'abandonnai. J'avais fort peu d'ar
c'était un obstacle à tous mes projets d
semens. Le souper que j'avais donné
inspiré beaucoup de goût pour tenir n
toutes les fois que j'allais manger à l'au
je me lamentais avec Estevan du mal
n'avoir pas une table à nous, où no
sions inviter nos amis et nos amies.
toujours entre hommes nous parais
ennuyeux ; mais il fallait de l'arg
... femmes, et no

qui nous avait donné à souper était
: et jolie; son mari courait le pays et
it point avec elle; une sœur, fille en-
et assez bien de figure, demeurait dans
naison et l'aidait à faire son commerce,
van et moi nous nous attachâmes, lui à
:ur, moi à la maîtresse; nous fûmes ai-
en peu de temps.... Alors tout le pois-
nous appartint, et au lieu de le faire
re, nous aimions bien mieux le manger
nos amis. Tous les soirs nous comman-
s un souper de cinq ou six couverts, et
ue nous rencontrions de nos camarades,
leur offrions du saumon frais avec cet
d'aisance de grands seigneurs dont la
est toujours ouverte. Nos belles, aussi
reuses que tendres, ne trouvaient jamais
y eût trop de convives; le plaisir et
›ur présidaient à nos soupers: on y
tait, on y riait, et Estevan et moi nous
›ns les honneurs du saumon frais avec
:s les graces possibles. Cette agréable vie
près d'un mois; mais, au bout de ce
is, le maudit mari revint de ses courses,

faisait le mari auprès d'elles.

CHAPITRE VI.

Claire.

ESTEVAN et moi nous attendions im
ment que le cruel époux, qui avait
nos soupers, recommençât ses voy
tout en attendant nous cherchions à
notre ennui, en courant les petits
se donnaient dans la ville. En Bi
peuple aime beaucoup la danse,
rassemble les dimanches et fêtes
de trois ou quatre c

sur trois cordes, qui crient toujours toutes à la fois; chaque danseur donne un sou pour lui et pour sa danseuse, et des bancs de bois, rangés tout autour de la salle, servent de siège à ceux qui se reposent par fatigue ou par économie; la cheminée, aussi large que haute, est l'asile des enfans de la joueuse de violon, qui interrompt de temps en temps ses triples accords pour les empêcher, à coups d'archet, de faire trop de tapage. Ce fut dans une de ces salles qu'Estevan et moi nous entrâmes certain dimanche, et que, tout en regardant danser les gentilles citoyennes de Durango, j'en découvris une, grande, bien faite, et qui me parut charmante. Ce n'était pas la beauté de sa figure qui me plaisait, car elle était à peine jolie; mais je ne savais pourquoi toute sa personne m'enchantait: elle était assise sur le bout du banc; c'était la fille de la joueuse de violon. Je m'approchai d'elle, et mon cœur battait; j'étais surpris de ne plus sentir cette hardiesse que mes aventures, mes soupers et mes victoires m'avaient donnée; je tremblais presque

en regardant Claire (c'était s
savais comment lui parler.
mon embarras, et qui ne
du tout, entama la conversat
la termina tout de suite par
conique; à peine daignait-el
et l'air de fierté que je lui
l'amour qui m'enflammait d
le temps que dura le bal, je
deux mots à Claire, qui avai
dre fort haut à toutes les qu
faisais tout bas. Le bal fi
aller, et je me retirai chez m
amoureux.

Claire avait une sœur nom
était plus jolie, mais moins
je persuadai à Estevan qu'il é

taillant tous les billets, toutes les lettres que j'écrivis à ma chère Claire, et qu'elle me renvoya toujours sans les avoir ouverts. Je me trouvais par-tout où elle allait; je la suivais à l'église, dans ses promenades; j'étais toujours sur ses pas : peine inutile! Claire faisait à peine semblant de me voir. Deux mois se passèrent sans pouvoir lui dire un mot, et tant de vertu ne faisait qu'accroître mon amour. A force de suivre Claire, je connus bientôt ses sociétés, et je fis tout au monde pour y avoir entrée. La maison du menuisier, parent de Claire, était une de celles où elle allait le plus souvent : j'y venais chaque jour faire faire une équerre ou une règle, et mes politesses gagnèrent le cœur de la femme du menuisier : je lui demandai la permission de lui faire quelquefois ma cour; cette permission ne me fut point refusée : ce fut dans ces visites que j'eus enfin le bonheur d'entretenir ma Claire, et que je vins à bout de la convaincre de mes sentimens : quand on se croit aimé on est tout prêt à rendre amour pour amour, si déjà on ne l'a rendu. Claire daigna me donner de

plus souvent . , .
de mon dîner pour passer avec en
instans ; c'était ordinairement depui
jusqu'à deux qu'elle m'introduisai
salle basse où elle travaillait avec sa
tevan ne venait point avec moi, il ai
dîner que faire l'amour : moi je por
à Claire, nous le faisions ; nous
ensemble ; rien ne me paraissait
à ces doux momens ; et comme l
quelle je la quittais était consacr
çon de dessin, je faisais toujour
crayons à me retracer celle que
voir. Chaque jour me retrouvait
amoureux, que ma pudique
grand soin d'éloigner tout ce q

gardais bien de lui désobéir ; je tâchais seulement de la faire tromper dans ses calculs.

Cependant un jour j'arrivai de meilleure heure qu'à l'ordinaire : sa sœur Victoire n'était point avec elle ; Claire était seule. Je fus si surpris de mon bonheur, que, la regarder, fermer la porte au verrou et voler dans ses bras, ne fut l'affaire que d'une seconde : je la pressais contre mon cœur, mes yeux dévoraient ses charmes ; mes lèvres étaient collées aux siennes ; je ne parlais pas, mais que de baisers lui expliquaient mes pensées. Ce langage si tendre, si supérieur à tous les autres, Claire l'entendit ; elle me demandait grace avec cet air qui ne l'obtient jamais : je la lui promis cependant ; je la mis sur mes genoux, je la regardais, ma main gauche la soutenait, et ma droite serrait la sienne ; nous nous faisions les protestations d'une éternelle constance ; je lui jurai de réprimer mes désirs, je lui tins parole ; mais en lui promettant de ne pas prétendre aux plaisirs qu'elle me devait peut-être, je ne voulus pas...... Claire trouvait mes raisonnemens bons, et j'étais toujours à ses

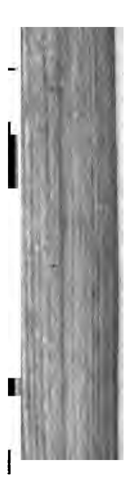


CHAPI

Querelles ; ba

Je ne songeais qu'a
Claire et d'en être aim
sais sans la voir était e
je vivais peu avec m
Estevan était dépositai
reux, et je le menai
amante le plus souven
qu'il y était venu, (
que des élèves, en la
ricané et l'avaient app
fureur s'empara de mo

n qui lui donna trois coups d'épée. Je fus
ns heureux, celui que je provoquai s'ap-
it Carlos, et soutint des propos assez vifs
s'en offenser. Comme je les redoublais;
is entendu d'un de ses amis, qui, piqué
ang-froid de Carlos, vint prendre sa place
iccepta le cartel avec joie. C'était la pre-
re fois que je me servais de mon épée,
i ennemi avait l'avantage de l'expérience
le la taille; il profita de la précipitation
: laquelle je m'élançai sur lui, et, en me
entant seulement sa pointe, il me perça
ras, ou plutôt je m'enferrai moi-même.
is médiocrement fâché d'être blessé; j'au-
mieux aimé être le vainqueur; mais, sans
iu doute, j'aimais mieux ma blessure que
e point avoir eu d'affaire à mon âge. Quel
ieur! je me croyais un personnage: avant
sept ans j'étais assez heureux pour possé-
une maîtresse, un coup d'épée et un ami.
ai me faire panser chez la belle Claire, et
endis à peine que je fusse guéri pour me
une seconde affaire. J'étais jaloux de ce
stevan avait partagé ma vengeance; les



sur le pré ...
l'autre depuis long-tem
j'avais aimée pendant
adorée de lui. Enrique
moi de l'occasion qui se
battîmes donc avec col
coup d'épée avec si pe
ma lame, rencontrant
en mille morceaux. C
une autre épée on vi
nous promîmes, par
réciproque, de nous
rus chez Claire lui
bats.

Claire descendait
quelque illustre Ama

reçut les morceaux avec une reconnaissance qui m'enflamma encore davantage ; mais, hélas! on ne me laissa pas le temps de lui répéter combien son héroïsme me plaisait. Don Garcias, le commandant de l'école, avait appris nos querelles et nous fit conduire, le brave Estevan et moi, dans une prison où nous n'avions qu'une planche pour dormir, et de la soupe et du pain pour dîner. Ah ! il fallait entendre Estevan se lamenter de ce que nous avions négligé nos marchandes de poisson ! Si nous eussions été constans, disait-il, nous ne serions pas ici, ou si nous y étions, le saumon frais y viendrait, au lieu que ta Claire te nourrit avec des lettres, et moi je crève de faim et d'ennui. — Je consolais Estevan, et je désirais autant que lui que le jour de notre délivrance arrivât.

Fin de la captivité. Nouve
impardonnable. Nouvelles
velle prison. Départ de D

Au bout d'un mois don Ga
assez punis et nous envoya c
tai avec distraction la mor
bita; je grillais de sortir d
voler chez Claire. Jugez de
en la revoyant! Je ne fus
joie qu'elle fit paraître; je
assez vive; il me semblait
sortait de prison devait fai
de l'amante qui le revoyait
pendant mon mécontente
... fut refroidi, et

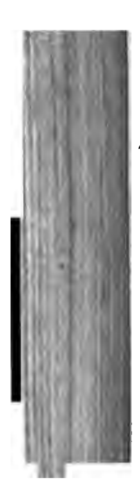
me il faut, et qui sont presque toujours me il ne faut point. Cette demoiselle : amèrement déploré l'aveuglement qui tachait à Claire ; elle avait dit que j'étais pour prétendre à mieux, et mon ami le répéta d'un air à me donner beaucoup our-propre. Je voulus voir cette demoi-, je la trouvai assez bien ; je lui parlai, me répondit d'une manière peu équi-le ; mon amour tenait pourtant encore ; ieureusement Claire eut une petite fluxion es yeux, et la fluxion acheva de me dé-er d'elle. Vous vous indignez contre moi, cher lecteur, vous avez raison ; hélas! ugis en vous racontant mon inconstance : ui me fâche le plus, c'est que j'aurai à ir plus d'une fois.

aire fit quelques démarches pour rega-un cœur que je ne lui ôtais qu'avec des rds, mais la vanité l'emporta sur ces re-ls ; Claire avait beau m'écrire, Claire ait plus ses beaux yeux, et je ne répon-point à ses lettres : je me croyais dis-é en disant à Estevan que la Providence

j'évitais de renco

Cette même Providence,
l'équité, ne me laissa pas je
de ma perfidie : à peine y av
que je suivais ma demoiselle
lorsque l'on persuada à ce Ca
provoqué en vain, de se lav
que son silence avait fait conc
craignant le déshonneur, v
mes vivacités, et m'en d
J'allai au rendez-vous ave
rance d'un homme coutur
comptais réparer l'honneur
blessure légère; mais à pein
que Carlos tomba sur moi
en vain je crus l'arrêter en

·ésence d'Estevan et de plusieurs témoins. van voulait prendre ma place, et me er : on contint son courage et son amitié, ɪn me reconduisit chez moi. De là, je fus porté à l'hôpital des élèves, et de l'hô- en prison, où don Garcias me tint six ɪines : c'est quelquefois la demeure des s, ainsi je m'en consolai; mais don Gar- avait pris la chose au grave; il me regar- comme un tapageur, et il obtint un é pour me faire aller chez mes parens r ma tête. Je restai en prison jusqu'à vée du congé, et, en sortant de captivité, Garcias me donna un cheval, me prêta : piastres, ce qui revient à peu près à e livres de notre monnaie, et m'or- ɪa de partir : j'embrassai mon cher Este- , je montai à cheval, et pris la route ilas, dont je n'étais éloigné que de vingt s.



s'ensuivit. Dép

Des douze francs
bien voulu m'avance
payer pour neuf fran
il ne me restait plus q
vingt lieues, payer m
nourrir, nourrir un
pour ramener mon ch
en chemin.

Pour comble de m
vait me conduire qu
devais en louer un au
petit écu. Je réfléc
moyens de remplir ta
livres, et je ne trouv

projet, le désapprouva beaucoup; mais il était à pied, et moi à cheval. Je lui dis de se rendre à son aise à Avilas, où je le paierais et lui rendrais sa monture; et, sans m'informer si la chose lui convenait ou non, je piquai des deux, et, à force de coups d'éperon, j'arrivai à Avilas, sans avoir débridé et sans avoir touché à mon petit écu. Je trouvai le château désert; don Avilas et tout son monde étaient allés souper à l'abbaye de Santo-Pedro, à un quart de lieue d'Avilas. Je mis mon cheval à l'écurie, ou, pour mieux dire, sur la litière, et, prenant mes jambes à mon coup, je gagnai l'abbaye le plus vite que je pus, comptant bien satisfaire la faim qui me pressait depuis le matin. Je fus reçu à merveille par l'abbé Taschero et par don Avilas; je me mis à table avec grand plaisir, je mangeai comme un ogre, et l'on me ramena le soir à Avilas, où arriva le lendemain mon guide, à qui je payai, avec l'argent que don Avilas me prêta, sa course et celle du cheval qui était fourbu.

Don Angelo, dont je vous ai déjà parlé,

reva, ...

notre ambassadeur en Hesse, étai
l'été dans sa terre de Rovillo,
petite lieue d'Avilas. Elle avait
elle son fils, âgé de dix ou dou
enfant, ou plutôt son précepte
projet de donner une fête à sa
de l'Assomption. Don Angelo,
vent à Rovillo, fut dans le sec
la tête de tous les arrangemen
ces entrefaites; je connaissais d
fance la marquise de Careva;
d'être le lieutenant de don Ar
les préparatifs de la fête. Ils
que celle pour qui nous trava
tât: l'on eut soin de la fai

e la reçut ; la toile se leva, et nous
âmes deux comédies, dont l'une était faite
r elle. La marquise, transportée, vint
orasser tous les acteurs et actrices ; elle
lut retourner à son appartement, elle le
uva transformé en un café ; tous les gen-
iommes du canton s'étaient rassemblés au
teau ; le café était rempli de petites tables
quatre couverts chacune, chaque table
t sous un berceau de verdure parfaitement
miné ; un garçon du café, vêtu de blanc
orné de rubans roses, était à la porte de
que berceau pour servir les quatre convi-
; des guirlandes de fleurs unissaient les
érens berceaux, et étaient si artistement
gées, qu'elles formaient par-tout le chiffre
la marquise de Careva. Pendant le souper
: musique charmante ajoutait à l'illusion,
la marquise, transportée, se croyait à
ne la maîtresse du café. Après souper,
d'artifice, et après, les fusées des pro-
bes. Le bal nous conduisit au jour ; tant
: le soleil demeura sur l'horizon, tous les
oitans de Rovillo dormirent : le soir on se

ne lie comme la comédie,
jours ensemble; les répétitio
ticulières, le secret que l'
tout cela rapproche infini
répétant un rôle de valet j'é
reux d'une petite demois
amoureuses, et les jouait
dement que M. l'amoure
coup dire. Cette jeune
donna Rincôra; elle étai
ange, bien faite, blanch
douce, timide, mais elle
et je suis certain que pend
à peu près, que dura ma
malgré mes assiduités, m
tion à être toujours aup

[redacted]

seulement pas que je l'avais distinguée. Cette froideur m'irritait, loin de me décourager, et le dépit me soutenait presqu'autant que l'amour.

Après la fête je revins à Avilas avec une dame qui avait joué la comédie avec moi, et qui, par la suite, tiendra une grande place dans ces mémoires. C'était donna Menilla. Donna Menilla était née fille de qualité des Asturies ; elle avait eu une grande passion, long-temps traversée par son père et par sa famille; sa constance avait surmonté tous les obstacles, et à la fin elle avait épousé don Menillo, qu'elle aimait depuis tant d'années. Leur union était aussi heureuse qu'elle avait été difficile à former. Ils étaient chéris et estimés de toute la province : mon oncle avait été assez heureux pour être un des premiers à les accueillir; ils étaient allés plusieurs fois à Avilas pendant que j'étais page, et les malheurs et la constance de donna Menilla me l'avaient fait connaître avant de l'avoir vue. Je fis une connaissance réelle avec elle chez la marquise de Careva ; elle contribua plus qu'une autre aux charmes de la

chant ne l'empo...
monieux instrumens. Ses ta
peu fière, ne sont rien aup
son esprit; son imaginatio
vive, est tempérée par un f
que ses malheurs ont augn
aimer, et ayant rempli sa de
de sensations que les autres
mosphère qui l'entoure est c
que celui que l'on respire ail
le plus loyal des hommes
qu'elle a fait pour lui, pa
une candeur et une égalité
connaissait à Avilas le prix
aimables, et c'étaient eux q
le plus regrettés en quittan

e, des habitans d'Avilas, et je partis
· Madrid, en emportant un petit souvenir
re de donna Rincôra.

CHAPITRE X.

ur à Madrid. Aventure du Colisée. Départ et arrivée à Fernixo.

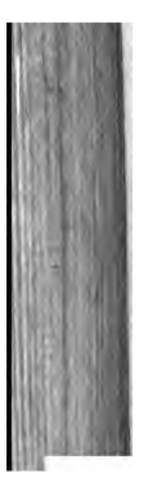
allant à Madrid, je m'arrêtai un jour chez
Britinno, avocat général du conseil de
ille, et exilé dans sa terre, comme tous
autres membres de ce conseil; don An-
m'y avait conduit, et je l'y laissai un
épris des charmes de madame l'avocate
rale. Je continuai ma route vers Madrid,
une voiture publique, et mon premier
fut, en arrivant dans cette grande ville,
r voir l'abbé Marianno, qui était tou-
dans le nouveau conseil que le roi
substitué à celui qu'il avait exilé.
bé Marianno me reçut à merveille, me
: de l'argent que mon oncle lui avait

le peu de piastres que mon o
donner. Il ne m'arriva rien d
dant le séjour que je fis d
excepté une petite histoire
très glorieuse pour moi. J
avec mon uniforme d'artil
une fille bien mise et très
coster ; j'eus de la peine à
tion, parceque mon habit
nait pas grande idée de mo
je parvins cependant à caus
fus joint dans le moment pa
je m'étais faits dans les Ast
bientôt quels étaient mes p
seconder autant qu'il pouva

rien ; mon ami et moi lui offrîmes de la ramener en fiacre, et ce ne fut pas sans avoir beaucoup juré contre le malheur d'avoir un cheval boiteux. Notre belle avait l'air de nous croire ; elle consentit à être reconduite : nous sortons, et je ne me possédais pas de joie : je cours chercher un fiacre, il n'y en avait plus ; quel malheur ! Je la décide à aller à pied ; elle s'y résout, et me voilà dans l'allée du Colisée, serrant de toutes mes forces le bras de ma belle, la conjurant d'aller plus vite, et regardant à peine mon ami, qui courait presque pour nous suivre ; tout à coup la belle s'arrête, et me dit : Je suis perdue ! voilà mon amant qui vient à nous ; il est jaloux, et s'il nous voit, rien ne me dérobera à ses fureurs. Rien, lui dis-je, beauté divine ? Ah ! pensez mieux de mon courage.

Avant d'aller au cœur que son bras veut percer,
Voilà par quel chemin ses coups doivent passer.

En disant ces vers, j'avais une main sur la garde de mon épée : mais elle reprit avec vivacité : Ecoutez, un combat ne servirait de

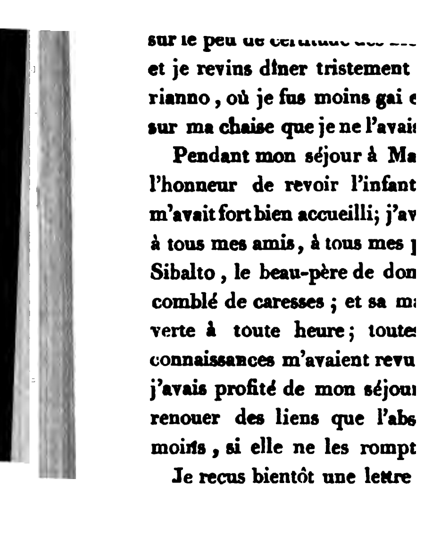


bras en me disant ce
elle, pour savoir s'il
siers : il n'y en a qu'
je la perds de vue.

Je me gardai bien
dresse de la belle Clar
l'abbé Marianno, ivre
le souper je ne tenai
je riais tout seul de
comptais à part moi t
restaient jusqu'au ler
que ceci ne ressembl
Durango. Diable !
beauté de Madrid,
Cette aventure deva

me coucher, enfin je m'endormis, enfin six heures du matin sonnèrent, et je sautai à bas de mon lit, pour me mettre à ma toilette.

Jamais mon perruquier n'a été tant grondé; j'avais pris trois miroirs pour me voir de par-tout : à huit heures j'étais coiffé, habillé, adonisé. Je prends un fiacre, et je dis prudemment : au coin de la rue d'Estramadoure; le cocher fouette, et j'arrive; je descends, je paie, et, tout en payant, mes yeux cherchaient le tapissier. Je parcours la rue, j'en découvre un, je monte sans hésiter, je vois une porte, je vois le pied de biche que la belle Clarisse m'avait indiqué; je tressaille, je sonne, une vieille femme vient m'ouvrir, et me demande qui je veux : Mademoiselle Clarisse, lui dis-je d'un air impatient; elle me ferme brusquement la porte au nez, en me disant une injure que je n'entendis pas trop bien. Confondu de l'accueil, je crois m'être trompé; je descends pour demander au tapissier chez qui j'avais frappé : c'était chez un vieux prêtre qui demeurait avec sa



sur le peu de certitude des
et je revins dîner tristement
rianno, où je fus moins gai e
sur ma chaise que je ne l'avai

Pendant mon séjour à Ma
l'honneur de revoir l'infant
m'avait fort bien accueilli; j'av
à tous mes amis, à tous mes
Sibalto, le beau-père de don
comblé de caresses; et sa m
verte à toute heure; toute
connaissances m'avaient revu
j'avais profité de mon séjou
renouer des liens que l'abs
moins, si elle ne les rompt

Je reçus bientôt une lettre

faire, et qui devait suivre la chaise de poste de l'abbé Marianno; mais cet abbé, qui n'aimait pas mon oncle, voulut lui faire la petite niche de laisser sa voiture à Madrid : en conséquence, sous prétexte qu'elle n'était pas finie, il me dit de me préparer à courir devant sa voiture; la poste n'était pas une allure effrayante pour moi; j'achetai des bottes et un fouet, et je partis de Madrid, galopant devant la chaise de l'abbé Marianno, où il était avec un de ses amis nommé Soravo, et qui voulait aller voir don Lope, sous les auspices de son neveu.

Au bout de deux jours de route, nous nous arrêtâmes à cinquante lieues de Madrid, chez don Bertiro, premier président du nouveau conseil de Castille; nous nous y reposâmes trois jours, après quoi nous nous remîmes en route; et, après trois journées terribles, dans l'une desquelles je fus vingt-trois heures à cheval; après avoir passé de nuit les montagnes affreuses du royaume de Valence, toujours marchant au bord des précipices, et ne pouvant cependant pas vain-

CHAPITRE

Ce que c'était que ma t
nom. Épisode de .

Il était onze heures du r
trai au grand galop dans l
de Fernixo; j'avais laissé
l'abbé Marianno et son co
je reconnus à peine Fern
Végal'avait embelli. La pr
je rencontrai fut l'aumô
je lui demandai des no
homme : cet aumônier r

personne, je demandai où logeait la nouvelle femme de mon oncle. On me mena à sa porte, à laquelle il n'y avait point de clef; je frappe, j'entends une petite voix féminine qui crie : Qui est là ? Moi, repris-je. — Qui, vous ? Le neveu de mon oncle, répondis-je de la meilleure foi du monde. Sur-le-champ la porte s'ouvre, et une petite femme me saute au cou avec un transport de joie que je ne pouvais comprendre.

Ma tante, car c'était elle, m'accablait d'embrassemens, et me disait les choses les plus tendres. Moi, qui la voyais pour la première fois, qui étais excédé de fatigue, je ne répondais pas un mot à tous ses discours, et ma froideur commençait à piquer ma tante, lorsque mon oncle arriva. J'allai à lui, je l'embrassai; et, comme sa femme fit quelques pas pour venir à nous, je m'aperçus qu'elle boitait; alors j'ouvris la bouche, qui avait été fermée jusque-là, pour lui dire qu'elle avait une épine dans le pied. Non, mon neveu, reprit-elle, ce n'est rien. Pardonnez-moi, madame, lui dis-je, car vous boitez



sans esprit, et don Lop
pour elle; mais elle a
greur et d'impatience c
la faisait souvent dispute
avec tous les hommes,
toutes les femmes; gra
baisers et les larmes ne
et, en moins d'une heu
merveille que mon oncl
subjugué par elle. Je la p
me faire donner à dîner
avait trop d'amitié pour
der toutes mes demandes
un morceau, et voulut m
chez un Minorquois de ses
nait à

· la maison du Minorquois. Pendant le
ɔin ma tante me combla de caresses,
lant le souper ce fut de même; moi, je
is occupé qu'à m'empêcher de succomber
ommeil. Enfin nous revînmes à Fernixo,
la permission de m'y livrer. Le lende-
je fis ma cour à don Lope et à donna
, qui me reçurent à merveille. Donna
eut une conversation avec moi pour
urer que ce n'était pas elle qui avait
mon oncle; elle me faisait trop d'hon-
en croyant que je m'en occupais, je
is à toute autre chose; et, pendant mon
r à Fernixo, je ne songeai qu'à me dis-
et à chercher de la dissipation.
y avait au château une petite enfant de
ns, que donna Nisa aimait avec passion,
t la fille de cette donna Podilla, nièce
and Caldéron, que don Lope avait do-
mariée. La jeune Podilletta n'était pas
, mais sa petite mine était pleine d'es-
vive comme le salpêtre, elle impatien-
ouvent donna Nisa qui lui montrait à
du clavecin; mais, au milieu de la plus

que l'on disait, elle n'était
par le feu de son esprit,
dire avec confiance que bi
viendrait s'y joindre et q
huit ans, de temps en t
poindre des étincelles.

Podilletta prit beaucoup
elle était toujours à mes
brassait souvent, souven
mes joues, et elle faisait
trompée; dès que je sor
pour aller tuer quelque
vignes, Podilletta me su
par la main, se cachait
tant où je tirais, et cou

était singulière pour son âge : une conversation qu'elle eut avec moi m'étonna plus que tout ce que nous avions vu.

Nous revenions de la chasse tous les deux ; elle portait mon gibier, suivant sa coutume, et me donnait la main, lorsqu'un chien vint nous aboyer et lui fit peur ; je pris une pierre et j'en frappai le chien. Ah ! prends garde, dit Podilletta, ce chien pourrait venir te mordre. Podilletta n'avait pas coutume de me tutoyer ; je fus un peu étonné de cette nouveauté, et, sans vouloir la lui faire apercevoir, je lui répondis : il n'y a rien à craindre, n'ayez pas peur.... Ah ! ce n'était pas pour moi que j'avais peur ; mais apparemment monsieur trouve mauvais que je l'aie tutoyé.... Moi ? non, je vous assure, au contraire, vous m'avez fait plaisir.... Ah ! si cela était vous m'auriez dit : tu m'as fait plaisir.... Ne soyez pas fâchée, Podilletta, si je ne vous tutoie pas, ce n'est permis qu'à des frères et sœurs, et à des maris et femmes.... C'est permis aussi à ceux qui s'aiment, et voilà pourquoi vous ne vous le croyez pas permis, par-

puisse aimer.... ....
de cette amitié-là, et j'
point aimée que de l'être
comment voulez-vous don
Podilletta?.... Comme un
me, quand il y a deux jo
riés.... Eh bien! je vo
ma femme.... En ce cas di
et embrasse-moi en disant
Je t'aime de tout mon cœu
et je l'embrassai. — Podill
nous fîmes le reste du ch
sant, toujours Podilletta c
nures de phrases par lesq
me tutoyer davantage; et
château du meilleur accor

dit qu'elle venait de jouer dans le jardin ; elle me proposa bientôt une partie de piquet, que j'acceptai. Podilletta jouait mal au piquet, je la gagnai ; elle se fâcha, je la gagnais toujours ; elle prit de l'humeur et me jeta les cartes au nez. Alors je lui dis du plus grand sérieux, et de manière à être entendu de tout ce qui était dans le salon : ce que vous faites là n'est pas bien, Podilletta, après ce qui s'est passé il y a une demi-heure. Tout le monde demande, en riant, ce qui s'est passé ; je ris moi-même, en affectant de regarder Podilletta, qui, rougissant jusqu'au bout des ongles, me lança un coup-d'œil terrible. — Vous êtes un monstre, me dit-elle, et jamais je ne vous reverrai : en disant ces paroles elle tire sa chaise et sort du salon. C'est en vain que donna Nisa la rappelle ; rien au monde ne peut arrêter sa course. Alors je contai à donna Nisa la plaisante histoire de la petite Podilletta ; donna Nisa en rit moins que ceux qui ne s'intéressaient pas autant qu'elle à Podilletta ; elle se leva pour aller voir ce qu'elle était devenue ; elle la trouva dans son lit avec

il s'écria avec enthousiasn
respectable !



CHAPITRI

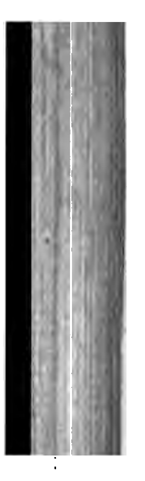
Nouvelles de Durango. père. Ennui, bals, amou seau cassé dans la poitr

Cependant le temps s'écoı au mois de novembre 1772 temps à chasser, à faire d aller à une comédie qui n'ét de Fernixo; le soir, j'accoı mandoline la petite Podill

sez fréquemment ; il y avait plus de ma faute ue de la sienne, si nos brouilleries ne duient pas ; mais c'est une vérité que je dois onfesser, jamais je n'ai pu garder du fiel ontre qui que ce soit plus de vingt-quatre eures ; le sommeil a toujours mis fin à mes imitiés, et tous les matins j'allais déjeûner vec ma tante de la meilleure amitié du onde.

Un jour que nous revenions de la comédie, n me remit un paquet de lettres pour mon ncle et pour moi : j'eus bientôt trouvé les iennes, et j'en vis une adressée à mon ncle, et timbrée de Durango. Je la lui remis veo quelque inquiétude ; cette inquiétude tait fondée ; c'était une épître de la marhande de poisson, qui faisait part à mon onle du goût que j'avais eu pour le saumon rais, et lui envoyait le mémoire de tous ces oupers qu'Estevan et moi nous comptions ien avoir payés.

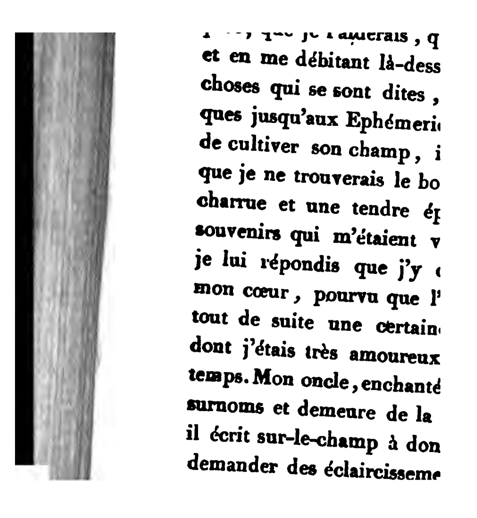
Ce mémoire se montait à cent écus ; Estevan n avait autant pour son compte ; ainsi six ents francs et les à-comptes que nous avions



quand je vis cela , je fis
triste , fort repentant ; j
d'être de l'avis de ma t
points où personne n'éta
fis semblant encore de
qu'à l'ordinaire , et ma t
mémoire de saumon.

Cette affaire-là finie
quille, mais une autre l
me donner une alarme
commandant me mand
formé l'école d'artilleri
tous dispersés et renvo
férens régimens de ce c
plus aisément que mon
faut parler franchemen

mis bien de profiter de l'occasion pour rentrer dans ce beau droit ; je ne découvris cependant mon projet à personne, au contraire, je feignis d'être au désespoir, et mon oncle essaya de me consoler. On écrivit à mon père, on tint conseil chez donna Nisa, pour savoir ce que l'on devait demander. Moi, qui n'étais inquiet de rien, j'allais danser avec les filles du village, tandis que l'on se consultait, ou bien je faisais ma cour aux femmes de chambre de donna Nisa, et dès que je voyais tout le monde bien occupé dans le salon à discuter une question intéressante, je passais par la garde-robe et j'allais causer avec une certaine Rosette qui raccommodait des rideaux dans la salle à manger ; j'allais l'aider à son ouvrage, et je ne rentrais au salon que lorsque les laquais, qui venaient mettre le couvert, m'obligeaient de quitter ma couturière. Quelquefois j'allais à la chasse et je ne rentrais qu'à la nuit. Un soir que j'en revenais, et que, n'ayant point trouvé de gibier, je m'étais amusé à penser à cette petite Rinçôra que j'avais vue à Rovillo, j'entrai chez



..., que je l'aimerais, q
et en me débitant là-dess
choses qui se sont dites,
ques jusqu'aux Ephémeri
de cultiver son champ, i
que je ne trouverais le bo
charrue et une tendre é
souvenirs qui m'étaient v
je lui répondis que j'y
mon cœur, pourvu que l'
tout de suite une certain
dont j'étais très amoureux
temps. Mon oncle, enchanté
surnoms et demeure de la
il écrit sur-le-champ à don
demander des éclaircisseme

ais me marier. La lettre était partie, et, ce à la prudence de don Avilas, la négoion ne s'entama pas.

ur ces entrefaites, mon père arriva, je le s avec un sentiment bien vif; j'ai toun aimé mon père autant que moi-même; non père me trouva grandi et ne se lassait de me le dire; il m'embrassait à chaque ant du jour. Dès le lendemain de son are il voulut voir un peu comment j'étais s mes affaires; le compte n'était pas dife; j'avais un écu d'argent comptant, un it retourné, une veste, une paire de cues, une paire de souliers, un chapeau, x paires de bas, dont une mauvaise, quachemises toutes trouées, deux épées et cocarde toutes neuves. Mon père me consit à la ville voisine et me rhabilla; j'avais peu l'air de l'enfant prodigue; don Lope t beaucoup de tout ce qui m'arrivait; donna a s'intéressait véritablement à moi; ma te disait que j'avais de beaux yeux, mais ils n'étaient pas assez tendres: mon oncle tendait que je n'avais nul usage du monde



temps-là ; nous quittâme
Fernixo et nous allâmes l
cette nouvelle maison qu
oncle décidèrent de me
marine ; nous écrivîmes à
fant don Juan, qui était a
pour obtenir une place d
rine ; l'infant nous répon
qu'il ferait ce qu'il pourr
se passaient sans que nou
velles certaines : je m'ennu
pour me dissiper, je louai
le village où je donnai de
manches aux belles de F
danseuses, la fille d'un
plus aimable que les autre

:. Je commençais à ne plus tant m'ennuyer, :sque le père de la naïve Pirennetta jugea à opos de lui interdire le bal. Dès que nous pûmes plus nous voir nous nous écrivîmes, je lui donnai un petit cœur d'or que ma ate m'avait donné; ce cœur ne m'avait ja- ais fait plaisir que dans l'instant où je le onnai à Pirennetta; elle me donna en échange petit cœur d'émail que j'attachai à ma ontre pour ne jamais le quitter; nous nous mes adieu en pleurant; elle partit, et nous nvînmes d'une certaine marque qu'elle de- it faire sur toutes les cheminées des auberges elle entrerait, afin que lorsque je repas- is je pusse être sûr qu'elle s'était occupée moi. Enfin elle partit, et mes bals ne m'a- èrent plus. D'ailleurs le curé et les pères des euses ne les approuvèrent pas, il fallut y ncer. Je me retournai du côté de la chasse, r passai mes journées; mais le malheur, ne poursuivait, me fit chasser sur les d'un gentilhomme minorquois : ces Mi- ois sont très fiers et s'appellent entre eux fiques seigneurs. Le magnifique sei-

et je continuai ma chasse;
gneur me demanda mon
envie de lui dire : « Tu l'
« vant la mort ; » mais je
beau de ne le point cac
haute voix, et je chass
s'en alla conter à mon o
était fort peu respectueux
ques seigneurs. Grande
de mon oncle, reproch
çai à la chasse, et je n
la dispute pour passer le
me brouillèrent presque
fut attaquée dans ce mo
et n'en devint qu'un p

ès de mon oncle de lui avoir cassé un seau. Le fait était que ma tante chantait oulait que je l'accompagnasse avec ma doline; ma malheureuse mandoline était peu haute à la vérité, et comme je ne sapas bien l'accorder, je ne voulais pas la endre; ma tante chantait à mon ton, et prétendit que mon *la* l'avait tuée. Enfin tante cracha du sang; mon oncle se mit à oigner, et la malade devint chaque jour s acariâtre. Mon brevet n'arriva point : mon e s'impatienta de tout ce qu'il voyait; nous mes congé de don Lope et de donna Nisa : is fîmes nos malles, où j'eus soin de mettre mandoline, et, après avoir embrassé mon le et ma tante, nous partîmes de Fernixo 31 décembre, et prîmes la route de Cargène.

Avilas. Changement

Le chemin que nous parc
même que celui qu'avait suiv
netta ; je reconnus sur toutes
marques amoureuses dont n
nus : j'y ajoutai les miennes
tout avec la pointe de mon
rai toujours Pirennetta. Enfi
à Carthagène ; là je perdi
traces, et là je me séparai de
séparation nous coûta des l
route du royaume de Gren
de Madrid, par la diligenc
rien de remarquable, excep
Cuenca les traces de P

chemin. Enfin nous arrivâmes à Madrid; je me logeai dans le premier quartier du palais de don Juan, et le lendemain j'allai lui faire ma cour : il me reçut avec bonté; je lui demandai une audience particulière qu'il m'accorda; je lui peignis combien ma position était triste; je lui représentai que mes parens désiraient vivement que je servisse dans la marine, mais que si cela était impossible ils ne seraient point du tout fâchés de me voir dans son régiment de cavalerie. C'était là le grand objet de mes désirs; l'infant me promit de m'y placer, si je ne pouvais pas l'être dans la marine, et m'exhorta cependant à aller voir à l'Escurial le ministre de la marine, auquel il avait écrit en ma faveur; il me donna une seconde lettre de recommandation pour lui, et je courus à l'Escurial. Je fus trois jours sans avoir de réponse à ma lettre; enfin j'en eus une par laquelle la cinquième place vacante m'était promise. Don Juan m'annonça cette triste nouvelle, que j'appris sans me désespérer : je lui reparlai de la cavalerie, et il me promit de penser à moi dans son premier travail sur son régiment. Un

était toujours dans le n
Castille.

Pendant mon séjour à
chai à découvrir où était la
j'y parvins et j'allai chez
père l'avait envoyée; je
elle était au lit, pâle com
à son cou le petit cœur d
donné : je ne puis pas vou
fus ému de voir Pirennett
lui parler en particulier;
de ne pas revenir la voir,
le saurait et la rendrait pl
lui obéis avec peine : je
mais je conservai toujou

m'annonça qu'il m'avait donné une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, et que je pouvais compter dessus, si, dans deux mois, je n'étais pas garde de la marine. Je remerciai beaucoup mon protecteur, et n'ayant plus d'affaires à Madrid, je résolus d'aller attendre à Avilas l'expiration de mes deux mois. Je partis donc pour Avilas, par la voiture publique, et j'y trouvai le maître et la maîtresse de la maison à peu près seuls. Je passai avec eux février et mars 1773, ne m'amusant pas trop, parceque je ne savais pas m'occuper, et l'instant où il fallait monter dans ma chambre était terrible pour moi : je ne savais que devenir ni que faire. Don Angelo n'était plus à Avilas; il avait eu la survivance de son père, et était retourné à Madrid; nous étions absolument seuls, dans le fort de l'hiver, à la campagne : je m'occupais à copier des chansons et à faire un ouvrage de métaphysique, que j'ai depuis jeté au feu : l'ennui m'avait rendu raisonneur, et le raisonnement m'avait rendu athée : j'ai mieux aimé renoncer à raisonner, et je suis revenu de bonne foi à reconnaître un Dieu,

où je voulais voir don Juan
nances; elles ne se mont
ou dix-huit louis que j'a
Avilas : il me les rendit
j'en trouvai vingt-cinq ;
congé de lui, et je partis
vingt-cinq louis ne pouvai
faire mon entrée au régim
trente louis pour acheter
ancien précepteur Vrido,
avec un zèle et un plaisir qu
mais. Tranquille du côté de
congé de l'infant don Juan,
la Catalogne avec le jeune D
don Juan avait promis son

NOTE DE L'ÉDITEUR.

ıus allons rapporter une lettre que M. de ltaire écrivit à Florian, environ trois ans demi après l'époque où ces Mémoires ssent. M. le duc de Penthièvre, qui dé-.it se l'attacher, lui avait fait obtenir une ırme, et il était fixé, auprès de ce prince, qualité de gentilhomme. Cette vie séden-e changea insensiblement ses habitudes; ittérature espagnole, qu'il avait toujours ıée, vint, non plus seulement comme au-ois, le distraire des folies de sa jeunesse, is charmer tous ses loisirs, et nous eûmes ntôt Galathée, Estelle, et tant d'autres 'rages qui prouvent mieux que tout ce : nous pourrions dire le changement nnant que le goût des lettres opéra sur caractère.

A Ferney ,

Vous étiez né , monsi
princes et pour servir l'
votre vocation. Nous au
vernes du mont Jura ,
obligations que vous a
vertueux et si aimable ,
avez le bonheur de vivre

Voilà toute votre fam
sée : monsieur votre pèr
guedoc ; monsieur votre
vous dans les palais enc
d'Anet. Jouissez de vo
vous méritez , et agréez
rances de tous les senti

MES IDÉES

[S]UR NOS AUTEURS COMIQUES (1).

MOLIÈRE.

L'ÉTOURDI.

[MOD]ÈLE de ruses, de contre-ruses, d'intri[gues et] de comique. Imitez Mascarille, si vous [voul]ez faire un de ces valets rusés qui mè[nent] tout.

LE DÉPIT AMOUREUX.

[Mé]taphraste et Albert ont une scène, la [sixiè]me du second acte, de bavardage de la [part] de l'un, d'impatience de la part de l'au[tre,] qui est très comique. Polidore et Al[bert] craignant de s'annoncer tous deux une [mauv]aise nouvelle, et se demandant récipro-

(1) [U]n premier titre, écrit aussi de la main de Florian, [étai]t ainsi conçu : *Idées sur nos meilleurs comiques*.



par le valet et la soubrette

LES PRÉCIE

La scène de Mascarill
sont les modèles de tout
valets sont déguisés en ma
diculès.

LE COCU IMAGI

Pièce peu digne de M
dixième du deuxième acte
de son propre malheur,
relle croit que c'est au sien
est plaisante.

DON GARCIE DE

Le caractère de don Gar
est le seul digne d'être

ɔdèle des scènes de jalousie : voilà les seu- beautés de la pièce.

L'ÉCOLE DES MARIS.

Chef-d'œuvre de conduite comique, de ɔrale et de diction ; tout en est à étudier. La première scène du premier acte où les ux caractères principaux s'exposent : la aquième du premier acte où Valère veut faire rler Sganarelle et se lier avec lui, malgré lui. acte deux est tout entier sublime. Sgana- lle, qui va porter à Valère la déclaration ımour, ensuite le billet, ensuite le conseil ɜnlever Isabelle ; la scène quatorzième de deuxième acte, dans laquelle Sganarelle ène Valère devant Isabelle qui s'explique sa présence sur ses véritables sentimens, le trompe sous ses propres yeux ; l'acte ıi finit par le dessein d'épouser le lende- ain Isabelle, ce qui rompt tout ce qu'elle a it, et oblige de recommencer la pièce au ɔisième acte. La scène cinquième du troi- ɜme acte, où le jaloux va lui-même cher- ıer le notaire pour les unir ; la scène sixième ı il sermonne Ariste ; enfin le dénoûment

LES FACI

Pièce à tiroir. Son
fâcheux. La scène ci
acte du seigneur qui a
deuxième du deuxième
septième du deuxième
deuxième du troisième
la troisième du troisième
veut mettre la France en
les beautés de cet ouvrag

L'ÉCOLE DES

Chef-d'œuvre de comi
miers actes me semblen
rieurs aux deux autres.
du premier acte, modèl

et fin, et d'une jeune sotte qui lui dit tout; la deuxième scène du troisième acte, entre Arnolphe et Agnès, où il lui explique les devoirs du mariage : la quatrième du deuxième acte, où Horace lui confie la manière dont Agnès lui a fait parvenir sa lettre, sont des modèles de comique. La scène huit du quatrième acte, d'Arnolphe et de Chrisalde, sur le cocuage, est d'une philosophie admirable; la scène quatrième du cinquième acte où Arnolphe cherche ridiculement à plaire à cette Agnès, contre laquelle il est furieux; enfin toute la pièce, hors le dénoûment et quelques expressions basses, est sublime.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

Petite pièce qui n'est intéressante que pour les adorateurs de Molière. La scène septième, où le poëte, le marquis et la prude font leurs remarques sur l'école des femmes, est pleine de vérité et de comique.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

Ce n'est point une comédie, mais une satire peu piquante, à présent que personne ne sait les noms des détracteurs de Molière.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

Le prologue de Lysiscas endormi
réveille, et qui se rendort toujou
lant, me paraît la scène la plus p
la pièce; la première scène du quatr
dans laquelle Euriale et la princess
pent tous les deux par amour, et
persuader qu'ils sont insensibles,
jolie de la pièce.

LE MARIAGE FORCÉ.

Farce charmante et morale; la
scène de Sganarelle et de Géroni
premier demande conseil pour se
pleine de comique et de raison.
sixième du bavard Pancrace et de
est charmante; la huitième avec l

Corneille l'ait mise en vers et ait ajouté plusieurs bonnes plaisanteries dans la première scène de Charlotte et de Pierrot au deuxième acte ; malgré la scène de Léonor et de sa tante avec don Juan au troisième, et celle de la même Léonor et de sa nourrice au cinquième, qui prépare le dénoûment, ajoutées par Corneille, je préfère encore la pièce en prose, telle que Molière l'a faite ; l'exposition en est charmante. La deuxième scène, où don Juan développe son caractère, est un modèle ; la première scène du deuxième acte entre Pierrot et Charlotte ; la cinquième du même acte, où don Juan trompe à la fois les deux paysannes, sont des chefs-d'œuvre de comique. Le troisième acte est tout espagnol. La scène troisième du quatrième acte, entre M. Dimanche et don Juan, est un modèle de vérité et d'excellent comique. La scène deuxième du cinquième acte, où don Juan parle de l'hypocrisie, et la troisième où il refuse à don Carlos d'épouser sa sœur, par scrupule (scène que Corneille n'aurait pas dû mettre de côté), achèvent de rendre

don Juan odieux, et rendent le
moins inconcevable en le faisa
davantage.

L'AMOUR MÉDECIN.

Jolie farce. La première scène
acte, dans laquelle Sganarelle
conseils à trois personnes qui
en donne un intéressé, est un
vérité; la troisième du même acte
sollicitée par son père de lui dire
le lui apprend, Sganarelle ne l'éc
est un modèle de comique. La
sième du deuxième acte, dans
médecins, assemblés pour con
lent de leur mule et de leurs

ceste développe son caractère avec son ami, qui en a un totalement opposé ; la deuxième où Oronte lui vient lire un sonnet, sont d'un excellent comique et d'une vérité sublime. La première scène du deuxième acte où Alceste est en opposition avec la coquette Célimène ; la cinquième où tous ces marquis, et Célimène sur-tout, médisent de toute la terre devant le misantrope, sont superbes. La scène cinquième du troisième acte, dans laquelle la prude Arsinoë vient donner des avis à la coquette Célimène, qui les lui rend avec tout l'esprit imaginable ; la septième dans laquelle Arsinoë allume la jalousie d'Alceste, après l'avoir loué malgré lui ; la scène troisième du quatrième acte, de fureur et de rage de la part d'Alceste, de finesse et de coquetterie de la part de Célimène, qui s'apaise tant qu'Alceste est en colère, qui se fâche dès qu'Alceste s'apaise ; la première scène du cinquième acte où Alceste, après avoir perdu son procès, veut renoncer à la nature entière et s'enfuir dans les bois ; le dénoûment enfin : voilà les beautés principales d'un ou-

et la deuxième scène du premie
lesquelles Sganarelle bat sa femm
Robert voulant l'en empêcher,
étant battu par la femme et par
scène sixième où l'on fait dire à
à force de coups de bâton, qu'il e
la scène troisième du deuxième ac
quelle Sganarelle fait le médecin
où il interroge la malade : voilà l
scènes de ce petit ouvrage, qui s
santrope.

MÉLICERTE, pastoral

Molière ne l'a pas achevée. L
sième du deuxième acte est jolie
et Myrtil y parlent comme de

irable. Don Pèdre est un jaloux parfait; draste un amant très aimable, et Hali un urbe très comique.

LE TARTUFE.

Tout est sublime dans ce chef-d'œuvre, et dénoûment, que plusieurs personnes n'ap-ouvent pas, ne peut choquer, après cinq tes de beautés continues.

La première scène du premier acte où la eille mère Pernelle, en grondant toute sa nille, expose si plaisamment et la pièce et caractère de chacun; la cinquième, où rgon s'informe de la santé de Tartufe, et blie sa femme et ses enfans, malgré les illeries de Dorine; la sixième sur les faux vots entre Orgon et Cléante, scène admi-blement écrite; la quatrième du deuxième te, où les amans se brouillent par un malen-ndu, et se raccommodent par les soins Dorine; la deuxième du troisième acte Tartufe s'annonce: la troisième où il t sa déclaration à Elmire; la sixième où gon lui demande pardon à genoux pour n fils qui l'a accusé; la cinquième du qua-

AMPHITR...

Une des plus comiques pièces
Le premier monologue de Sosie,
long; sa scène avec Mercure, qui
qu'il est Sosie; la scène première
acte entre Amphitryon et Sosie;
entre Alcmène et Amphitryon;
entre Cléanthis et Sosie, où il
son tour de ce qui s'est passé;
du troisième acte où Mercure se
phitryon: voilà les scènes à ét
chef-d'œuvre de comique.

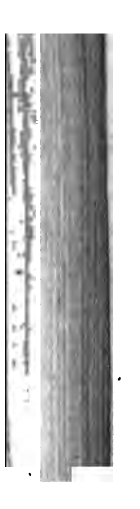
L'AVARE.

Encore un chef-d'œuvre. Le
l'on blâme était impossible a
... peut-être le Tartu

la septième où l'avare prend l'amant de sa fille pour juge de son refus de se marier; la scène sixième du deuxième acte, dans laquelle Frosine flatte l'avare; la scène troisième du quatrième acte où l'avare trompe son fils par une fausse confidence; la quatrième où maître Jacques les raccommode si comiquement; la deuxième du cinquième acte dans laquelle maître Jacques accuse l'intendant du vol de la cassette; la troisième où Valère croit qu'on l'accuse d'avoir enlevé Elise, et le quiproquo de la cassette: voilà les beautés à étudier dans cette pièce.

GEORGE DANDIN.

Pièce très morale et très comique. La scène deuxième du premier acte où Lubin fait confidence à George Dandin de son message pour sa femme; la quatrième où monsieur et madame de Sotenville font enrager leur gendre qui se plaint de leur fille: la huitième où George Dandin est obligé de demander pardon au galant de sa femme; la scène septième du deuxième acte, où Lubin raconte de nouveau à George Dandin le ren-



voilà les scènes que je tr
cette pièce, dont le dén

PSYC

Cette pièce est du gra
lière, de Quinault et de
enfant n'a eu des pè
troisième du troisième
le style en est doux
Corneille qui l'a faite.
ration d'amour à l'Am
Voilà tout ce qu'il y a

LES FEMME

Chef-d'œuvre enco
du premier acte où
exposent leurs différen

[redacted]

les scènes cinquième et sixième, où Martine est chassée, parcequ'elle a manqué à la grammaire; la septième ou Chrisale se plaint aux Femmes savantes et leur parle raison; au troisième acte, les scènes, 1, 2, 3, 4, 5e, où Trissotin lit ses vers, où il se prend de querelle avec Vadius; au cinquième acte, la scène première où Henriette témoigne à Trissotin sa répugnance, et où celui-ci persiste; la scène troisième où le notaire ne sait auquel entendre, le père disant que le gendre est Clitandre, la mère disant que c'est Trissotin, Martine philosophant mieux que personne: voilà les scènes de cet ouvrage admirable qui doivent servir de modèles.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

Jolie farce. Les ridicules de la province y sont bien peints. Les scènes quatrième et sixième, où la comtesse gronde et instruit ses gens; la scène quinzième, où on lit la jolie lettre de M. Thibaudier; la seizième où il vient lire lui-même les vers qu'il a faits; les deux suivantes, où M. Bobinet amène son

premier acte, ...
res ; la cinquième, où il propos
se marier, Angélique croyant
son amant ; sa colère avec Toin
neuvième avec sa femme et l
deuxième acte, la scène sixiè
quelle Diafoirus fait ses compl
mant déguisé en maître à chant
duo avec sa maîtresse ; la s
d'Argan et de sa petite-fille, i
conter tout ce qu'elle a vu : a
la scène troisième, où Berald
à Argan sur la médecine ; l
M. Purgon vient le menacer
de maux ; la quatorzième, c
le médecin, et devine toute

REGNARD.

LA SÉRÉNADE.

Farce très plaisante. La scène troisième, où Marine parle pour prouver à Scapin qu'elle n'est pas bavarde ; la vingt-deuxième, où Champagne, ivre, veut parler raison à M. Griffon : voilà les deux plus jolies scènes de la pièce. La scène huitième, où Léonor prend Valère pour le mari qui lui est destiné, tandis que sa mère entend parler de Géronte, est pillée de la cinquième scène du premier acte du Malade imaginaire.

LE BAL.

La plus mauvaise des comédies de Regnard : rien à imiter, que le rôle de Mathieu Crochet pour un rôle de basse charge.

LE JOUEUR.

La meilleure des comédies de Regnard. Au premier acte, la deuxième scène expose à merveille et très comiquement la pièce ; la dixième de M. Tout-à-Bas : au deuxième

(imitée du Festin de Pierre)
de cette dernière) ; la neuvièm
quis insulte Valère qu'il croit
quatrième acte, la scène douz
tor lit Sénèque à son maître q
son argent; au cinquième act
trième, où madame la Ress
marquis est son cousin, ress
à celle de Me Jacob dans T
quelle est l'aînée : voilà les
de cette pièce, qui a mérité
où je ne voudrais ni marqu

LE DISTRAIT

Le rôle du Distrait est b
à l'autre. La scène troisi
où le chevalier donn

lans toutes celles de Regnard, il y a un comique de mots que personne n'a atteint comme ui ; la scène sixième du quatrième acte, où e Distrait et le Chevalier se disent poliment eurs vérités, ressemble à la scène de Célimène et Arsinoë, dans le Misantrope.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

Cette jolie petite pièce est sûrement de Dufresny, du moins je crois l'y reconnaître. La première scène, où Pasquin demande son congé à son maître ; la quatrième, où Pasquin et Lisette ont peine à retenir l'amoureux Colin ; la dixième, où Lisette, déguisée en veuve, attrape l'officier, et le dénoûment : voilà ce qu'il y a de plus joli.

DÉMOCRITE.

Le rôle de Démocrite a, de temps en temps, de la philosophie. La scène septième du deuxième acte, où Strabon et Cléanthis se plaisent, sans se reconnaître pour mari et femme, est très comique, mais nullement vraisemblable ; la scène septième du quatrième acte, où Strabon et Cléanthis se reconnaissent et



plein de comique. La scène

Merlin prêche son maître et f
son avis ; la treizième, où Me
ronte, et lui conte mille hist
pêcher d'entrer ; la seizième,
Me Bertrand se parlent, en se
deux fous, sont des scènes d'
mirable.

LES FOLIES AMOURE

La scène où Agathe, contr
donne une lettre à son amant
de musique, et celle où e
l'argent à Albert, pour gag
sont les plus jolies de la pièc

LES MÉNECHME

La scène cinquième du de

LE LÉGATAIRE.

La scène deuxième du troisième acte, où Crispin contrefait le gentilhomme campagnard, et la sixième où il se déguise en veuve du Maine; la sixième du quatrième acte, où il dicte le testament; et la sixième du cinquième acte, où l'on fait accroire à Géronte que c'est lui qui a fait le testament, sont d'un comique admirable, mais par trop contre les mœurs.

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE.

Rien à dire, ni à profiter.

LES SOUHAITS.

Rien à profiter.

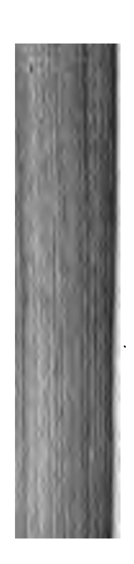
LES VENDANGES.

La scène neuvième, où Léandre raconte à Trigaudin le tour qu'il veut lui jouer, et lui demande son avis par écrit, est très comique.

DUFRESNY.

LE NÉGLIGENT.

La scène troisième du deuxième acte, entre le Marquis et le Poëte sur Homère et Virgile :



de Regnard, où le Joueur
et veut ensuite le faire d
mauvaise. Le rôle du Ma
fut bien soutenu.

LE CHEVALIER

A peu près la même qu
excepté que je la trouve n

LA NOCE INTER

Au-dessous de Dufresn

LA MALADE SANS

Le rôle de la Malade,
caresseuse Lucinde, cel

---

(1) Il y a de l'ambiguité dans
pourrait croire que c'est la pièce
préfère à celle de Regnard, si l'
cette dernière qu'il la regarde



sinville, sont très bien faits; tous les détails sont charmans.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Chef-d'œuvre. Le rôle de la femme qui contredit, du benêt de mari, du jardinier Lucas, sont faits à merveille.

LE DOUBLE VEUVAGE.

Il faudrait, je crois, le réduire.

LE FAUX HONNÊTE HOMME.

Mauvaise pièce.

LE FAUX INSTINCT.

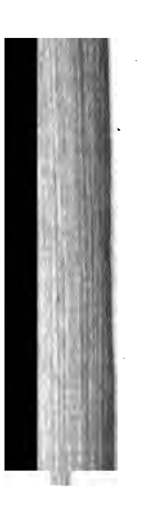
Mauvaise pièce; mais pleine d'esprit et d'intrigue.

LE JALOUX HONTEUX.

Comédie excellente. Le rôle du Jaloux est admirable; l'intrigue n'est pas aussi bonne : il y a une naïve Hortense qui rapporte tout ce qu'elle a vu, qui est bien plaisante.

LA JOUEUSE.

Répétition de son Joueur, moins bonne que le Chevalier joueur.



LE DÉD

Charmante petite pièc
excellent.

LE MARIAGE FAI

Chef-d'œuvre qu'il fa
comme les pièces de Moli

LE FAUX SI

Mauvaise pièce.

DANCO

LE CHEVALIER

Pièce morale et comic
madame Patin est le n

LES BOURGEOISES A LA MODE.

Bonne comédie, très comique et morale.

LES VENDANGES DE SURÈNE.

L'imbécile Vivien est ce qu'il y a de plus comique.

LES VACANCES.

Le rôle de M. Grimaudin est vraiment comique.

LE MARI RETROUVÉ.

La meilleure des farces de Dancourt. M. Julien et sa femme sont infiniment plaisans.

LES TROIS COUSINES.

La scène où la Meunière demande conseil au bailli est comique.

LE GALANT JARDINIER.

Le rôle de Lucas est celui d'un paysan bien fripon et bien comique : les autres pièces de Dancourt me semblent à peine lisibles.

Pièce morale et p...
Pasquin imite ses maîtres en re...
est plaisante.

L'AMANT MYSTÉRIEU...

Pièce faible; mais le rôle et
l'Amant sont très comiques.

LA MÉTROMANIE

Chef-d'œuvre; tout en es...
marquer. Au premier acte, ...
entre Damis et son valet, ...
partagent les prix; au deuxiè...
huitième entre Damis et s...
il lui confie sa passion po...
Mercure; au troisième acte
où Baliveau et Damis se r...
... rôles, et se re...

LA ROSE.

Joli opéra comique.

LE FAUX PRODIGUE.

Opéra comique très plaisant, et digne de la comédie.

BOISSI.

L'AMANT DE SA FEMME.

Joli sujet, mal traité.

L'IMPATIENT.

Mauvaise pièce, où le rôle de l'Impatient est très bien fait.

LE BABILLARD.

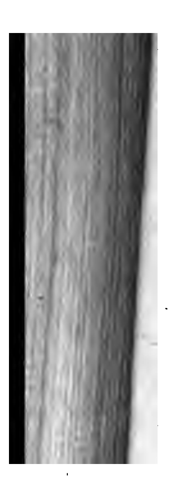
Charmante pièce. Le rôle du Babillard est fait à merveille, et doit servir de modèle.

LE FRANÇAIS A LONDRES.

Jolie petite pièce; le rôle du marquis est bien soutenu et bien fait.

LES DEUX PIÈCES.

La scène première du quatrième acte, où Lucile demande au Chevalier des vers pour



même, est la seule

LES DEH

La meilleure de I

LA SURPRIS

Mauvaise pièce;

xième acte, où Arle

gent, dit le diable

de chaque défaut, e

LE BI

La première scèn

[redacted]

PIÈCES FUGITIVES.

ROMANCE.

Lucas, baigné de larmes,
Demandait aux échos
La beauté dont les charmes
Ont ravi mon repos.
Perfide Pastourelle,
Tu quittes ce séjour :
Tu m'y laisses sans elle,
Seul avec mon amour.

Tu deviens infidelle,
Sans remords, sans effroi;
Tu crois, quand on est belle,
Qu'on peut manquer de foi.
Quelle est donc ta faiblesse!
Que je plains ton erreur!
Tu cours après l'ivresse,
Tu manques le bonheur.



En chantant nos
Pleurant ta perfi
Et t'adorant tou

A M. LE COMTE

EN LUI ENVOYANT U
DE M. DE V

Elle acquit à son maîtr
Elle fut la terreur des sot
Elle éclaira son siècle, el
Peignit l'amour et t'éc

[redacted]

MES ADIEUX;

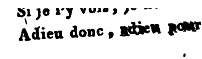
ROMANCE

A MADAME DE F***.

ADIEU, paisible indifférence,
Adieu, repos que tant j'aimais :
J'ai vu Camille, et sa présence
Loin de moi vous chasse à jamais.
Je sais que mon amour fidelle
Dans son cœur ne peut pénétrer ;
Mais j'aime mieux souffrir pour elle,
Que d'être heureux sans l'adorer.

ADIEU, talens que l'on envie,
Et qui ne font point le bonheur ;
Adieu, ma lyre tant chérie,
Qui n'as pu préserver mon cœur ;
Vainement je voudrais encore
En tirer quelques sons touchans,
Le nom de celle que j'adore
Se trouverait seul dans mes chants.

Si je n'y vois, je ...
Adieu donc, adieu pour



A M**

ESTELLE est loin de
L'encens que vous brûl
Mais quand vous daign
Vous la jugez sur son
A Montgon s'adresse
Que vous faites à ma
Votre bonté m'en est
Mon cœur sent mieux

FRAGMENT D'UNE ROMANCE

INTITULÉE

LE ROSSIGNOL.

Rossignol, rossignol charmant,
Qui, libre, heureux et solitaire,
Voltiges d'une aile légère
Dans ce myrte odoriférant,
Tremble qu'une main ennemie,
Cachant dans l'arbre des lacets,
Ne te prive, hélas ! pour jamais
De cette liberté chérie.

L'arbre qui te sert de couvert
T'inspire trop de confiance;
Son beau feuillage est toujours vert,
C'est la couleur de l'espérance :
Mais, prends-y garde ! le malheur
Nous suit par-tout et nous assiège.
Hélas ! dans ce monde trompeur,
L'espérance même est un piège.

Rossignol, . . .

AIR de sa jolie romanc
est dans notre

AH ! si voyez sur c
Sensible et gentil tro
A qui les Muses et
Prêtent leur plus to
C'est Florian, n'en
Graces, vers lui gui

SI les accens de s
Au berger servent d
Si le cœur retient se
Et si la bouche les r
C'est encor lui, n'e
Graces, vers lui gu

SI les doux penser
Intéressent le tendre





